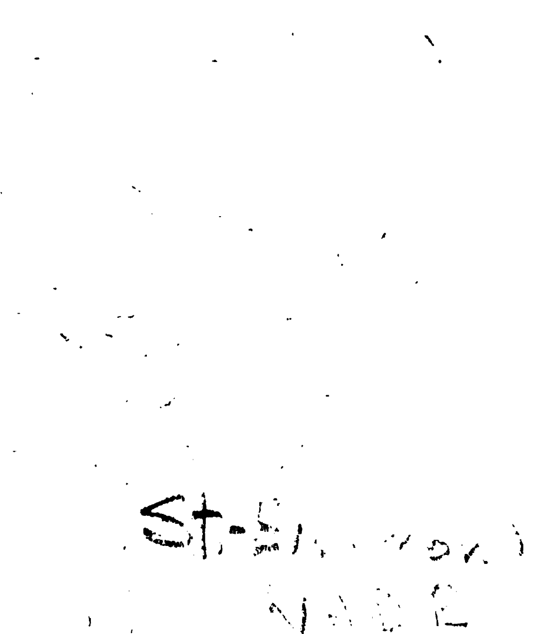


ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

TOME CINQUIÉME.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
AVEC
LA VIE DE L'AUTEUR,

Par Monsieur DES MAIZEAUX *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION.

TOME CINQUIEME.



M. DCC. LIII.

TABLE

DES PIECES

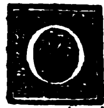
DU TOME CINQUIÉME.

Fin de la Table des Piéces du Tome cinquiéme.



ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN,
Inconsolable sur la mort de son Amant (1).



N m'a dit comme une chose assûrée que vous quittiez l'Angleterre, incertaine encore du séjour que vous choisirez, mais toute résolue à sortir du pays où vous

(1) M. de Baniere, tué en duel par le Prince Philippe de Savoye. Voyez la Vie de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1683.

devriez demeurer. Ah ! Madame, à quoi pensez-vous ? Qu'allez-vous faire ? Vous allez donner à vos ennemis des raisons invincibles contre vous, & ôter à vos amis tout moyen de vous servir. Vous allez réveiller par cette nouvelle course, la faute assoupie de toutes les autres ; vous allez ruiner tous les intérêts que vous avez, & que vous pourrez avoir en votre vie. Mais comment se montrer, dites-vous, après l'étrange malheur qui vient d'arriver ? Mais comment se cacher, vous répondrai-je, à moins que de vouloir faire un crime d'un simple malheur ? Il est certain que notre méchant procédé tourne en fautes les infortunes. Vous l'éprouverez, Madame : si l'obscurité de votre retraite est continuée plus long-temps, chacun vous fera les reproches que vous paroissez vous faire, & vous serez condamnée par mille gens qui sont présentement dans la disposition de vous plaindre.

Mais que vous est-il arrivé, Madame, qui n'arrive assez communément ? Je pourrois vous alleguer des beautés modernes, qui ont souffert la perte de leurs amans avec des regrets fort modérés, si je ne gardois pour vous un plus grand exemple. Héléne, moins belle que vous, & après vous la plus belle qu'ait vû le monde : Héléne a fait battre dix ans durant les Dieux & les Hom-

mes, plus glorieuſe de ce qu'on faiſoit pour elle, que honteuſe de ce qu'elle avoit fait. Voilà, Madame, les Héroïnes qu'il faut imiter; non pas les Didons & les Thiſbés, ces miſerables qui ont deshonoré l'amour par l'extravagance déſeſpérée de leur paſſion. Mais que penſez-vous faire par vos regrets? Pleurer un mort, n'eſt pas pleurer un amant. Votre amant n'eſt plus que le triſte ouvrage de votre imagination: c'eſt être amoureuſe de votre idée; & l'amante d'Alexandre (1) eſt auſſi excuſable dans ſa viſion, que vous dans la vôtre, puiſqu'un homme mort aujourd'hui, n'a pas plus de part au monde que ce conquerant.

Votre amant eſt enſeveli,
Et dans les noirs flots de l'oubli,
Où la Parque l'a fait deſcendre
Il ne ſait rien de votre ennui;
Et ne fut-il mort qu'aujourd'hui,
Puiſqu'il n'eſt plus qu'os & que cendre,
Il eſt auſſi mort qu'Alexandre,
Et vous touche auſſi peu que lui. (2)

C'eſt donc vous qui faites le ſujet de vos larmes; vous, qui trop fidéle à vos

(1) Voyez les VISIONNAIRES de Des Marets.
(2) Parodie de l'ODE de Théophile à M. de L. ſur la mort de ſon pere.

douleurs, tâchez vainement de rétablir ce que la nature à sû détruire.

Quittez de ce trépas l'inutile entretien;
Abandonnez un deuil si fatal à vos charmes;
Celui que vous pleurez aujourd'hui n'est plus
rien,
Et c'est vous qui formez le sujet de vos larmes.
Votre ame, d'un amas de lugubres esprits,
Compose un vain objet dont elle est possédée;
Elle retrace en soi les traits qu'elle a chéris,
Et prête à sa douleur une funeste idée.

Je vous dis les meilleures raisons du monde en prose & en vers: mais plus je prens de peine à vous consoler, & plus je vous trouve inconsolable. Depuis Artemise, & Madame de Montmorenci, fameuses en regrets, & célébres toutes deux par leurs mausolées, on n'a point vû d'affliction pareille à la vôtre. Il est vrai qu'elle vous a été comme ordonnée par l'intendante de vos déplaisirs (1). Il n'y a pas de moment que la Doloride (2), cette apparition assidue, ne s'approche de

(1) Madame de Ruz, que M. Mazarin avoit envoyé à Londres avec quelques jeunes Dévotes, pour engager Madame Mazarin à se retirer dans un Couvent, comme on l'a remarqué dans la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1683.

(2) Voyez l'HISTOIRE DE DOM QUICHOTTE, seconde Partie, Chap. 36. & suiv.

votre oreille, pour vous dire des nouvelles de l'autre monde : il n'y a point de ſecret qu'elle n'employe pour entretenir dans votre ame l'amour des morts & la haine des vivans. Tantôt c'eſt un air triſte & déſolé ; tantôt un diſcours funeſte ; quelquefois pour la varieté de la mélancolie, un chant lamentable. JERUSALEM, Monſieur Dery (1), JERUSALEM ! Monſieur Dery obéït ; & des LEÇONS DE TENEBRES (2) inſtituées dans l'Egliſe pour nous faire pleurer la mort du Seigneur, ſont chantées douloureuſement à ſa naiſſance, quand la même Egliſe nous ordonne de nous réjouir.

Que ſi l'on remarquoit en vous une petite apparence de retour à la gaïeté ; ſi vous aviez la moindre ſaillie de joie par une impulſion de la nature, qui eût échappé aux ordres de la *Doloride*, auſſi-tôt un regard ſévere vous fait rentrer dans le devoir de votre deuil ; & tant de talens d'ennui & de langueur ſont employés à vous inſpirer le dégoût du monde, que ſi on avoit ces triſtes ſoins & cette noire

(1) Page de Madame Mazarin.

(2) Dans l'Egliſe Romaine, on apelle *Ténébres* les Matines qui ſe chantent l'après-dînée des Fêtes majeures de la Semaine Sainte. Les *Leçons de Ténébres* ſont tirées des Lamentations de Jérémie ſur les malheurs de Jeruſalem, qu'on chante ſur des tons plaintifs, le Jeudi Saint, & qui finiſſent par ces paroles, *Jeruſalem, Jeruſalem, convertere ad Dominum*, &c.

application avec Monsieur Talbot, je ne doute point que l'on ne pût faire en quinze jours un bon Hermite, du plus enjoué de tous les hommes. Qu'on ne s'étonne donc pas que la Doloride ait réussi dans les machines d'une désolation étudiée : l'étonnement doit être que vous ayez conservé l'esprit qui vous reste. Il vous en reste, Madame, malgré le dessein qu'on avoit de vous le faire perdre entiérement, afin de dispoſer de vous avec plus de facilité à votre ruine : mais avec cela, ne trouvez pas mauvais que je vous faſſe voir la différence qu'il y a de vous à vous-même.

Qu'auroit dit autrefois cette Madame Mazarin, que nous avons connue ſpirituelle & pénétrante ? qu'auroit dit notre Madame Mazarin, ſi elle avoit vû un petit troupeau religieux paſſer la mer pour établir ſa sainteté vagabonde chez une perſonne de qualité ? Et que n'auroit-elle pas dit de l'Hoſpitaliere qui auroit logé ces bonnes Sœurs ? Qu'auroit dit Madame Mazarin, ſi elle avoit vû la Révérende Mere Supérieure, partager ſon temps, entre les exercices de piété, & ſes leçons amoureuſes ; entre la ferveur de la priere, & l'avidité de la Guinée ; entre les fraudes pieuſes de la Religion, & les tromperies à la Baſſette ? Qu'au-

roit-elle dit, si elle avoit vû ces jeunes plantes, qui avoient besoin d'être arrosées, porter miraculeusement un fruit avancé par la bénédiction particuliere de cette maison? Venez, petite Marote (1), proselyte de leurs saintetés : venez nous apprendre quelque chose du mystere où vous êtes initiée : montrez-vous, Marote, & faites voir au public un plein effet de leurs salutaires instructions. L'affaire est trop sérieuse & trop pressante pour railler long-temps.

Au nom de DIEU, Madame, ce nom dont abusent les hypocrites, qui au jugement de Bacon sont les grands Athées : au nom de Dieu, défaites-vous d'un commerce contagieux de méchanceté & de sottise. A peine en serez-vous délivrée, que vous reprendrez toute votre intelligence, & que vous retrouverez votre premiere réputation. Songez solidement à vos intérêts, & sagement à votre repos. C'est toute la grace que je vous demande. Rendez-vous heureuse, & vous ferez plus pour moi que vous ne sauriez faire pour un amant, quelque précieuses que soient vos faveurs.

(1) Une des jeunes Dévotes qui étoient venues avec Madame de Ruz, & celle qui portoit le fruit avancé.

A LA MESME.

Sur la résolution qu'elle avoit prise de quitter l'Angleterre.

JE me donne l'honneur de vous écrire, Madame, moins dans la créance de regagner vos bonnes graces, que pour avoir la satisfaction de vous dire la plus grande vérité du monde ; c'est, Madame, que vous n'avez jamais eu, & n'aurez jamais de serviteur si fidéle que je l'ai été, & que je le serai toujours. Il est vrai que cette fidélité ne s'attachoit qu'à vos intérêts. Laissant aux autres pour flater vos fantaisies, la complaisance qu'ils ont aujourd'hui pour entretenir vos douleurs. Je regardois ce qui vous convenoit pour votre bien, & m'opposois à ce qui vous plaisoit malheureusement pour vous perdre. Après une si juste assûrance de mon zéle, je vous dirai que vous n'avez rien à craindre en Angleterre que ceux qui vous en dégoûtent : & plût à Dieu que vous fussiez aussi-bien persuadée de l'honnêteté des Anglois, qu'ils sont prêts à vous en donner des marques en toute occasion ! Montrez-vous, Madame : vous

ne pouvez rien faire de si désavantageux pour vous, que de vous cacher : mais en vous rendant accessible, laissez-nous un autre chemin pour aller à vous, que cet appartement maudit (1), plus propre à évoquer l'ame de Samuel, qu'à conduire dans la chambre de Madame Mazarin. Si tout cet appareil est de l'ordonnance d'Arcabonne (2), il faut prier Dieu qu'il nous garantisse de l'enchantement. Si la noirceur de cette mélancolie est de votre propre humeur ; si vous ne songez qu'à vous nuire ; si toute votre application est de vous donner du tourment, apprenez, Madame, que la premiere cruauté c'est d'être cruel à soi-même : qui ne se pardonne point, ne mérite pas que les autres lui pardonnent ; il leur enseigne la sévérité & la rigueur. Venons un peu à la chose, je me lasse de tant de discours généraux.

Posez que Monsieur votre neveu (3) perde ses Bénéfices, je ne désavoue point que cela ne soit fâcheux : mais vous avez perdu de plus grands biens, & vous vous en êtes consolée. Un homme qui paroissoit avoir de l'amour pour vous a été,

(1) Voyez la VIE de M. de Saint-Evremont, sur l'année 1683.

(2) Fameuse Magicienne, sœur de l'Enchanteur Arcalaüs, dans AMADIS DE GAULE.

(3) Le Prince Philippe de Savoye.

tué ; c'eſt une choſe aſſez malheureuſe : mais il n'y a rien de fort extraordinaire en cette avanture, que votre douleur : les amoureux ſont mortels comme les autres : faites qu'aimer ſoit un privilége pour ne mourir pas, les Dames ſeront accablées d'amans ; il n'y en aura pas moins qu'il y a d'hommes. Je ſai qu'il eſt honnête de s'affliger de la perte de ceux qui nous aiment ; mais d'appeller au ſecours de notre deuil ce qu'il y a de plus funeſte, & de prendre par là des réſolutions ruineuſes, c'eſt ce que les morts n'exigent point de nous.

Permettez-moi de vous faire un reproche aſſez honteux, mais néceſſaire, pour vous animer à ſortir de l'abattement où vous étes. Dans les temps de proſpérité je ne vois perſonne ſi Philoſophe que vous : vous étes plus grave dans vos diſcours que Plutarque ; vous dites plus de ſentences que Séneque ; vous faites plus de réfléxions que Montagne. Au moindre accident, au moindre embarras qui vous ſurvient, tout conſeil vous abandonne, vous renoncez à votre raiſon, pour vous livrer à des gens qui n'en ont point, ou qui font leur intérêt de votre perte. C'eſt trop, c'eſt trop, Madame, que de donner deux fois la même Comédie dans une famille. Et pourquoi vous

êtes-vous tant étonnée que Madame la Connétable ait quitté Turin, où elle n'avoit que la protection de Monsieur le Duc de Savoye séche & nue ? Pourquoi vous en êtes-vous tant étonnée, si vous êtes capable aujourd'hui de quitter celle du Roi d'Angleterre, aussi assûrée par sa puissance, que solide par ses bienfaits ?

Malgré toutes mes raisons, si nettes & si fortes, j'ai peur que vous n'ayiez les yeux fermés à vos intérêts ; malheureuse de ne pas voir en Angleterre ce qui vous convient, plus malheureuse de ne voir que trop ce qui vous convenoit quand vous en serez sortie ! Les lumieres vous reviendront quand vous aurez perdu les moyens de vous en servir. Tant que vous serez en ce Royaume, à la Ville, à la campagne, en quelque lieu que ce soit, vous pouvez raccommoder vos affaires, toutes gâtées qu'elles sont : après l'embarquement, nulle ressource. Il faut aller en des lieux où vous ne trouverez ni satisfaction, ni intérêt, où vous trouverez vos imaginations trompées ; où vous trouverez pour vous tourmenter le sentiment d'une misere présente, & le souvenir d'une félicité passée.

Vous n'aimez pas les exemples, Madame, mais je n'aurai nul égard à votre aversion ; pour vous dire que la Reine de

Bohême (1) au sortir de l'Angleterre a traîné une nécessité vagabonde de nation en nation, & que Marie de Médicis, mere & belle-mere de trois grands Rois (2), est allé mourir de faim à Cologne. Je vous regarde, Madame, les larmes aux yeux, comme une personne sacrifiée, si vous n'avez pas la force de vous sauver du sacrifice. Faites autant pour vous, qu'a fait Racine pour Iphigénie : mettez une Epitaphe en votre place ; & venez réjouir les honnêtes gens de votre salut & de sa perte.

A LA MESME.

Sur le meme sujet.

Vous ne doutez pas, Madame, que je ne sois sensiblement touché de vous voir quitter l'Angleterre ; mais je serois au désespoir, si c'étoit pour aller trouver les Princes Allemands, ou les Grands d'Espagne. Rien n'est plus naturel pour vous que le séjour de France : je ne demanderois ni un meilleur air,

(1) Elisabeth Stuart, fille de Jacques I.

(2) Mere de Louis XIII. belle-mere de Philippe IV. Roi d'Espagne, & de Charles I. Roi d'Angleterre.

ni un plus beau pays. L'Angleterre pourtant ne laiſſe pas d'avoir ſes commodités : beaucoup de guinées, avec la liberté d'en jouir à ſa fantaiſie.

Je ne puis continuer cette ſorte de diſcours. Pour amuſer ma douleur, toute diverſion m'eſt néceſſaire ; mais l'uſage en eſt bien difficile, quand je ſonge que je ne vous verrai jamais. Je vous regarde comme une perſonne morte à mon égard : toutes vos bonnes qualités s'offrent à moi pour m'affliger, & je ne ſaurois enviſager aucun défaut qui me conſole. Plût à Dieu que vous m'euſſiez laiſſé quelque ſujet de plainte plus piquant que l'abandonnement à mon peu de mérite ! Un juſte reſſentiment de quelque injure m'animeroit contre vous ; mais votre mépris m'oblige à me faire une juſtice fâcheuſe, & ne me laiſſe rien à vous reprocher. Ma Lettre me ſervira d'adieu, s'il vous plaît ; car je n'aurai pas la force de vous le dire, & je pleurerai dans ma chambre, comme je fais déja, pour m'épargner la honte à mon âge de répandre des larmes en public. Souvenez-vous quelquefois d'un ancien ſerviteur. Je crains pourtant ce que je demande ; car vous ne vous en ſouviendrez que dans la vérité de mes prédictions, & j'aime beaucoup mieux qu'elles ſoient fauſſes & être oublié.

Pour vous, Madame, vous ne ſerez jamais oubliée des perſonnes qui ont eu l'honneur de vous connoître. Ceux que vous croyez les moins diſpoſés à vous plaindre, ne vous pardonnent point la réſolution que vous avez priſe de nous quitter. Vous n'avez d'ennemis qu'en vous; & autour de vous de triſtes idées, un attirail de mélancolie & d'ennui. Qui verroit dans votre tête, comme on peut voir ſur votre viſage, on trouveroit votre cervelle toute noircie des MORTS de la Trape (1), & de vos autres imaginations funeſtes. Adieu, Madame; le ſeul diſcours de votre affliction feroit la mienne, ſi elle n'étoit pas toute formée. Devinez ma douleur & mon zéle; il n'eſt pas en mon pouvoir de vous l'exprimer.

Il y a long-temps que je ne me mêle pas de vous donner des conſeils : le dernier eſt de vous accommoder avec Monſieur Mazarin, pour peu de ſûreté que vous y trouviez. S'il n'y en a aucune, revenez en Angleterre demeurer quelque temps à la campagne. Je ſuis perſuadé que le Roi ne vous abandonnera pas, & vous trouverez plus de gens diſpoſés à vous ſervir que vous ne croyez. Pour les Couvens, on y eſt malheureux, à

(1) On a publié la VIE de quelques perſonnes qui ſont mortes à la Trape en odeur de ſainteté.

moins que de devenir imbécille. Souffrir pour souffrir, il vaut mieux pour une femme mariée que ce soit avec son mari, qu'avec une Supérieure : il y a plus d'honneur & de vertu. Défaites-vous le plûtôt qu'il vous sera possible, des noires fantaisies nées de la rate, où l'imagination même n'a point de part.

A LA MESME.

Vous avez un mérite extrême,
Gloire du temps présent, honte des temps passés;
On ne sauroit vous admirer assez
Quand on vous voit purement en vous-même.
Quelquefois par ennui vous quittez vos vertus,
Et votre esprit alors, incertain & confus,
Voudroit bien se donner les qualités des autres :
Mais, hélas ! pensez-vous que des gens délicats
Accoûtumés au goût des vôtres,
Puissent jamais les perdre, & ne se plaindre pas ?
Rendez-nous, rendez-nous vos charmes,
C'est un bien acheté par le prix de nos larmes,
Tout celui qu'on remarque en vous
Est du fond de votre nature ;
Pour ces dévots soupirs qui s'expliquent à nous,
Ce sont des mouvemens formés par avanture,

Qu'un dégoût léger fait venir,
Qu'un peu de raison fait finir.
Elevez-vous à Dieu par votre intelligence,
Admirez sa grandeur, révérez sa puissance :
Quand vous y mêlerez vos tendres sentimens,
Au lieu que votre esprit doit adorer sans cesse
De son ordre éternel la profonde sagesse,
Votre cœur le prendra pour un de vos amans.
Cette humeur triste & délicate,
Qui vous afflige & qui vous flate,
Est un faux mouvement du cœur
Où la rate joint sa vapeur.
Telle on vous voit qu'on voyoit Alexandre,
Egal aux Dieux, plus grand que tout Mortel,
Aux heures qu'on le pouvoit prendre
Dans son propre & vrai naturel.
Défendez-vous d'une chose étrangere
Qui pourroit en vous s'imprimer ;
Point de mélange à ce beau caractére
Qu'en sa perfection le Ciel a sû former,
L'une affecte votre air aux choses que vous faites,
Vainement l'autre aspire à vos graces secretes,
Esprit, maniere, humeur, tout se fait souhaiter ;
La Nature vous fit pour servir de modelle,
Et vous vous rendez criminelle
Lorsque vous voulez imiter.

OBSERVATIONS

Sur le Goût & le Discernement des François.

QUOIQUE le génie ordinaire des François paroisse assez médiocre, il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous, sont capables de produire les plus belles choses : mais quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer; & si nous avons rendu justice à quelque excellent ouvrage, notre légereté ne le laisse pas jouir long-temps de la réputation que nous lui avons donnée. Je ne m'étonne point que le bon goût ne se trouve pas en des lieux où regne la barbarie, & qu'il n'y ait point de discernement où les Lettres, les Arts, & les disciplines sont perdues ; il seroit ridicule aussi de chercher une lumiere si exquise en certains temps d'imbécillité & d'ignorance : mais ce qui est étonnant, c'est de voir dans la Cour la mieux polie, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux esprit, être tour à tour à la mode comme les habits.

J'ai vû des gens considérables passer

tantôt pour les ornemens de la Cour, & tantôt être traités de ridicules ; revenir à l'approbation, retomber dans le mépris, ſans qu'il y eût aucun changement ni en leur perſonne ni en leur conduite. Un homme ſe retire chez lui avec l'approbation de tout le monde, qui ſe trouve le lendemain un ſujet de raillerie, ſans ſavoir ce que peut être devenue l'opinion qu'on avoit de ſon mérite. La raiſon en eſt qu'on juge rarement des hommes par des avantages ſolides, qui faſſent connoître le bon ſens ; mais par des manieres dont l'applaudiſſement finit auſſi-tôt que la fantaiſie qui les a fait naître.

Les ouvrages des Auteuts ſont ſujets à la même inégalité de notre goût. Dans ma jeuneſſe on admiroit Théophile, malgré ſes irrégularités & ſes négligences, qui échapoient au peu de délicateſſe des courtiſans de ce temps-là. Je l'ai vû décrié depuis par tous les verſificateurs, ſans aucun égard à ſa belle imagination, & aux graces heureuſes de ſon génie. J'ai vû qu'on trouvoit la Poëſie de Malherbe admirable dans le tour, la juſteſſe & l'expreſſion. Malherbe s'eſt trouvé négligé quelque temps après ; comme le dernier des Poëtes, la fantaiſie ayant tourné les François aux Enigmes, au Burleſque & aux Bouts-rimés. J'ai vû Cor-

peille perdre sa réputation, s'il étoit possible qu'il la perdît, à la représentation de l'une de ses meilleures Piéces (1). J'ai vû les deux meilleurs Comédiens du monde (2) exposés à nos railleries; & l'influence de ce faux esprit étant passée, ils se firent admirer comme auparavant, par un heureux retour de notre bon goût. Les Airs de Boisset, qui charmerent autrefois si justement toute la Cour, furent laissés bien-tôt pour des Chansonnettes; & il fallut que Luigi, le premier homme de l'Univers en son art, que Luigi les vînt admirer d'Italie, pour nous faire repentir de cet abandonnement, & leur redonner la réputation, qu'une pure fantaisie leur avoit ôtée. Si vous en demandez la raison, je vous dirai que l'industrie tient lieu en France du plus grand mérite, & que l'art de se faire valoir donne plus souvent la réputation, que ce qu'on vaut.

Comme les bons Juges sont aussi rares que les bons Auteurs; comme il est aussi difficile de trouver le discernement dans les uns que le génie dans les autres, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plaît; & il arrive que la multitude fait valoir ce qui a du rapport à son mauvais goût, ou tout au

(1) La SOPHONISBE.

(2) Floridor & Monfleuri.

plus à son intelligence médiocre. Ajoûtez que la nouveauté a un charme pour nous, dont nos esprits se défendent malaisément. Le mérite où nous sommes accoûtumés, laisse former avec le temps une habitude ennuyeuse; & les défauts sont capables de nous surprendre agréablement, en ce que nous n'avons pas vû. Les choses les plus estimables qui ont paru beaucoup parmi nous, ne font plus leur impression comme bonnes; elles apportent le dégoût comme vieilles: celles au contraire à qui on ne devroit aucune estime, sont moins souvent rejettées comme méprisables, que recherchées comme nouvelles.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des esprits bien sains, qui ne se dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, & jamais ne se plaisent à ce qui doit donner du dégoût: mais la multitude, ou ignorante, ou préoccupée, étouffe le petit nombre des connoisseurs. D'ailleurs, les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaisie, & quand une personne est bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choses où elle se connoît, & à celles où elle ne se connoît pas.

Il n'y a point de pays où la raison soit plus rare qu'elle est en France: quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus

pure dans l'Univers ; communément tout est fantaisie ; mais une fantaisie si belle, & un caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que les étrangers honteux de leur bon sens, comme d'une qualité grossiere, cherchent à se faire valoir chez eux par l'imitation de nos modes, & renoncent à des qualités essentielles, pour affecter un air & des manieres qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. Aussi ce changement éternel aux meubles & aux habits, qu'on nous reproche, & qu'on suit toujours, devient, sans y penser, une sagesse bien grande : car outre une infinité d'argent que nous en tirons, c'est un intérêt plus solide qu'on ne croit, d'avoir des François répandus par tout, qui forment l'extérieur de tous les peuples sur le nôtre ; qui commencent par assujétir les yeux, où le cœur s'oppose encore à nos loix ; qui gagnent les sens en faveur de notre empire, où les sentimens tiennent encore pour la liberté.

Heureux donc ce caprice noble & galant, qui se fait recevoir de nos plus grands ennemis : mais nous devrions nous défaire de celui qui veut regner dans les Arts, & qui décide impérieusement des productions de l'esprit, sans consulter ni le bon goût, ni la raison. Quand nous sommes arrivés à la perfection de quelque chose, nous

devrions fixer notre délicatesse à la connoître, & la justice que nous lui devons, à l'estimer éternellement : sans cela on pourra nous faire un reproche bien fondé ; que les Etrangers sont plus justes estimateurs du mérite de nos ouvrages, que nous-mêmes. Nous verrons les bonnes choses qui viennent de nous, conserver ailleurs leur réputation, quand elles n'en ont plus en France : nous verrons ailleurs nos sottises rejettées par le bon sens, quand nous les élevons au Ciel par un entêtement ridicule.

Il y a un vice opposé à celui-ci, qui n'est pas plus supportable ; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre temps que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. Horace a formé là-dessus le caractere de la vieillesse, & un Vieillard à la vérité est merveilleusement dépeint,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Dans cet âge triste & malheureux ; nous imputons aux objets les défauts qui viennent purement de notre chagrin ; & lorsqu'un doux souvenir détourne notre pensée de ce que nous sommes, sur ce que nous avons été, nous attribuons des

agrémens à beaucoup de choses qui n'en avoient point, parce qu'elles rappellent dans notre esprit l'idée de notre jeunesse, où tout nous plaisoit par la disposition de nos sentimens. Mais ce n'est pas à la seule vieillesse qu'on doit imputer cette humeur-là : il y a des gens qui croyent se faire un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, & qui mettent la solidité à faire valoir tous les vieux ouvrages. Il y en a qui, de leur propre naturel, sont mécontens de ce qu'ils voyent, & amoureux de ce qu'ils ont vû. Ils diront des merveilles d'une vieille Cour où il n'y avoit rien que de médiocre, aux mépris de la grandeur & de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des morts d'une assez commune vertu, & auront de la peine à souffrir la gloire du plus grand Héros, s'il vit encore. Le premier obstacle à leur estime, c'est de vivre ; la plus favorable recommandation, c'est d'avoir été. Ils loueront après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui durant sa vie, & leur esprit dégagé du chagrin de leur humeur, rendra sainement à la mémoire ce qu'il avoit dérobé injustement à la personne.

J'ai toujours crû que pour faire un sain jugement des hommes & de leurs ouvrages, il les falloit considérer par eux-mê-

mes, avoir du mépris ou de la vénération pour les choſes paſſées, ſelon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai crû qu'il ne falloit pas s'oppoſer aux nouvelles par eſprit d'averſion, ni les rechercher par amour de la nouveauté; mais les rejetter ou les recevoir ſelon le véritable ſentiment qu'on en doit prendre. Il faut ſe défaire de nos caprices & de toute la bizarrerie de notre humeur; ce qui n'eſt pourtant qu'un empêchement à bien connoître les choſes. Le point le plus eſſentiel eſt d'acquérir un vrai diſcernement, & de ſe donner des lumieres pures. La nature nous y prépare, l'expérience & le commerce des gens délicats achevent de nous y former.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN,

IL n'y a point de jour, Madame, que vous ne me marquiez le changement des bontés que vous aviez pour moi. J'en cherche le ſujet en moi-même ſans le pouvoir trouver. Faites-moi la grace de me

me le dire : il me ſemble que je ſerai moins malheureux quand je ſaurai la cauſe de mon malheur. Ce n'eſt plus le *maudit Vieillard*, que vos enjouemens favoriſoient autrefois de cette injure : c'eſt un *vieux coquin*, lequel a donné au monde une affaire malheureuſe, qui n'a de fondement que dans la malice de ſes inſinuations.

Voilà, Madame, la réputation où je ſuis auprès de vous. La malignité a ſes joies ſecrettes : un autre les auroit ſenties au lieu des douleurs qu'un tendre intérêt, pour ce qui vous touche, m'a fait ſouffrir. J'aurois eu dans l'indifférence, ſi elle avoit été en mon pouvoir, une liberté d'eſprit douce & tranquille. Cette *amitié commode & aiſée*, que vous me reprochez toujours, m'auroit exempté de beaucoup d'ennuis, m'auroit garanti de beaucoup d'inquiétudes & d'appréhenſions : mais j'ai été trop honnête, trop ſenſible, & moins heureux.

La moindre apparence de peine pour vous, en eſt une pour moi trop véritable. Je ſuis le même que j'étois quand vous m'avez vû partager vos maux avec vous ; aſſez changé dans votre opinion pour en avoir perdu votre confiance, toujours égal dans le ſentiment de vos douleurs. Au-deſſus de tous les chagrins

de la vieilleſſe, je n'ai aucun trouble que le vôtre ; & il eſt bien juſte que mon ame ſoit altérée par le déſordre de la vôtre, puiſque l'héureuſe aſſiéte où je l'ai vûe autrefois, a fait ſi long-temps la tranquillité de la mienne.

C'eſt trop parler de mon mérite à votre égard : faire ſouvenir de nos ſervices, eſt une injure à ceux qui les ont mal reconnus. Je vais donc vous demander une grace, au lieu de vous reprocher une obligation ; c'eſt, Madame, que vous me permettiez de me juſtifier des ſoupçons que vous avez. Je jure avec la plus grande vérité du monde, (vertu qui ſubſiſteroit dans la ruine de tous les principes de Morale, & de tous les ſentimens de Religion ;) je jure avec cette vérité qui m'eſt ſi chere, que je n'ai jamais rien fait, rien dit, rien inſinué, par où la perſonne la plus délicate & la plus ſenſible pût être bleſſée. Et que dirois-je de criminel contre vous, Madame ? Ce ne ſont pas des crimes, ce ne ſont pas des injuſtices & des violences qu'on pourroit vous reprocher ; ce ſont vos ennuis, vos mélancolies : ce ſont les embarras de votre eſprit qu'on ne vous pardonne point. Si vous êtes coupable, c'eſt, envers vous, de votre affliction ; envers nous, de la perte de notre joie, Chacun eſt en droit de

vous redemander vos agrémens & ses plaisirs.

Oui, Madame, vous devez compte à tous les honnêtes gens, des manieres obligeantes que vous avez eûes ; vous le devez à tous vos amis de la douceur de votre commerce, & de la liberté de votre maison. Vous le devez aux savans, de votre lecture, aux délicats de votre bon goût, à moi de vos grandes qualités que j'ai tant louées. Rendez-moi cette femme illustre, qui n'avoit rien des foiblesses de son sexe ; rendez-moi cette sagesse enjouée, cette fermeté agréable, ces vertus qui faisoient des Philosophes de vos amans ; ces charmes qui vous faisoient des amans des Philosophes.

Qu'est devenu ce temps heureux,
Où la raison, d'accord avec vos plus doux vœux ;
Où les discours sensés de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de votre belle vie ? (1)

Faites revenir ce temps heureux, où toujours maîtresse de vous-même, vous ne laissiez de liberté à personne qui valût la peine d'être assujettie. Vous le pouvez, Madame, vous le pouvez : vous avez en vous le fonds de ce mérite dérobé au monde, & nous avons notre premiere

(1) Voyez Tome IV, page 322.

disposition à l'admirer, aussi-tôt que vous en aurez retrouvé l'usage. Rentrez donc en possession de votre esprit, reprenez cette intelligence que vous avez soumise à de moindres lumieres que les vôtres.

En l'état que vous êtes présentement, vous me faites souvenir d'un Prince qui se portoit mieux que son Médecin; étoit plus homme de bien que son Confesseur, & plus éclairé que son Ministre; cependant, tout plein de santé qu'il étoit, il n'eût osé manger d'aucune chose que par l'ordre d'un Médecin languissant; touché chrétiennement de son salut, il s'en rapportoit à un Directeur qui n'avoit aucun soin du sien propre; & très-habile dans la connoissance de ses affaires, il les remettoit toutes à un Conseiller qui n'y entendoit rien.

Voilà, Madame, les crimes dont vous êtes accusée : pour ceux d'une autre nature, vous n'en avez point; ou en tout cas,

Le charme des beautés leur tient lieu d'innocence.

Tant qu'il n'arrive aucun changement à ce beau visage, les plus séveres vous sont obligés des moindres égards que vous voulez avoir pour la vertu : mais ces priviléges ne sont que pour vous, Madame; un vieux pécheur comme moi doit avoir des pensées

auſtéres ſur la néceſſité d'une conduite reglée, & ſur l'affreuſe condition de l'avenir. Auſſi le deſſein de ma retraite m'eſt-il venu d'un certain eſprit de dévotion, inſpiré heureuſement aujourd'hui à tous nos François : je me ſuis reſſenti du mérite édifiant de la converſion des uns, & de la ſainteté exemplaire des autres. C'eſt par cette diſpoſition ſecrete que j'ai ſuivi le triſte conſeil *de mettre un temps entre la vie & la mort* : c'eſt par elle que je me ſuis détaché du plus grand charme de ma vie, qui étoit la douceur de votre entretien, pour me réduire à moi-même, & me trouver en état de pouvoir ceſſer de vivre avec moins de tendreſſe & de regret. Quand je n'aurai plus à faire qu'à l'amour-propre, connoiſſant le peu que je vaux, je ne ſerai pas fort embarraſſé à me quitter.

Ajoûtez à des conſidérations ſi épurées, qu'il y a des ſaiſons de plaire, & alors on ne ſauroit avoir trop d'aſſiduité : mais qu'il y en a d'autres où il ne reſte de mérite pour nous que la diſcrétion des abſences ; & tout au plus, où il ne faut ſe préſenter qu'aux occaſions où l'on peut ſervir. Que je me tiendrois heureux, Madame, d'en rencontrer ! je vous ferois avouer, que perſonne n'a jamais été attaché à vos intérêts, avec plus de zéle, de fidélité, & de perſévérance, que Votre, &c.

LETTRE A MONSIEUR ***,

Qui ne pouvoit souffrir l'amour de Monsieur le Comte de SAINT-ALBANS *à son âge.*

VOUS vous étonnez mal-à-propos, que de vieilles gens aiment encore; car leur ridicule n'eſt pas à ſe laiſſer toucher, c'eſt à prétendre imbécillement de pouvoir plaire. Pour moi, j'aime le commerce des belles perſonnes autant que jamais : mais je les trouve aimables, ſans deſſein de m'en faire aimer : je ne compte que ſur mes ſentimens, & cherche moins avec elles la tendreſſe de leur cœur que celle du mien. C'eſt de leurs charmes, & non point de leurs faveurs, que je prétens être obligé; c'eſt du déſagrément & non point de la rigueur, que je trouve ſujet de me plaindre.

Qu'un autre vous appelle ingrate, inexorable,
Vous m'obligez aſſez de me paroître aimable :
Et vos yeux adorés, plus beaux que l'œil du jour,
Ont aſſez fait pour moi de former mon amour.

Le plus grand plaisir qui reste aux vieilles gens, c'est de vivre ; & rien ne les assure si bien de leur vie que leur amour. *Je pense, donc je suis* ; surquoi roule la Philosophie de M. Descartes, est une conclusion pour eux bien froide & bien languissante : *j'aime, donc je suis* ; est une conséquence toute vive, toute animée, par où l'on rappelle les desirs de la jeunesse, jusqu'à s'imaginer quelquefois d'être jeune encore.

Vous me direz que c'est une double erreur de ne croire pas être ce qu'on est, & de s'imaginer être ce qu'on n'est pas. Mais quelles vérités peuvent être si avantageuses que ces bonnes erreurs, qui nous ôtent le sentiment des maux que nous avons, & nous rendent celui des biens que nous n'avons plus ? Cependant, pour ne considérer pas les choses avec assez d'attention, nous faisons convenir l'amour seulement à la jeunesse, bien que la raison dût être employée à réprimer la violence de ses mouvemens ; & nous traitons de foux les vieilles gens qui osent aimer, quoi que la plus grande sagesse qu'ils puissent avoir c'est d'animer leur nature languissante par quelques sentimens amoureux. Que vous sert-il de vivre encore, si vous ne sentez pas que vous vivez ? C'est avoir obligation de votre vie à votre amour, s'il a sû la ra-

nimer quand la langueur vous l'avoit rendue insensible.

En cet âge-là, toute ambition nous abandonne; le desir de la gloire ne nous touche plus, les forces nous manquent, le courage s'éteint ou s'affoiblit; l'amour, le seul amour nous tient lieu de toute vertu contre le sentiment des maux qui nous pressent, & contre la crainte de ceux dont nous sommes menacés. Il détourne l'image de la mort, qui sans lui se présenteroit continuellement à nous; il dissipe les frayeurs de l'imagination, les troubles de l'ame, & nous rend les plus sages du monde à notre égard, quand il nous fait tenir insensés dans la commune opinion des autres.

SUR L'ABSENCE DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN,

Le jour de la naissance de la Reine (1).

HELAS! quel moyen de savoir,
Où notre Reine se peut voir!

(1) CATHERINE, Infante de Portugal, Epouse de Charles II.

Qu'eſt-elle devenue, où s'en eſt-elle allée ?
Où cache-t-elle ſes appas ?
Sa Cour errante & déſolée,
La cherche & ne la trouve pas.
Peut-être que le jour natal
De l'Infante de Portugal,
Eſt cauſe de cette aventure :
Ah ! jour qui promettiez tant de félicité,
Votre grand appareil étoit un faux augure ;
Que de maux, que de pleurs vous nous avez coûté,
Vous nous volez Hortence, elle ne paroît plus,
Et tous autres objets, ſont pour nous ſuperflus ;
Nous ne voyons plus rien ſitôt qu'elle eſt abſente.
Je ſai que notre eſprit aſſez ingénieux,
Sans ceſſe nous la repréſente,
Et fait l'office de nos yeux ;
Mais c'eſt un vain ſoulagement,
Pour adoucir un vrai tourment,
Que le ſecours de notre idée ;
Finiſſez, vain ſecours, avec ce triſte jour,
Qu'Hortence dès demain, chez elle retournée,
En ſes propres Etats rétabliſſe ſa Cour.
Reprenez le bandeau Royal,
Qui ceignoit votre belle tête,
Princeſſe, vos ſujets d'un zéle ſans égal,
Veulent célébrer votre Fête.
La pompe qui s'apprête
Pour une autre que vous,

N'a rien qui nous arrête,
C'est un faux spectacle pour nous.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

N*oires Ondes du Styx, c'est par vous que je jure;*
Fleuve affreux, écoutez le serment que je fais :
Perisse l'Univers, périsse la nature,
Que tout soit confondu, s'il m'arrive jamais
De célébrer autre naissance,
Que celle de la belle Hortence.
C'est elle seulement qui nous donne des loix,
Le Ciel sur son visage en imprime les droits;
Quand le sort lui refuse un vain titre de REINE,
Le Ciel, le juste Ciel l'établit Souveraine,
Et lui fait posséder par des titres meilleurs,
Un empire absolu qu'elle a sur tous les cœurs.
Sans l'ordre, sans les loix, les bienfaits & la peine;
Les Rois n'auroient sur nous qu'une puissance vaine;
Pour maintenir, Hortence, un pouvoir glorieux,
Il suffit des regards qui partent de vos yeux :
D'un charme tout puissant ces ministres fidéles
Ne sont point occupés à punir des rebelles,
Jamais vous n'entendrez un sujet révolté
Se faire un faux honneur du nom de liberté;

Et jamais le tourment qu'un malheureux endure,
N'excita dans son cœur le plus leger murmure.
Vous êtes adorée en cent & cent climats,
Toutes les Nations sont vos propres Etats,
Et de petits Esprits vous nomment *Vagabonde* (1),
Quand vous allez régner en tous les lieux du monde.
Il ne vous restoit plus qu'à régner sur les mers,
Votre nouvel Empire embrasse l'Univers;
Et de nos Isles fortunées.
Vous pourriez des mortels régler les destinées.
Plus puissante aujourd'hui que n'étoient les Romains,
Vous feriez des sujets de tous les Souverains,
Si vous n'apportiez pas plus de soin & d'étude,
Pour votre liberté que pour leur servitude (2).

(1) La VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1677.

(2) Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1677.



LETTRE
A MADAME
HARVEY (1).

DANS ce malheureux cabinet
Que le souffle des vents tient toujours assez net ;
Je vis hier trois portes ouvertes,
Pires à ma santé qu'à ma bourse les pertes ;
Et je sentis un froid égal
A celui dont se plaint Monsieur de Portugal.
Ce n'est pas la seule froidure,
Qui fait aujourd'hui mon murmure,
J'ai d'autres griefs à conter,
Préparez-vous à m'écouter.

Vous jugez bien, Madame, que je veux parler du Cabinet de Madame Mazarin : & me plaindre à vous des torts qu'on m'y a faits. Je vous en demande raison, avec quelque crainte que vous n'ayez moins d'inclination pour la justice que pour elle.

(1) Sœur de Mylord Montaigu. Elle avoit épousé le Chevalier Harvey. Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1687.

Mais à qui puis-je m'adresser, sans avoir le même sujet d'appréhension ?

Ciel ! à qui me plaindre,
Sans avoir à craindre,
Mêmes sentimens !
Tout Sexe pour Hortense a fourni des amans.

Je ne l'accuse point des distractions que sa beauté m'a données. J'en ai fait une bête pour avoir joué avec trop de cartes, & une autre pour avoir renoncé : mais ce n'est ni sa faute, ni la mienne.

J'aurois tort de me plaindre d'elle ;
Prenons-nous-en aux Dieux,
Qui la firent trop belle ;
Et n'en accusons pas nos yeux :

Voici, Madame, une chose particulière qui mérite bien votre attention. Je jouois en noir avec Spadille, Manille, le Roi & le Sept, (belles espérances !) & mes espérances furent bien trompées.

Cet œil, qui peut percer les cœurs de tout le monde,
Et fait sans y manquer la blessure profonde ;
Cet œil sur le talon jetta quelque regard,
Et le perça de part en part,
Il vit que la premiere carte,

(Quel moyen de rimer le Baste ?)
Que la Rime soit bonne ou non,
Il vit le Baste au-dessus du Talon.
Une subtile main prête aussi-tôt l'office
Que sembloient demander ses yeux vifs & perçans;
Je suis honteux sur mes vieux ans
Pour telle occasion d'implorer la justice:
Quand mes sens avoient la vigueur,
Que donne une vive jeunesse,
Je n'allois pas trop à confesse,
Et les gens d'un grossier honneur,
Pour de semblables tours d'adresse,
Me nommoient quelquefois *Pipeur*;
Aujourd'hui la langueur d'une infirme vieillesse
Ayant mis le devoir bien avant dans mon cœur;
Je prêche une Duchesse,
Et lui parle sans cesse,
D'Aumônier & de Confesseur.

Pour un plus grand éclaircissement du fait, passons à la maniere dont la chose s'est exécutée.

De la plus belle main qu'on puisse voir au monde;
Une main, que nature a voulu faire au tour;
Mais une main à l'Hombre aujourd'hui sans seconde
Pour prendre un Matador si-tôt qu'elle y voit jour;
De cette belle main, que la divine Hortence
Pourroit faire adorer aux mortels à genoux;
La divine mieux qu'un filoux

A sû tromper ma défiance,
Et mettre le Baste dessous
Sans que j'en eusse connoissance.
Que ses yeux font bien d'autres coups !
Ils volent tous les cœurs lorsque moins on y pense;
Et pas un ne revient à nous :
Tous âges, sexes, rangs, en font l'expérience,
Madame, prenez garde à vous.

EPITRE
A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

APRE'S mes services passés,
Après les pleurs que j'ai versés,
On m'accuse d'indifférence ;
Et pour la tête d'un Porteur
Cassée aujourd'hui par malheur (1),
On me veut imputer une froide indolence,
Lorsqu'on vous voyoit tant souffrir,
Qu'on vous croyoit prête à mourir,
Que vous étiez souvent sans poûs & sans haleine;

(1) Madame Mazarin reprochoit à M. de S. Evremond de n'avoir pas assez de soin d'un de ses Porteurs qui s'étoit cassé la tête.

Dieux, vous savez au moins quel étoit mon tourment !
Hortence n'a songé qu'à son mal seulement,
Ou bien n'a pas daigné prendre garde à ma peine.
Je pense voir encor ces beaux yeux languissans,
Je pense voir encor la pâleur du visage ;
L'amour & la pitié pour toucher davantage
Agissoient de concert sur l'ame & sur les sens,
Et je ne puis savoir qui du mal ou des charmes
Avoit le plus de part à nous donner des larmes,
Je pense voir Hartel (1) pour la conclusion
Apporter son *Levain de fermentation* ;
A vous faire vomir, Madame Hide (2) s'apprête ;
Grenier (3) court au bassin, Lot (4) vous soûtient la tête ;
Saint Victor y prend ses vapeurs ;
Timide & curieux aux signes je m'arrête ;
Et mon triste silence exprime mes douleurs.
Sitôt qu'il faut agir pour être nécessaire,
Je fais l'office de vos gens ;
Mais je parle, je cours, & je n'avance guere ;
Dans l'erreur de mes soins confus & diligens,
Je brûle des coussins dont on avoit affaire,
Et j'exécute mal tout ce que j'entreprens.
Au sortir de la maladie,
Lot cette chere & sûre amie,

(1) Medecin de Madame Mazarin.
(2) Depuis Comtesse de Rochester.
(3) Demoiselle de Madame Mazarin.
(4) Mademoiselle de Beverweert.

Vous

Vous voit pour la guinée un louable appétit,
Et me disant toujours *vous la serez malade*,
La bonne Lot me persuade
D'en mettre deux ou trois sous le chevet du lit.
Vous étiez si tendre & si bonne
Quand vous disiez, *Lot, je me meurs*;
Aujourd'hui la santé vous donne
Ton différent, différentes humeurs :
S'il arrive que je vous prie
Sur le moins important sujet,
Souviens-toi seulement que je suis Cornelie (1),
De ma priere est tout l'effet.
Qu'avois-je à démêler avec cette Romaine?
Et par quel étrange hazard
Ai-je à répondre d'une haine,
Qui se devoit, dit-on, la perte de César?
Pourquoi se prendre à moi, si dans Aléxandrie
Elle avertit son ennemi
Du funeste & secret parti
Que les Egyptiens prenoient contre sa vie?
La Veuve de Pompée & du jeune Crassus,
Deux fois du monde entier a causé la disgrace (2),
La mienne est la troisiéme; il faut qu'elle la fasse,
Quand elle & Rome ne sont plus.
Elle perdit Crassus, & vit de son Pompée
La tête précieuse indignement coupée,

(1) Vers de POMPE'E de Corneille (*Act. III. Sc. IV*) que Madame Mazarin récitoit fort souvent.

(2) Imitation d'un Vers de la même Piéce.

Son astre la poursuit encore après sa mort ;
Toute vertu lui nuit ; sa grandeur de courage ;
Du sang des Scipions ordinaire partage,
Rencontre chez Hortence un plus malheureux sort.
Juste ou non, votre raillerie
Peut s'exercer sur Cornelie ;
Mais ne prônez pas tant l'éclat de ma santé ;
Quand l'âge & la saison font mon infirmité ;
Mais ne prônez pas tant l'état de mes affaires
Lorsque j'ai simplement les choses nécessaires ;
N'allez pas à Cleveden (1) compter par le menu
Ma dépense & mon revenu.
Pour me désobliger vous feriez davantage,
S'il étoit en votre pouvoir
De cacher votre beau visage,
Vous m'empêcheriez de le voir.
Je n'ai rien tenté sur la bouche,
(Trop timide en ce que je veux ;)
Mais si j'ose sentir l'odeur de vos cheveux,
Ou prendre quelquefois sur l'épaule une mouche ;
Un petit Capot verd, More, voleur & gueux ;
Vous dit, *Non beve Vino* (2) touche,
Et me fait retirer sur le point d'être heureux.

(1) Maison de campagne du Duc de Buchingam près de Windsor.

(2) Cette expression est prise d'une Comédie Italienne, où Arlequin paroissant yvre & bûvant toujours, disoit à chaque verre de Vin, NON BEVE VINO. Madame Mazarin prenoit beaucoup de plaisir à répéter ces mots. & son petit More s'en servoit malicieusement pour désigner M. de Saint-Évremond quand il avoit bû, & pour l'arrêter, lorsqu'il vouloit s'approcher de Madame Mazarin.

Ne pensez pas que la nature
Ne vous ait faite que pour vous ;
Vous devez bonnement à votre créature
De vos charmes divins quelque usage assez doux !
Tout ce que l'Univers a de plus admirable
Est fait pour nous prêter un secours charitable ;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin,
Sert à notre plaisir comme à notre besoin,
Et ces grandes beautés à nos yeux exposées,
Donnent un bien facile, & des faveurs aisées.
L'astre, qu'on nommeroit la premiere beauté,
Si ce nom-là par vous n'étoit pas contesté ;
Le soleil au matin commence sa carriere,
Pour épancher sur tous la commune lumiere,
Et l'aimable clarté que répandent ses feux,
N'attend pour se donner ni priere, ni vœux.
C'est pour nous faire agir qu'il éclaire le monde,
C'est pour notre repos qu'il se cache sous l'onde :
La nuit, la douce nuit aussi-bien que le jour,
Sont les effets heureux que produit son amour.
La Terre avec amour expose à notre vûe
Les appas renaissans dont le Ciel l'a pourvûe ;
Sa bonté nous fournit les fruits après les fleurs,
Et je n'ai rien de vous qu'épines, que rigueurs.
Vos charmes concertés avecque vos malices,
Inspirent dans nos cœurs l'amour & les supplices ;
Un moment de douceur que je trouve avec vous,
N'est jamais éloigné d'un autre de courroux ;
Et n'étoient vos esprits qui soutiennent ma vie,

Vos chagrins contre moi l'auroient déja ravie.
Que ce brillant éclat à qui rien n'est pareil,
Aux jours les plus serains fasse honte au soleil;
Qu'effaçant des beautés de nature immortelle,
Vous soyez à nos yeux
Du Dieu qui vous forma l'image la plus belle;
Je ne vous en dois rien, c'est un présent des Cieux;
Je dois à votre esprit toujours malicieux,
De vous trouver par-tout ou railleuse ou cruelle;
Pour une tête de Porteur
Cassée aujourd'hui par malheur,
Vous m'imputez de l'indolence:
Plût à Dieu que j'en eusse, Hortence!
Mon cœur seroit exempt des inquiets desirs
Que font naître vos charmes,
Ma bouche ignoreroit l'usage des soupirs,
Mes yeux celui des larmes.

A LA MESME.

Avec humble révérence,
J'ose ici vous protester
Que tous vos amis de France
Ne sauroient me disputer
Le mérite de constance,
Ni devant moi se vanter
De leur zéle pour Hortence.

Dire HORTENCE! qu'ai-je osé?
Ce Privilége est usé :
Liberté trop indiscréte
Soyez désormais muette,
Ne tirez point vanité
Du peu que j'ai mérité.
Servir d'un esprit sincére
N'est pas ce qui nous fait plaire ;
Le plus souvent pour trahir
On ne se fait pas haïr.
Une flateuse imposture
A d'insinuans appas ;
C'est une agréable injure
Dont on ne se venge pas.
L'art enléve tous les charmes
A la triste vérité,
Et laisse à la probité
La raison pour toutes armes :
C'est le débile secours,
C'est l'inutile assistance,
Qu'un malheureux eut toujours.
Le dirai-je ? avec Hortence
J'ai le sort des vieux valets,
A qui l'on fait injustice ;
Plus ils rendent de service
Ils gâtent leurs intérêts.
Comme le moindre murmure
Seroit reproche ou censure,
Je deviendrai circonspect ;

Mais je laiſſe à ces murailles,
Que nous voyons aujourd'hui,
Et dont les dures entrailles
S'émurent de notre ennui,
Je leur remets à vous dire
Quel étoit notre martyre,
Quand vos preſſantes douleurs
Nous coûterent tant de pleurs.
Je remets à leur mémoire
De vous en conter l'hiſtoire;
Parlez, murailles, parlez
De tant de gens déſolés.
Dites que le Domeſtique
Dans ſa mortelle pâleur,
D'un événement tragique
Craignoit ce commun malheur.
Dites que notre Pucelle
L'illuſtre Mademoiſelle (1),
Etouffoit mille ſoupirs,
Pour cacher ſes déplaiſirs;
Qu'elle retenoit ſes larmes
Pour ne pas donner d'alarmes,
Et forçoit ſon amitié
Au ſecret de la pitié.
Apprenez que Madame Hyde
Par ſes ſoins & par votre aide,
Par un éternel ſecours

(1) Mademoiſelle Beverweert.

Nous conserva ces beaux jours ;
Ces jours ausquels notre vie
Est pleinement asservie.
Dites que Madame Harvey
Quitta l'esprit élevé,
A tout foible inaccessible,
Pour être tendre & sensible.
Parlez, murailles, encor
Des vapeurs de Saint-Victor.
Il en courut la Campagne,
Notre Guerrier d'Allemagne (1) ;
Il fait par-là des présens
De vin d'Ay tous les ans :
Que puisse la maladie
Lui durer toute sa vie !
Vous pourriez parler de moi,
De ma douleur, de ma foi :
Mais un excès de souffrance
S'exprime par le silence :
Vos discours sont superflus,
Murailles, ne parlez plus.

(1) Le Comte de Grammont.



ORAISON FUNEBRE DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN (1).

J'ENTREPRENS aujourd'hui une chose sans exemple ; j'entreprens de faire l'ORAISON FUNEBRE d'une personne, qui se porte mieux que son Orateur. Cela vous surprendra, Messieurs ; mais s'il est permis de prendre soin de son Tombeau, d'y mettre des Inscriptions, & de donner plus d'étendue à notre vanité, que la nature n'en a voulu donner à notre vie : si tous les vivans peuvent se destiner le lieu où ils doivent être, lorsqu'ils ne vivront plus : si Charles-Quint a fait faire ses Funerailles, & a bien voulu assister à son Service deux ans durant ; trouverez-vous étrange, Messieurs, qu'une beauté plus illustre par ses charmes, que ce grand Empereur

(1) Madame Mazarin ayant dit un jour qu'elle souhaiteroit bien de savoir ce qu'on diroit d'elle après sa mort ; cela donna occasion à M. de Saint-Evremond de composer cette Piéce. Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1684.

par

par ses conquêtes, veuille jouir du bonheur de sa mémoire, & entendre pendant sa vie, ce qu'on pourroit dire d'elle après sa mort? Que les autres tâchent d'exciter vos regrets pour quelque morte, je veux attirer vos larmes pour une mortelle; pour une personne qui mourra un jour par le malheur nécessaire de la condition humaine, & qui devroit toujours vivre par l'avantage de ses merveilleuses qualités.

Pleurez, Messieurs, n'attendant pas à regretter un bien perdu; donnez vos pleurs à la funeste pensée qu'il le faudra perdre: pleurez, pleurez. Quiconque attend un malheur certain, peut déja se dire malheureux: Hortence mourra; cette merveille du monde mourra un jour: l'idée d'un si grand mal mérite vos larmes.

Vous y viendrez à ce triste passage,
Hortence, hélas! vous y viendrez un jour;
Et perdrez-là ce beau visage
Qu'on ne vit jamais sans amour.

Détournons notre imagination de sa mort sur sa naissance, pour dérober un moment à notre douleur. HORTENCE MANCINI est née à Rome d'une famille illustre; ses parens ont toujours été considérables: mais quand ils auroient tous gouvernés des Empires, comme son On-

ele (1) ; ni eux, ni ce maître de la France ne lui auroient pas apporté tant d'éclat qu'elle leur en donne. Le Ciel a formé ce grand ouvrage sur un modèle inconnu au siécle où nous sommes : à la honte de notre temps, il a voulu donner à Hortence une beauté de l'ancienne Grece, & une vertu de la vieille Rome. Laissons écouler son enfance dans ses MEMOIRES (2). Son enfance a eu cent naïvetés aimables, mais rien d'assez important pour notre sujet. Je vous demande, Messieurs, je vous demande de l'admiration & des larmes : pour les obtenir j'ai des vertus & des malheurs à vous présenter.

Le Cardinal Mazarin ne fut pas longtemps sans connoître les avantages de sa belle Niéce ; & pour faire justice aux graces de la nature, il destina Hortence à porter son nom, & à posséder ses richesses après sa mort. Elle avoit des charmes, qui pouvoient engager les Rois à la rechercher par amour, & des biens capables de les y obliger par interêt. Une conjoncture favorable venant s'unir à ces grands motifs, le Roi de la Grande Bretagne la fit demander en mariage (3), & le Cardinal plus propre à

(1) Le Cardinal Mazarin.

(2) Voyez les MEMOIRES de Madame la Duchesse Mazarin, écrits par l'Abbé de Saint-Real, dans le MELANGE CURIEUX *des meilleures Piéces attribuées à M. de S. Evremond.*

(3) Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1675.

gouverner des Souverains, qu'à faire des Souveraines, perdit une occasion, qu'il rechercha depuis inutilement. La Reine mere du Roi d'Angleterre, se chargea elle-même de la négociation (1) : mais un Roi rétabli se souvint du peu de considération qu'on avoit eu pour un Roi chassé, & on rejetta à Londres les propositions, qui n'avoient pas été acceptées à Saint-Jean-de-Luz.

Que ne veniez-vous, Madame ? tout eût cedé à vos charmes ; & vous rendriez aujourd'hui une grande nation aussi heureuse, que vous la seriez. Le Ciel est venu à bout en quelque sorte de son dessein : il vous avoit destinée à faire les délices de l'Angleterre, & vous les faites.

Cette grande affaire ayant manqué, on examina le mérite de nos Courtisans, pour vous donner un mari digne de vous. Monsieur le Cardinal fut tenté de choisir le plus honnête homme : mais il sut vaincre la tentation ; & un faux intérêt prévalant sur son esprit, il vous livra à celui qui paroissoit le plus riche. Rejettons la premiere faute de ce mariage sur son Eminence. Monsieur Mazarin n'est pas à blâmer, d'avoir fait tous ses efforts pour obtenir la plus belle femme, & la plus grande héritiere de l'Europe.

(1) Voyez la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1675.

Madame Mazarin a crû que l'obéïssance étoit son premier devoir, & elle s'est rendue aux volontés de son Oncle, autant par reconnoissance que par soumission. Monsieur le Cardinal, qui devoit connoître la contrarieté naturelle que le ciel avoit inspirée dans leurs cœurs, l'opposition invincible des qualités de l'un & de l'autre, Monsieur le Cardinal n'a rien connu, rien prévû; on a préferé un peu de bien, un petit intérêt, quelque avantage apparent, au repos d'une Niéce qu'il aimoit si fort. Il est le premier coupable de ces nœuds mal assortis, de ces chaînes infortunées, de ces liens formés si mal-à-propos, & si justement rompus. Ici toute la réputation qu'a eu le Cardinal s'est évanouie. Il a gouverné le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit le Royaume; mais il a marié sa Niéce à Monsieur Mazarin: toute sa réputation est perdue. Il a gouverné Louis XIII. après la mort de son grand Ministre, & la Reine Régente après la mort du Roi son époux: mais il a marié sa Niéce à Monsieur Mazarin: toute sa réputation est perdue. S'il y avoit quelque grace à faire à son Eminence, il faudroit rejetter sa faute sur la foiblesse d'un mourant: c'est trop demander à l'homme, que de lui demander d'être sage, quand il se meurt.

Il me souvient que le lendemain de ces tristes Nôces, les Médecins assûrerent le

Maréchal de Clerembaut que Monſieur le Cardinal ſe portoit mieux. *C'eſt un homme mort*, dit le Maréchal : *il a marié ſa Niéce à Monſieur Mazarin ; le tranſport s'eſt fait au cerveau ; la tête eſt attaquée ; c'eſt un homme mort.* Excuſons donc ce grand Cardinal ſur ſa maladie, excuſons-le ſur la miſére de notre condition : il n'y a perſonne à qui une pareille excuſe ne puiſſe être un jour néceſſaire. Pleurons par compaſſion & par intérêt : quel ſujet, Meſſieurs, manque à nos larmes ?

Pleurons, pleurons ; & c'eſt peu que des pleurs,
Pour de ſi funeſtes malheurs :
N'attendons pas la perte de ces charmes :
Infortunés liens, vous valez bien nos larmes !

Je ſens que ma compaſſion va s'étendre juſques ſur Monſieur Mazarin : celui qui fait le malheur des autres, fait pitié lui-même. Voyez l'état auquel il ſe trouve, Meſſieurs ; & vous ſerez auſſi diſpoſés que moi à le plaindre. Monſieur Mazarin gémit ſous le poids des biens & des honneurs, dont on l'a chargé ; la fortune qui l'éleve en apparence, l'accable en effet. La grandeur lui eſt un ſupplice ; l'abondance une miſere. Il a raiſon de haïr un mariage, qui l'a engagé dans les affaires du monde ; & avec raiſon il s'eſt repenti d'avoir obtenu ce qu'il avoit

E iij

tant desiré. Sans ce Mariage si funeste aux intéressés, il meneroit une vie heureuse à la Trape, ou en quelque autre société sainte & retirée : les intérêts du monde l'ont fait tomber dans les mains des Dévots du siécle ; de ces fourbes spirituels, qui font une cour artificieuse, qui tendent des piéges secrets à la bonté des ames simples & innocentes ; de ces ames qui par l'esprit d'une sainte usure, se ruinent à prêter à des gens qui promettent cent & cent d'intérêt en l'autre monde.

Mais le plus grand mal n'est pas à donner, encore qu'on donne mal-à-propos ; c'est à laisser perdre, & à laisser prendre. Un conseil dévotement imbécille fait couvrir des Nudités ; un pareil scrupule fait défigurer des Statues ; un jour on enleve les Tableaux ; un autre les Tapisseries sont emportées : les Gouvernemens sont vendus, l'argent s'écoule ; tout se dissipe, & on ne jouit de rien. Voilà, Messieurs, le misérable état où se trouve Monsieur Mazarin : ne mérite-t-il pas d'avoir part aux larmes que nous répandons ?

Mais Madame Mazarin est mille fois plus à plaindre : c'est à ses douleurs que nous devons la meilleure partie de notre pitié. Cet époux, qui se sent peu digne de son épouse, ne la laisse voir à personne : il la tire de Paris, où elle est élevée, pour la

mener de province en province, de ville en ville, de campagne en campagne, toujours sûre du voyage, toujours incertaine du séjour. L'assiduité n'apporte aucun degoût, la contrainte ne fait sentir aucun chagrin qu'il ne donne. Il n'oublie rien pour se rendre haïssable; & il auroit pû s'épargner des soins, que la nature avoit déja pris. Comme ceux qui offensent ne pardonnent point, Monsieur Mazarin fait plus de mal, plus on en souffre; & il arrive par degrés à être le tyran d'une personne, dont tous les honnêtes gens voudroient être les esclaves. Il sembloit que Madame Mazarin n'avoit pas d'autres maux à craindre, après ce qu'elle avoit souffert. On se trompoit, Messieurs; le plus grand étoit encore à venir. Madame Mazarin plus jalouse de sa raison, que de sa beauté & de sa fortune, se trouve assujettie à un homme, qui prend toutes les lumieres du bon sens pour des crimes, & toutes les visions de la fantaisie, pour des graces du ciel extraordinaires. Ce ne sont que révélations, que prophéties: il avertit de la part des Anges; il commande, il menace de la part de Dieu. Il ne faut plus chercher les volontés du ciel dans l'ECRITURE, ni dans la TRADITION; elles se forment dans l'imagination, & s'expliquent par la bouche de Monsieur Mazarin. Vous avez souffert d'être ruinée par un dis-

ſipateur, d'être traitée en eſclave par un tyran; vous voici, Hortence, à la merci d'un prophéte, qui va chercher dans l'impoſture des faux Dévots, & dans les viſions des Fanatiques, de nouvelles inventions pour vous tourmenter : les artifices des fourbes, la ſimplicité des Idiots; tout s'unit, tout ſe joint, pour votre perſécution.

Cherchez, Meſſieurs, la femme la plus docile, la plus ſoumiſe, & la mettez à de ſemblables épreuves, elle ne ſouffrira pas huit jours avec ſon mari, ce que Madame Mazarin a ſouffert cinq ans avec le ſien. Qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas voulu ſe ſéparer plûtôt d'un tel époux, qu'on admire ſa patience : s'il y a un reproche à lui faire, ce n'eſt pas de l'avoir quitté, c'eſt d'avoir demeuré ſi long-temps avec lui. Que faiſoit votre gloire, Madame, dans le temps d'un eſclavage ſi honteux ? Vous vous rendiez indigne des bienfaits de Monſieur le Cardinal; vous trahiſſiez ſes intentions par une lâche obéiſſance, qui laiſſoit ruiner la fortune qu'on vous avoit donnée à ſoutenir. Vous vous rendiez indigne des graces du ciel, qui vous a fait naître avec de ſi grands avantages; hazardant vos lumieres dans le long & contagieux commerce que vous aviez avec Monſieur Mazarin. Remerciez Dieu de la bonne & ſage réſolution qu'il

vous a fait prendre : votre liberté est son ouvrage ; s'il ne vous avoit inspiré ses intentions, une timidité naturelle, une conduite scrupuleuse, une mauvaise honte vous eût retenue auprès de votre mari, & vous vous trouveriez encore assujettie à ses folles inspirations. Rendez graces à Dieu, Madame ; il vous a sauvée. Ce salut vous coûte toutes vos richesses, il est vrai ; mais vous avez conservé votre raison : la condition est assez heureuse. Vous êtes privée de tout ce que vous teniez de la fortune : mais on n'a pû vous ôter les avantages que la nature vous a donnés : la grandeur de votre ame, les lumieres de votre esprit, les charmes de votre visage vous demeurent ; la condition est assez heureuse. Quand Monsieur Mazarin laisse oublier le nom de Monsieur le Cardinal en France, vous en augmentez la gloire chez les Etrangers : la condition est assez heureuse. Il n'y a point de peuples, qui n'ayent une soumission volontaire au pouvoir de votre beauté ; point de Reines, qui ne doivent porter plus d'envie à votre personne, que vous n'en devez porter à leur grandeur : la condition est assez heureuse.

Vous êtes admirée en cent & cent climats ;
Toutes les Nations sont vos propres Etats :
Et de petits esprits vous nomment Vagabonde,

Quand vous allez régner en tous les lieux du monde (1).

Quel pays y a-t-il que Madame Mazarin n'ait pas vû ? Quel pays a-t-elle vû qui ne l'ait pas admirée ? Rome a eu pour elle autant d'admiration que Paris. Cette Rome de tout temps si glorieuse, est plus vaine de l'avoir donnée au monde, que d'avoir produit tous ses Héros : elle croit qu'une beauté si extraordinaire est préférable à toute valeur, & qu'il y a plus de conquêtes à faire par ses yeux, que par les armes de ses grands hommes. L'Italie vous sera éternellement obligée, Madame, de l'avoir défaite de ces régles importunes, qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte ; de lui avoir ôté une science de formalités, de cérémonies, de civilités concertées, d'égards médités, qui rendent les hommes insociables dans la societé même. C'est Madame Mazarin qui a banni toute grimace, toute affectation ; qui a ruiné cet art du dehors qui régle les apparences ; cette étude de l'extérieur qui compose les visages. C'est elle qui a rendu ridicule, une gravité qui tenoit lieu de prudence, une politique sans affaires & sans intérêts, occupée seulement à cacher l'inutilité où l'on se trouve. C'est elle qui a introduit une liberté douce

(1) Voyez ci-dessus, page 35.

& honnête, qui a rendu la conversation plus agréable, les plaisirs plus purs & plus délicats.

Une fatalité l'avoit fait venir à Rome; une fatalité l'en fait sortir. Madame la Connétable voulut quitter Monsieur son mari, & en fit confidence à sa chere sœur. La sœur, toute jeune qu'elle étoit, lui représenta ce qu'auroit pû représenter une mere pour l'en détourner; mais la voyant résolue à l'exécution de son dessein, elle suivit par amitié celle qui n'avoit pû être détournée par prudence, & partagea avec elle les dangers de la fuite, les inquiétudes, les embarras, qui suivent de pareilles résolutions. La fortune, qui peut beaucoup dans nos entreprises, & plus dans nos aventures, a fait errer Madame la Connétable de nation en nation, & l'a jettée enfin dans un Couvent à Madrid. La raison conseilla le repos à Madame Mazarin, & un esprit de retraite l'obligea d'établir son séjour à Chambéri. Là, elle a trouvé en elle-même par ses réfléxions, dans le commerce des savans par les conférences, dans les livres par l'étude, dans la nature par des observations, ce que la Cour ne donne point aux Courtisans; ou pour être trop occupés dans les affaires, ou pour être trop dissipés dans les plaisirs. Madame Mazarin a vécu trois ans entiers à Chambéri, toujours tranquil-

le, & jamais obscure: quelque desir qu'elle ait eu de se cacher, son mérite lui établit malgré elle un petit empire; & en effet elle commandoit à la ville, & à toute la nation. Chacun reconnoissoit avec plaisir les droits que la nature lui avoit donnée; & celui qui avoit les siens par sa naissance, les eût volontiers oubliés, pour entrer dans la même sujetion où entroient ses peuples. Les plus honnêtes gens quittoient la Cour, & négligeoient le service de leur Prince, pour s'appliquer plus particuliérement à celui de Madame Mazarin; & des personnes considérables des pays éloignés, se faisoient un prétexte du voyage d'Italie, pour la venir voir. C'est une chose bien extraordinaire d'avoir vû établir une Cour à Chambéri; c'est comme un prodige, qu'une beauté, qui avoit voulu se cacher en des lieux presque inaccessibles, ait fait plus de bruit dans l'Europe, que toutes les autres ensemble.

Les plus belles personnes de chaque nation, avoient le déplaisir d'entendre toujours parler d'une absente: les objets les plus aimables avoient un ennemi secret, qui ruinoit toutes les impressions qu'ils pouvoient faire: c'étoit l'idée de Madame Mazarin, qu'on conservoit précieusement après l'avoir vûe, & qu'on se formoit avec plaisir où l'on ne la voyoit pas.

Telle étoit la conduite de Madame Ma-

zarin ; telle étoit ſa condition, quand la Ducheſſe d'York ſa parente paſſa par Chamberi, pour venir trouver le Duc ſon époux. Le mérite de la Ducheſſe, ſa beauté, ſon eſprit, ſa vertu, donnoient envie à Madame Mazarin de l'accompagner ; mais ſes affaires ne le permettoient pas, & il fallut remettre ſon voyage à un autre temps. La curioſité de voir une grande Cour, qu'elle n'avoit pas vûe, la fortifioit dans cette penſée ; la mort du Duc de Savoye (1) la détermina. Ce Prince avoit eu pour elle un ſentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit admirée à Turin, & cette admiration avoit paſſé dans l'eſprit de Madame de Savoye, pour un véritable amour. Une impreſſion jalouſe & chagrine, produiſit un procédé peu obligeant pour celle qui l'avoit cauſée, & il n'en fallut pas davantage pour obliger Madame Mazarin à ſortir d'un pays, où la nouvelle Regente étoit abſolue. S'éloigner d'elle, & s'approcher de Madame la Ducheſſe d'York, ne fut qu'une même réſolution. Hortence la déclara à ſes amis, qui n'oublierent rien pour l'en détourner ; mais ce fut inutilement. On n'a jamais vû tant de rmes. Elle ne fut pas inſenſible à la douur que l'on avoit de ſon départ ; des per-

(1) Charles Emmanuel II, Duc de Savoye, mourut le de Juin 1675.

ſonnes touchées ſi vivement la ſûrent toucher : cependant la réſolution étoit priſe, & malgré tous ces regrets on voulut partir.

Quel autre courage, que celui de Madame Mazarin, eût fait entreprendre un voyage ſi long, ſi difficile & ſi dangereux? Il lui fallut traverſer des nations ſauvages, & des nations armées; adoucir les unes, & ſe faire reſpecter des autres. Elle n'entendoit le langage d'aucun de ces peuples; mais elle étoit entendue : ſes yeux ont un langage univerſel, qui ſe fait entendre des hommes. Que de montagnes, que de forêts, que de rivieres il fallut paſſer! Qu'elle eſſuya de vents, de neiges, de pluyes; & que les difficultés des chemins, que la rigueur du temps, que des incommodités extraordinaires firent peu de tort à ſa beauté! Jamais Héléne ne parut ſi belle qu'étoit Hortence : mais Hortence, cette belle innocente perſécutée, fuyoit un injuſte époux, & ne ſuivoit pas un amant. Avec le viſage d'Héléne, Madame Mazarin avoit l'air, l'équipage d'une Reine des Amazones : elle paroiſſoit également propre à charmer, & à combattre. On eût dit qu'elle alloit donner de l'amour à tous les Princes qui étoient ſur ſon paſſage, & commander toutes les troupes qu'ils commandoient. Le premier eût dépendu d'elle; mais ce n'étoit pas ſon deſſein : elle fit quelque eſſai

du second ; car les troupes recevoient ses ordres plus volontiers que ceux de leurs Généraux. Après avoir fait plus de trois cens lieues, elle arriva en Hollande, & ne demeura à Amsterdam que le temps qu'il faut pour voir les raretés d'une ville si singuliére & si renommée. Sa curiosité satisfaite, elle en partit pour la Brille, & s'embarqua à la Brille pour l'Angleterre. Il manquoit à ce voyage une tempête ; il en vint une qui dura cinq jours : tempête, aussi furieuse que longue ; tempête, qui fit perdre conseil & résolution aux matelots, & aux passagers toute espérance. Madame Mazarin fut seule exempte de lamentation : moins importune à demander au ciel qu'il la conservât, que soumise & résignée à ses volontés. Il étoit arrêté qu'elle verroit l'Angleterre : elle y aborda, & se rendit à Londres en peu de temps (1). Tous les peuples avoient une grande curiosité de la voir ; les Dames une plus grande allarme de son arrivée. Les Angloises, qui étoient en possession de l'empire de la beauté, la voyoient passer à regret à une étrangere ; & il est assez naturel de ne perdre pas sans chagrin la plus douce des vanités. Un intérêt si considérable fut les unir. Les ennemies furent donc reconciliées, les indifférentes

(1) Madame Mazarin vint en Angleterre au mois de Décembre 1675.

ſe rechercherent, & les amies voulurent ſe lier plus étroitement encore. Les confédérées prévoyoient bien leur malheur; mais le voulant retarder, elles ſe préparerent à défendre un intérêt, qui leur étoit plus cher que la vie. Madame Mazarin n'avoit pour elle que ſes charmes & ſes vertus : c'étoit aſſez pour ne rien appréhender. Après avoir gardé la chambre quelques jours, moins pour ſe remettre des fatigues du voyage, que pour ſe faire faire des habits, elle parut à White-hall.

Aſtres de cette Cour, n'en ſoyez point jaloux,
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle,
Que mille autres Beautés avoient fait devant vous (1).

Depuis ce jour-là on ne lui diſputa rien en public; mais on lui fit une guerre ſecrette dans les maiſons, & tout ſe réduiſit à des injures cachées, qui ne venoient pas à ſa connoiſſance, ou à de vains murmures, qu'elle mépriſa. On vit alors une choſe extraordinaire : celles qui s'étoient le plus déchaînées contre elle, furent les premieres à l'imiter. On voulut s'habiller, on voulut ſe coëffer comme elle : mais ce n'étoit ni ſon habillement, ni ſa coëffure; car

(1) Imitation de la chûte d'un Sonnet de Malleville, intitulé LA BELLE MATINEUSE.

ſa

sa personne fait la grace de son ajustement: & celles qui tâchent de prendre son air, ne sauroient rien prendre de sa personne. On peut dire d'elle ce qu'on a dit de feue Madame, avec bien moins de raison; *tout le monde l'imite, & personne ne lui ressemble.*

Pour ce qui regarde les hommes, elle se fait des sujets de tous les honnêtes gens qui la voyent. Il n'y a que le méchant goût & le mauvais esprit, qui puissent défendre contre elle un reste de liberté. Heureuse des conquêtes qu'elle fait! plus heureuse de celles qu'elle ne fait pas! Madame Mazarin n'est pas plûtôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une Maison, qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde; on y vit avec une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soi, & plus respectueusement qu'à la Cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent; mais c'est avec plus de lumiere que de chaleur. C'est moins pour contredire les personnes, que pour éclaircir les matieres; plus pour animer les conversations, que pour aigrir les esprits. Le jeu qu'on y joue est peu considérable, & le seul divertissement y fait jouer. Vous n'y voyez sur les visages ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu. Le désintéressement va si loin en quelques-uns, qu'on leur reproche de se réjouir de

leur perte, & de s'affliger de leur gain.

Le jeu est suivi des meilleurs repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de France, pour les délicats; tout ce qui vient des Indes, pour les curieux; & les mets communs deviennent rares, par le goût exquis qu'on leur donne. Ce n'est pas une abondance qui fait craindre la dissipation: ce n'est point une dépense tirée qui fait connoître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font. On n'y aime pas une économie séche & triste, qui se contente de satisfaire aux besoins, & ne donne rien au plaisir: on aime un bon ordre, qui fait trouver tout ce que l'on souhaite, & qui en fait ménager l'usage, afin qu'il ne puisse jamais manquer. Il n'y a rien de si bien réglé que cette maison; mais Madame Mazarin répand sur tout je ne sai quel air aisé, je ne sai quoi de libre & de naturel, qui cache la régle: on diroit que les choses vont d'elles-mêmes, tant l'ordre est secret & difficilement apperçu.

Que Madame Mazarin change de logis, la différence du lieu est insensible: par tout où elle est on ne voit qu'elle; & pourvû qu'on la trouve on trouve tout. On ne vient jamais assez-tôt; on ne se retire jamais assez tard: on se couche avec le regret de l'avoir quittée, & on se leve avec le desir de la revoir.

Mais quelle eſt l'incertitude de la condition humaine ! Dans le temps qu'elle jouiſſoit innocemment de tous les plaiſirs que l'inclination recherche, & que la raiſon ne défend pas ; qu'elle goûtoit la douceur de ſe voir aimée & eſtimée de tout le monde ; que celles qui s'étoient oppoſées à ſon établiſſement, ſe trouvoient charmées de ſon commerce ; qu'elle avoit comme éteint l'amour-propre dans l'ame de ſes amies, chacune ayant pour elle les ſentimens qu'il eſt naturel d'avoir pour ſoi : dans le temps que les plus vaines & les plus amoureuſes d'elles-mêmes ne diſputoient rien à ſa beauté ; que l'envie ſe cachoit au fond des cœurs ; que tout chagrin contre elle étoit ſecret ou trouvé ridicule, dès qu'il commençoit à paroître : dans ce temps heureux une maladie extraordinaire la ſurprend, & nous avons été ſur le point de la perdre, malgré tous ſes charmes, malgré toute notre admiration, & notre amour. Vous périſſiez, Hortence, & nous périſſions : vous, de la violence de vos douleurs ; nous, de celle de notre affliction. Mais c'étoit bien plus que s'affliger : c'étoit ſentir tout ce que vous ſentiez : c'étoit être malade comme vous. Des inégalités bizarres vous approchoient tantôt de la mort, tantôt vous rappelloient à la vie : nous étions ſujets à tous les accidens de

votre mal ; & pour apprendre de vos nouvelles, il n'étoit pas besoin de demander comment vous étiez, il ne falloit que voir en quel état nous étions.

Loué soit Dieu, ce dispensateur universel des biens & des maux ; loué soit Dieu, qui vous a rendue à nos vœux, & nous a redonnés à nous-mêmes ! Vous voilà vivante, & nous vivons ; mais nous ne sommes pas remis encore de la frayeur du danger que nous avons couru : il nous en reste une triste idée, qui nous fait concevoir plus vivement ce qui arrivera un jour. Un jour la nature défera ce bel ouvrage, qu'elle a pris tant de peine à former. Rien ne l'exemptera de la loi funeste où nous sommes tous assujettis. Celle qui se distingue si fort des autres pendant sa vie, sera confondue avec les plus misérables à sa mort. Et tu te plains génie ordinaire, mérite commun, beauté médiocre ; & tu te plains de ce qu'il te faut mourir ? Ne murmure point, injuste, Hortence mourra comme toi. Un temps viendra ; (ne pût-il jamais venir ce temps malheureux !) un temps viendra, que l'on pourra dire de cette merveille :

Elle est poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses loix
Egales & nécessaires ;
Rien ne l'en a sû parer ;

Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer (1).

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

DUCHESSE en tous lieux adorable;
Dont je ne dois espérer rien,
Ni d'obligeant, ni d'agréable,
Qu'à quelque heure perdue un moment d'entretien;
Duchesse toujours sans égale,
Si vous avez quelque intervalle,
Quelque vuide en vos AMADIS,
Ecoutez ce que je vous dis,
Quand dè vos AMADIS un Livre vous occupe;
Ce seroit bien être la dupe,
Que dans votre amitié disputer quelque part,
Même au bon-homme Lisuart:
De prétèndre à votre tendresse
Contre le beau Roger de Gréce,
Ou contre Florisel vous conter ses raisons,
Ce seroit mériter les petites Maisons.
Ce seroit pareille folie

(1) Imitation du Sonnet de Malherbe sur la mort de Monsieur le Duc d'Orléans.

De vouloir avec vous diſcourir un moment ;
Sur le point qu'Urgande ou Mélie
Prépare quelque enchantement.
A troubler une belle idée
Je n'irai point me hazarder :
Il feroit bon vous aborder
Dans votre gloire de Niquée (1) ;
Ou d'un grave & ſérieux ton
Vous entretenir de morale,
Quand vous êtes dans une ſalle
Du grand Palais d'Apolidon (2) ;
Vous prendriez pour une injure,
Et des yeux les plus beaux qu'ait formé la nature
Vous regarderiez de travers
Qui n'admireroit pas la Tour de l'Univers (3).
Ah ! qu'il eſt mal-aiſé de ſe voir long-temps ſage !
A peine on le devient ; quand on l'eſt une fois
Bien-tôt l'égarement retrouve ſon uſage,
Et ne peut endurer ordre, régles, ni loix.
De l'aſſiette la plus parfaite,
Vous tombâtes dans la Baſſette :
Vous tombez, & c'eſt dire pis,
De la Baſſette aux AMADIS.
Quand votre lecture ſenſée
Revient en ma triſte penſée ;
Grands Auteurs, dis-je alors, dormez ! dormez en paix,

(1) Voyez le VIII. Tome d'AMADIS DE GAULE.
(2) Voyez le II. & le IV. Tome d'AMADIS.
(3) Voyez le IX. Tome.

Les AMADIS en foule occupent ce Palais.
Je ſai que Plutarque & Montagne
Se voudroient rétablir dans leurs conditions :
Mais nous avons du temps à battre la campagne,
Avant votre retour à leurs réfléxions.
Adieu les vieux Sages d'Athéne ;
Il n'eſt plus de Vertu romaine,
Plus de ces renommés Guerriers,
Sur leſquels vous faiſiez remarque ſur remarque ;
Tous vos ILLUSTRES de Plutarque
Sont convertis en Chevaliers.
Le plus grand favori qu'on m'ait vû dans le monde,
Cervantes, le vôtre jadis,
N'a rien à votre égard où mon eſpoir ſe fonde,
Se moquant de vos AMADIS.
Mais il faut ſe ſauver, à ce que vous nous dîtes.
Vous verrez ; vous verrez, qui ſeront les premiers
A quitter-là Satan, & ſes pompes maudites,
Pour ſuivre du ſalut les plus étroits ſentiers ;
Vous verrez ; vous verrez, s'il eſt des Carmelites....
Nous voyons, nous voyons, vos ſentimens derniers ;
Vous voulez vous ſauver avec les bons Hermites,
Et faire bien l'amour avec les Chevaliers.
Je vous adore & vous admire
Dans votre fabuleux empire ;
Au milieu de vos enchantés,
Votre raiſon maintient encore ſes clartés.
Quinze tomes de ſuite ont conſpiré contre elle ;

Seule elle a soutenu cette grosse querelle ;
Le bon Dieu la veuille appuyer
Contre les six derniers qu'il lui faut essuyer !
Nous n'avons point de vœux à faire pour vos charmes ;
Ce don également fatal & précieux,
D'où naissent nos plaisirs, & d'où viennent nos larmes ;
Ce charme régnera toujours dans vos beaux yeux;
Auprès de vos appas tout appas est frivole,
Madrid ne vante plus ses attraits les mieux peints ;
Nos Dames de Paris vont perdre la parole,
De voir que les charmes romains
Semblent faire du Capitole
Le destin du cœur des humains.



PARODIE

PARODIE
D'UNE SCENE
DE L'OPERA
DE ROLAND (1).

Sur les Joueurs & Joueuses de Bassette de la Banque de Madame MAZARIN.

ORIANE (2) & MABILE (3),

Joueuses de Bassette dans le vuide de Chevalerie que leur permettent les AMADIS.

ORIANE.

UN charme dangereux en ce lieu nous attire
Faut-il en détourner nos pas ?
De la Bassette ici l'on trouve les appas ;
Heureuse qui fuit son empire !

(1) La premiere SCENE du second ACTE.
(2) Madame Mazarin.
(3) La Comtesse de Rochester.

MABILE.

Je porte au fond du cœur un funeste martyre ;
Je pers tout si je joue ; & sans jouer, hélas !
En quel tourment ne suis-je pas ?
Bannirons-nous Morin ? ô tristesse mortelle !
Le premier des Tailleurs, le pouvons-nous bannir ?

ORIANE.

Il est criard, chagrin, rebelle.

MABILE.

Après sa perte..... après....... encore le punir ?
La chose seroit trop cruelle.
D'un trouble violent je me sens agiter,
Et je n'espére point de reméde à mes peines ;
Morin dans ces vallons enchanta deux fontaines ;
Dont l'une est pour la taille & l'autre fait ponter,
Je voudrois avoir de la haine
Pour la fontaine des Tailleurs.
Hélas ! je cherche en vain à m'amuser ailleurs ;
C'est du temps que je pers, & ma recherche est vaine ;
Quand j'y songe le moins mon penchant me raméne,
A la fontaine des Metteurs.

ORIANE.

Nous ne guérirons point du mal qui nous posséde
Il n'est pas en notre pouvoir :
Et pourquoi chercher le reméde
Du mal que l'on veut bien avoir ?

MABILE.

Non, je ne cherche plus la Fontaine terrible
Qui fait contre la Taille une haine infléxible,
C'eſt un cruel ſecours, je n'y puis recourir :
Je haïrois Morin ? Non, il n'eſt pas poſſible,
Par ce remède affreux je ne veux point guérir ;
Je conſens plûtôt à mourir.

ORIANE *avec un Suivant & une Suivante.*

Ah ! qu'on doit bien nous plaindre !
Quand le jeu ne peut nous charmer,
On tombe au malheur d'aimer !
Et comme un feu toujours à craindre,
Il faut de Baſſette s'armer,
Pour le prévenir ou l'éteindre.
Ah ! qu'on doit bien nous plaindre !
Quand le jeu ne peut nous charmer,
On tombe au malheur d'aimer !

MABILE.

Qui ferons-nous tailler ?

ORIANE.

Germain eſt redoutable ;
Cet homme grave, doux, va toujours à ſa fin ;
Nous pourrons mieux voler Morin.
La Forêt, apportez la table.

(*Morin entre.*)

MABILE.

Mettez-vous là, Roi des Tailleurs,
Et n'allez pas jouer ailleurs.

MORIN.

Ze suis prêt à tailler, puisqu'il plaît à ces Dames;
Et dans la vérité ze suis né pour les femmes;
Cependant ze demande à tous une amitié;
Qu'on ne me parle point de facer à moitié;
Ze ne ferai zamais ce tort à la Bassette,
Z'aimerois mieux parbleu zouer à la Comette;
Ou perdre mon arzent aux Dez, au Triquetrac.
D'ailleurs fort serviteur de Monsieur de Saissac;
Ze le serai touzours, mais sa nouvelle mode,
A ses meilleurs amis le rend fort incommode.

ORIANE.

Taillez, dépêchez-vous.

MABILE.

Que de discours perdus!

MORIN.

Encore un mot ou deux & ze ne parle plus:
C'est le dernier avis, Mesdames, que ze donne;
Ze prête à qui me plaît, & ne marque personne.

MABILE.

Bel avis à donner à qui ne vous doit rien!

MORIN.

Madame, sacun sait que vous payez fort bien:
Et ce n'est pas pour vous; mais..... ze n'en marque aucune.

ORIANE.

C'est le moyen de faire une belle fortune:
Vous ferez de gros gains à ne marquer jamais

MORIN.

Ze fais, ou doit favoir, un peu mes intérêts :
Il eſt vrai que ze pers à ponter, ze l'avoue ;
Mais ne pouvant tailler, il faut bien que ze zoue ;
Que faire ſans zouer ? que peut-on devenir ?
Lire n'eſt pas mon fait [illegible]

ORIANE.

Ni nous entretenir.
Des cartes, La Forêt, je le chaſſe, ou je meure ;
Des cartes.....

LA FOREST.

En voilà.

ORIANE.

Mêlerez-vous une heure ?
Qu'attendez-vous, Morin ?

MORIN.

Pas un gros Ponte ici !
Si Roger, Miſtris Hews, Miſtris Stramford auſſi !
Voilà de quoi former une belle Baſſette !
Mais Madame le veut.

ORIANE.

Taillez donc que l'on mette.

MORIN.

Mylord Douvre a paru, puis il s'en eſt allé ;
Et Mylord Feversham viendra-t-il ? Z'ai taillé.



LETTRE

AU JEUNE DERY (1).

MON cher enfant, je ne m'étonne pas que vous ayez eu jusqu'ici une averſion invincible pour la choſe du monde qui vous importe le plus. Des gens rudes & groſſiers vous ont parlé brutalement de vous *faire châtrer*: Expreſſion ſi vilaine & ſi odieuſe qu'elle auroit rebuté un eſprit moins délicat que le vôtre. Pour moi, mon cher Enfant, je tâcherai de procurer votre bien avec des maniéres moins déſagréables; & je vous dirai avec tous termes d'inſinuation, qu'il faut vous faire adoucir par une opération légere, qui aſſûrera la délicateſſe de votre teint pour long-temps, & la beauté de votre voix pour toute la vie.

Ces guinées, ces habits rouges, ces petits chevaux qui vous viennent, ne ſont pas donnés au fils de Monſieur Dery, pour ſa nobleſſe; votre viſage & votre voix les attirent. Dans trois ou quatre ans, hélas! vous perdrez le mérite de l'un & de l'autre, ſi vous n'avez la ſageſſe d'y pourvoir; &

(1) Page de Madame Mazarin, qui chantoit agréablement. Voyez ci deſſus, page 5.

la source de tous ces agrémens sera tarie. Aujourd'hui vous parlez aux Rois avec familiarité, vous êtes caressé des Duchesses, loué par toutes les personnes de condition : quand le charme de votre voix sera passé, vous ne serez que le camarade de Pompée (1), & peut-être le mépris de Monsieur Stourton (2).

Mais vous craignez, dites-vous, d'être moins aimé des Dames. Perdez votre appréhension : nous ne sommes plus au temps des imbécilles ; le mérite qui suit l'opération est aujourd'hui assez reconnu ; & pour une Maîtresse qu'auroit Monsieur Dery dans son naturel, Monsieur Dery adouci en aura cent. Vous voilà donc assûré d'avoir des maîtresses, c'est un grand bien, vous n'aurez point de femme, c'est être exempt d'un grand mal : heureux de l'exclusion d'une femme, plus heureux de celle des enfans ! Une fille de Monsieur Dery se feroit engrosser ; un garçon se feroit pendre ; & ce qui est le plus assûré, sa femme le feroit cocu. Mettez-vous à couvert de tous ces malheurs par une prompte opération ; vous demeurerez attaché purement à vous-même ; glorieux d'un si petit mérite, qui fera votre fortune, & vous donnera l'amitié de tout le monde. Si je

(1) Négre de Madame Mazarin.

(2) Page de Madame Mazarin.

vis assez long-temps pour vous voir quand votre voix aura mué, & que la barbe vous sera venue, vous aurez de grands reproches à essuyer. Prévenez-les, & me croyez le plus sincére de vos amis.

SUR LA RETRAITE DE MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ A CHANTILLY.

STANCES IRREGULIERES.

APRE'S avoir réduit mille Peuples divers
Par l'effort glorieux d'une valeur extrême,
Pour vaincre tout dans ce vaste Univers
Il ne te restoit plus qu'à te vaincre toi-même,
Le dernier de tes ennemis.
A ta vertu, CONDE', tu t'es enfin soumis,
Tu n'étois pas encor au comble de ta gloire,
Senef, Lens, & Fribourg, & Nortlingue, & Rocroi,
N'étoient que des degrés pour monter jusqu'à toi:
Le Vainqueur s'est vaincu, c'est la grande victoire,

Ennemis, ne murmurez plus,
Ce Prince est comme vous au rang de ses vaincus;
Jamais condition mortelle
Ne fut si douce, ni si belle;
CONDE' le premier des Héros
Unit la gloire & le repos,
Et jouit pleinement de l'heureux avantage
Dont les Dieux ont fait leur partage;
Tranquille & glorieux
Il vit à Chantilly comme on vit dans les Cieux.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

NOUS serions consumés du feu de vos regards,
O belle & charmante personne,
Si la puante odeur de vos vilains Petards
Ne guérissoit le mal que la beauté nous donne (1).
J'en sauve ma raison; Petard peu diligent,
Huit ou dix jours plûtôt vous sauviez mon argent;
Ma raison reprend sa lumiere,
Et mon cœur, votre prisonnier,
Trouve sa liberté premiere
Dans l'oreille de l'Aumônier.

(1) Madame Mazarin se divertissoit à faire jetter des Petards par son Négre, & par d'autres petits Garçons.

Je pensois vous voir à confesse
En vous voyant à ses genoux,
Et crûs que vous faisiez au bon Dieu la promesse
De ne me voler plus chez vous.
J'admirois comme une merveille
Le repentir de votre cœur,
Et disois en secret, *Seigneur*,
Seigneur, *ta grace est sans pareille*;
Quand je vous vis couper l'oreille
A votre pauvre Confesseur (1).
Les loix pouvoient bien le proscrire;
De tous les Aumôniers c'est ici le dessin;
Mais on veut le laisser pour un plus grand martyre
Chez Madame de Mazarin.

(1) Monsieur de Saint-Evremond entrant un jour dans la chambre de Madame Mazarin, la trouva à genoux aux pieds de M. Milon, qui étoit assis : il ne pouvoit d'abord comprendre ce que c'étoit ; mais quand il fut plus près, il vit que Madame Mazarin avoit fait asseoir son Aumônier pour lui percer les oreilles, & qu'elle lui avoit coupé le bout d'une oreille.



REFLEXIONS

SUR

LA RELIGION.

A CONSIDERER purement le repos de cette vie, il ſeroit avantageux que la Religion eût plus ou moins de pouvoir ſur le genre humain. Elle contraint, & n'aſſujettit pas aſſez ; ſemblable à certaines politiques, qui ôtent la douceur de la liberté, ſans apporter le bonheur de la ſujetion. La volonté nous fait aſpirer foiblement aux biens qui nous ſont promis, pour n'être pas aſſez excitée par un entendement qui n'eſt pas aſſez convaincu. Nous diſons par docilité que *nous croyons* ce qu'on dit avec autorité qu'il nous faut croire : mais ſans une grace particuliére, nous ſommes plus inquietés que perſuadés d'une choſe qui ne tombe point ſous l'évidence des ſens, & qui ne fournit aucune ſorte de démonſtration à notre eſprit.

Voilà quel eſt l'effet de la Religion, à l'égard des hommes ordinaires ; en voici les avantages pour le véritable & parfait religieux. Le véritable dévot rompt avec

la nature, si on le peut dire ainsi, pour se faire des plaisirs de l'abstinence des plaisirs; & dans l'assujettissement du corps à l'esprit, il se rend délicieux l'usage des mortifications & des peines. La Philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux: la Religion chrétienne en fait jouir; & on peut dire sérieusement sur elle, ce que l'on a dit (1) galamment sur l'amour:

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

Le vrai Chrétien sait se faire des avantages de toutes choses. Les maux qui lui viennent, sont des biens que Dieu lui envoye: les biens qui lui manquent, sont des maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui est bienfait, tout lui est grace en ce monde; & quand il en faut sortir par la nécessité de la condition mortelle, il envisage la fin de sa vie comme le passage à une plus heureuse, qui dure toujours.

Tel est le bonheur du vrai Chrétien, tandis que l'incertitude fait une condition malheureuse à tous les autres. En effet, nous sommes presque tous incertains, peu déterminés au bien & au mal. C'est un tour & un retour continuel de la nature à la Religion, & de la Religion à la nature. Si

(1) Monsieur de Chastval.

nous quittons le ſoin du ſalut pour contenter nos inclinations, ces mêmes inclinations ſe ſoulevent bien-tôt contre leurs plaiſirs ; & le dégoût des objets qui les ont flatées davantage, nous renvoye aux ſoins de notre ſalut. Que ſi nous renonçons à nos plaiſirs par principe de conſcience, la même choſe nous arrive dans l'attachement au ſalut, où l'habitude & l'ennui nous rejettent aux objets de nos premiéres inclinations.

Voilà comment nous ſommes ſur la Religion en nous-mêmes : voici le jugement qu'en fait le public. Quittons-nous Dieu pour le monde, nous ſommes traités d'impies : quittons-nous le monde pour Dieu, on nous traite d'imbécilles ; & on nous pardonne auſſi peu de ſacrifier la fortune à la Religion, que la Religion à la fortune. L'exemple du Cardinal de Rets (1) ſuffira ſeul à juſtifier ce que je dis. Quand il s'eſt fait Cardinal par des intrigues, des factions, des tumultes, on a crié contre un ambitieux, qui ſacrifioit, diſoit-on, le public, la conſcience, la Religion à ſa

(1) Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de Rets, & Archevêque de Paris, ſi connu durant les Guerres Civiles ſous le nom *Monſieur le Coadjuteur*. Il mourut en 1679. On a publié ſes MEMOIRES. Voyez la BIBLIOTHEQUE *hiſtorique de la France* du Pere le Long ; No. 9597.

fortune : quand il quitte les ſoins de la terre pour ceux du ciel ; quand la perſuaſion d'une autre vie lui fait enviſager les grandeurs de celle-ci comme des chimeres, on dit que la tête lui a tourné, & on lui fait une foibleſſe honteuſe de ce qui nous eſt propoſé dans le Chriſtianiſme pour la plus grande vertu.

L'eſprit ordinaire eſt peu favorable aux grandes vertus ; une ſageſſe élevée offenſe une commune raiſon. La mienne toute commune qu'elle eſt, admire une perſonne véritablement perſuadée ; & s'étonneroit beaucoup encore, que cette perſonne tout-à-fait perſuadée pût être ſenſible à aucun avantage de la fortune. Je doute un peu de la perſuaſion de ces Prêcheurs, qui nous offrant le royaume des cieux en public, ſollicitent en particulier un petit Bénéfice avec le dernier empreſſement.

La ſeule idée des biens éternels rend la poſſeſſion de tous les autres mépriſable à un homme qui a de la foi : mais parce que peu de gens en ont, peu de gens défendent l'idée contre les objets ; l'eſpérance de ce que l'on nous promet cédant naturellement à la jouiſſance de ce qu'on nous donne. Dans la plûpart des Chrétiens, l'envie de croire tient lieu de créance : la volonté leur fait une eſpéce de foi par les deſirs ;

que l'entendement leur refuse par ses lumiéres (1). J'ai connu des Dévots, qui dans une certaine contrarieté entre le cœur & l'esprit, aimoient Dieu véritablement sans le bien croire. Quand ils s'abandonnoient aux mouvemens de leur cœur, ce n'étoit que zéle pour la Religion; tout étoit ferveur, tout amour : quand ils se tournoient à l'intelligence de l'esprit, ils se trouvoient étonnés de ne pas comprendre ce qu'ils aimoient, & de ne savoir comment se répondre à eux-mêmes du sujet de leur amour. Alors, *les consolations leur manquoient*, pour parler en terme de spiritualité; & ils tomboient dans ce triste état de la Vie Religieuse, qu'on appelle *aridité & sécheresse* dans les Couvens.

Dieu seul nous peut donner une foi sûre, ferme, & véritable. Ce que nous pouvons faire de nous, est de captiver l'entendement malgré la répugnance des lumiéres naturelles, & de nous porter avec soumission à exécuter ce qu'on nous prescrit. L'humanité méle aisément ses erreurs en ce qui regarde la créance : elle se mé-

(1) *Il est certain*, dit Monsieur Jurieu, *que l'homme croit cent choses, parce qu'il les* [illegible]*t croire sans aucune raison, il les veut croire, parce que passions y trouvent leur inté-* .... *Je crois les Mystè- de l'Evangile, non par convi&tion, mais parce que je les veux croire, & je les veux croire, parce que je crois que cela est de la derniere importance pour la gloire de Dieu & pour mon salut.* TRAITÉ DE LA NATURE ET DE LA GRACE, pages 224. & 225.

compte peu dans la pratique des vertus ; car il eſt moins en notre pouvoir de penſer juſte ſur les choſes du ciel, que de bien faire. Il n'y a jamais à ſe méprendre aux actions de juſtice & de charité. Quelquefois le ciel ordonne, & la nature s'oppoſe : quelquefois la nature demande ce que défend la raiſon. Sur la juſtice & la charité, tous les droits ſont concertés : il y a comme un accord général entre le Ciel, la Nature, & la Raiſon.

Que la DE'VOTION *eſt le dernier de nos* AMOURS.

LA Dévotion eſt le dernier de nos Amours, où l'ame qui croit aſpirer ſeulement à la félicité de l'autre vie, cherche ſans y penſer à ſe faire quelque douceur nouvelle en celle-ci. L'habitude dans le vice eſt un vieil attachement qui ne fournit plus que des dégoûts ; d'où vient d'ordinaire qu'on ſe tourne à Dieu par eſprit de changement, pour former en ſon ame de nouveaux deſirs, & lui faire ſentir les mouvemens d'une paſſion naiſſante. La Dévotion fera retrouver quelquefois à une vieille des délicateſſes de ſentiment, & des tendreſſes de cœur, que les plus jeunes n'auroient

n'auroient pas dans le mariage, ou dans une galanterie uſée. Une Dévotion nouvelle plaît en tout, juſqu'à parler des vieux péchés dont on ſe repent; car il y à une douceur ſecrete à déteſter ce qui en a déplû, & à rappeller ce qu'ils ont eu d'agréable.

A bien examiner un vicieux converti, on trouvera fort ſouvent qu'il ne s'eſt défait de ſon péché, que par l'ennui & le chagrin de ſa vie paſſée. En effet, à qui voyons-nous quitter le vice, dans le temps qu'il flatte ſon imagination dans le temps qu'il ſe montre avec des agrémens, & qu'il fait goûter des délices ? On le quitte lorſque ſes charmes ſont uſés, & qu'une habitude ennuyeuſe nous a fait tomber inſenſiblement dans la langueur. Ce n'eſt donc point ce qui plaiſoit, qu'on quitte en changeant de vie; c'eſt ce qu'on ne pouvoit plus ſouffrir : & alors le ſacrifice qu'on fait à Dieu, c'eſt de lui offrir des dégoûts, dont on cherche à quelque prix que ce ſoit à ſe défaire.

Il y a deux impreſſions du vice ſur nous fort différentes. Ce qu'il a d'ennuyeux & de languiſſant à la fin, nous fait déteſter l'offenſe envers Dieu; ce qu'il a eu de délicieux en ſes commencemens, nous fait regretter le plaiſir ſans y penſer; & de-là vient qu'il y a peu de converſions où l'on

ne ſente un mélange ſecret de la douceur du ſouvenir, & de la douleur de la pénitence. On pleure, il eſt vrai, avec une pleine amertume, un crime odieux : mais le repentir des vices qui nous furent chers, laiſſe toujours un peu de tendreſſe pour eux, mélée à nos larmes. Il y a quelque choſe d'amoureux au repentir d'une paſſion amoureuſe ; & cette paſſion eſt en nous ſi naturelle, qu'on ne ſe repent point ſans amour d'avoir aimé. En effet, s'il ſouvient à une ame convertie d'avoir ſoupiré ; ou elle vient à aimer Dieu, & s'en fait un nouveau ſujet de ſoupirs & de langueurs ; ou elle arrête ſon ſouvenir avec agrément ſur l'objet de ſes tendreſſes paſſées. La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ſes feux, ne lui ôteront jamais l'idée d'un amant : car ce n'eſt pas à la crainte, c'eſt au ſeul amour qu'il eſt permis de bien effacer l'amour. Je dirai plus. Une perſonne ſérieuſement touchée, ne ſonge plus à ſe ſauver, mais à aimer, quand elle s'unit à Dieu. Le ſalut, qui faiſoit le premier de ſes ſoins, ſe confond dans l'amour qui ne ſouffre plus de ſoins dans ſon eſprit, ni de deſirs en ſon ame que les ſiens. Que ſi on penſe à l'Éternité dans cet état, ce n'eſt point pour appréhender les *maux* dont on nous menace, ou pour eſpérer la gloire que l'on nous

promet ; c'eſt dans la ſeule vûe d'aimer éternellement, qu'on ſe plaît à enviſager une éternelle durée. Où l'amour a ſû régner une fois, il n'y a plus d'autre paſſion qui ſubſiſte d'elle-même ; c'eſt par lui qu'on eſpére & que l'on craint ; c'eſt par lui que ſe forment nos joies & nos douleurs : le ſoupçon, la jalouſie, la haine même, viennent inſenſiblement de ſon fond ; & toutes ces paſſions, de diſtinctes & particulieres qu'elles étoient, ne ſont plus, à le bien prendre, que ſes mouvemens. Je haïs un vieil impie comme un méchant, & le mépriſe comme un mal-habile homme, qui n'entend pas ce qui lui convient. Tandis qu'il fait profeſſion de donner tout à la nature, il combat ſon dernier penchant vers Dieu, & lui refuſe la ſeule douceur qu'elle lui demande. Il s'eſt abandonné à ſes mouvemens, tant qu'ils ont été vicieux ; il s'oppoſe à ſon plaiſir, ſi-tôt qu'il devient une vertu. *Toutes les vertus*, dit-on, *ſe perdent au Ciel, à la reſerve de la charité*, c'eſt-à-dire, l'*amour* ; enſorte que Dieu qui nous le conſerve après la mort, ne veut pas que nous nous en déſaſſions jamais pendant la vie.



Pour quelques-unes, Dieu eſt un nouvel Amant, qui les conſole de celui qu'elles ont perdu : en quelques autres, la dévotion eſt un deſſein d'intérêt, & le myſtére d'une nouvelle conduite.

Vous en verrez de ſombres & de retirées, qui préferent les tartufes aux galans bien faits, quelquefois par le goût d'une volupté obſcure. Quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi, & leur foibleſſe les fait repoſer en chemin avec les Directeurs qui les conduiſent. La dévotion a quelque choſe de tendre pour Dieu, qui peut retourner aiſément à quelque choſe d'amoureux pour les hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines femmes retirées, qui ſe donnent à Dieu en apparence, pour être moins à une mere, ou à un mari. Il y en a de cent façons différentes, & fort peu où ne paroiſſe le caractére de la femme, ſoit dans leur humeur, ſoit dans leur amour.

Pour bien juger du mérite des dévotes, il ne faut pas tant conſidérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu, que ce que Dieu veut qu'elles faſſent. Car dans la vérité, toutes les mortifications qu'elles ſe donnent de leur propre mouvement, ſont autant d'effets agréables de leur fantaiſie ; & une femme eſt aſſez bien payée en ce monde, à qui on permet de faire ce qui lui

plaît. Il faut voir comment elles se comportent dans les choses que Dieu exige de leur soumission : & quand elles auront de la régle dans les mœurs, de la modestie dans le commerce, de la patience dans les injures ; alors je serai satisfait de leur dévotion par leur conduite.

Il est assez de dévotes passionnées, qui pensent avoir l'ardeur d'un beau zéle ; il en est peu qui se possédent sagement dans une bonne & solide piété : il en est assez qui sauroient mourir pour Dieu, par les sentimens de l'amour ; il y en a peu qui veuillent vivre selon ses loix, avec de l'ordre & de la raison. Attendez tout de leur ferveur, où il se mêle du déréglement : n'espérez presque rièn d'une dévotion, où elles ont besoin d'égalité, de sagesse, & de retenue.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres ; & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans votre dévotion ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, votre cœur lui portera ses mouvemens, au lieu de recevoir ses impressions ; & vous serez toute à vous, quand vous penserez être toute à lui.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir un saint & heureux ajustement entre ses volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce

qu'il aime; vous pouvez desirer ce qu'il desire : mais nous faisons ordinairement par une douce & secrette impulsion, ce que nous desirons de nous-mêmes; & c'est ce qui doit nous rendre plus attentifs, & plus appliqués à toujours agir par la considération de ce qu'il veut.

Mais pour cela, Madame, ne vous assujettissez pas à la conduite de ces Directeurs qui vous font entrer en certaines délicatesses de spiritualité, que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les volontés de Dieu ne sont pas si cachées, qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre. Presque en toutes, vous aurez moins besoin de lumiére que de soumission. Celles qui ont du rapport avec nos desirs, sont nettement entendues, & agréablement suivies : celles qui choquent nos inclinations, s'expliquent assez; mais la nature y répugne, & l'ame indocile se défend de leur impression.

Je traite avec vous plus sérieusement que je n'avois pensé; & pour finir plus salutairement encore, je desirerois deux choses de vous, dans la dévotion nouvelle où vous vous engagez pensentement. La premiere est, que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu votre amour, comme une passion inutile, à qui vous voulez donner de l'occupation. La seconde,

de, que vous ne déguisiez jamais vos animosités, sous une apparence de zéle ; & ne persécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, sous un faux prétexte de piété.

DISCOURS.

QUE d'ennuis, de chagrins accompagnent la vie !
Qu'à de tristes malheurs on la voit asservie !
Qu'il nous faut essuyer de peines, de travaux,
Sans compter que chez nous est le fonds de nos maux !
Fâcheux entendement, tu nous fais toujours craindre ;
Douloureux sentiment, tu nous fais toujours plaindre ;
Funeste souvenir, dont je me sens blessé,
Pourquoi rappelles-tu le mal déja passé (1) ?
Pourquoi venir encor par de noires images
Affliger nos esprits, & troubler nos courages ?
Nos biens sont en idée, en espoir, en desir ;
Posséder ce qu'on veut, est la fin du plaisir.
Le monde nous déplaît, & les lieux solitaires,
En offrant du repos nous cachent des miseres.
D'un esprit inquiet le nouveau sentiment
Dans un autre séjour va changer de tourment ;
Et ce trouble dernier, dont l'ame est agitée,

(1) Voyez le Tome II, page 103.

Fait regreter celui qui l'avoit tourmentée.

Les plus voluptueux à la fin sont touchés,
Et toutes les douceurs leur deviennent péchés;
Tout ce qu'ils ont aimé leur paroît une offense,
Ce n'est que repentir, ce n'est que pénitence:
Les desirs innocens sont pour eux criminels;
Tout leur prêche l'Enfer & ses feux éternels.

L'autre, de la Vertu hait la triste habitude,
Et ne peut plus souffrir son air fâcheux & rude:
De ses ordres chagrins, de son austérité,
Le sage quelquefois se trouve rebuté;
Comme un autre Brutus, il se plaint, il murmure,
Et reproche les maux que pour elle il endure.

Le bizarre, amoureux d'un chimérique honneur,
Se fait un faux devoir contraire à son bonheur;
Il traîne loin des Cours sa probité sauvage,
Traitant de corrompus le prudent & le sage:
Le travers généreux de son intégrité,
Ne voit rien qu'infamie, & tout est lâcheté:
De son indépendance il se fait une étude;
Mais le soin d'être libre est une servitude:
Et qui veut être seul à se donner la loi,
Farouche pour tout autre est esclave de soi.

CATON, cet ennemi de toute tyrannie,
Est son tyran lui-même en s'arrachant la vie.
César pardonne à tous au sortir des combats,
Et le cruel Caton ne se pardonne pas.
Vainçu, sur le vainqueur tu prens le droit du crime,

Te rends ton oppresseur, & te fais ta victime :
Tu fais ce que tu crains des volontés d'un Roi,
Et ton ordre, Caton, s'exécute sur toi.
Celui qui de tout faire a la pleine licence,
Ne se tient pas heureux avec tant de puissance :
Il gouverne le monde ; & connoît en effet,
Que pouvoir ce qu'on veut, n'est pas un bien parfait.
SYLLA, le grand Sylla, ce fier *Maître* de Rome,
Sentoit secretement les foiblesses de l'homme,
Découvrant quelquefois la tristesse d'un cœur,
Ennuyé du pouvoir, & de toute grandeur.
Il se nommoit heureux, s'élevant à l'Empire ;
De se voir absolu, malheureux il soupire ;
Et Dictateur qu'il est, ne songe qu'au moyen
De rentrer dans l'état de simple Citoyen.
Ne tirons pas toujours nos exemples de Rome ;
Pourquoi les tirer de si loin ?
Quand le sujet nous porte à parler d'un Grand-homme,
La France en fournira plus qu'on n'en a besoin.
BOURBON, ce fier sujet, ce fameux Connétable,
Aux Dames dédaigneux, aux Maîtres redoutable ;
Pour & contre la France également vainqueur,
Au Pape, au Roi funeste, & craint de l'Empereur,
Qui mettoit Rome aux fers, & sans sa destinée
Par un ordre absolu qui l'auroit gouvernée ;
Ce Bourbon autrefois & si brave & si beau,
Laisse un nom inutile & manque de tombeau.

Amassons des trésors ; une infame avarice ;
Des trésors amassés fera notre supplice :
Ils nous troublent vivans par le soin d'acquérir,
Et font notre embarras lorsqu'il nous faut mourir.
Le plus riche sujet qu'ait jamais eu la France,
JULE (1) de qui les biens égaloient la puissance
Comme un nouveau Socrate auroit quitté le jour,
S'il avoit sû quitter l'objet de son amour ;
Si l'intérêt du bien qui faisoit sa tendresse,
N'eût mêlé dans sa mort quelque trait de foiblesse.
La clarté du Soleil eut pour lui peu d'appas :
Il craignit peu les maux qui suivent le trépas ;
Et cette éternité qu'un mourant envisage
Vint régler son devoir sans troubler son courage.
Là, dans un plein repos, il put s'entretenir
Des funestes discours d'un affreux avenir ;
L'appareil de la mort le trouva sans allarme,
Il vit couler des pleurs sans jetter une larme :
Si l'amour de l'argent n'avoit sû l'attendrir,
Il eût pû même apprendre aux Anglois à mourir.
A son dernier moment ce fut l'unique chaîne
Dont le cœur attaché se défit avec peine.
Tout ce qu'on peut trouver de rare en l'Univers,
Ce qu'apporte à nos bords le commerce des mers ;
Ce que peuvent tirer les Maîtres de la terre
D'une paix florissante & d'une heureuse guerre ;
Plus riche, plus puissant que nos vieux Souverains.
Jule l'avoit entre les mains.

(1) Le Cardinal Mazarin.

Mais, inutile fruit d'une fausse prudence !
Qu'êtes-vous devenue, orgueilleuse abondance ?
De tout ce vain amas que voit-on demeuré ?
Hortence a tout perdu sans avoir murmuré.
CONDE' qui n'eut point de modelle,
Et qui doit en servir toujours,
Si l'on veut acquérir cette gloire immortelle,
Qui, des siécles futurs, sera tout le discours;
Condé, ce grand foudre de guerre :
Sera comme Alexandre un jour enseveli,
Et n'entendra point sous la terre,
Le bruit que fait un nom dont le monde est rempli.
Un Héros qui n'est plus est peu digne d'envie :
Les vivans sont sujets aux troubles de la vie :
Ils ne séparent point la gloire des malheurs,
Ni l'éclat des vertus des secretes douleurs.
D'une raison tranquille ils ignorent l'usage ;
La douceur du repos est un tourment pour eux ;
Et, si vivre content est le parti du SAGE ;
Vivre dans les travaux pour mourir glorieux,
Du HEROS est le personnage.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN.

SAINT-EVREMOND.

DEMEUREZ, me disoit Hortence;
Surmontez la tentation.
La surmonter en sa présence;
Dans le temps que l'impression
Doit avoir plus de violence!
On ne peut; la commission
Se devoit donner pour l'absence.
Mais quand j'y fais réflexion,
Son idée a trop de puissance;
Par elle mon émotion
Auroit eu plus de véhémence.
Quand nature & Religion
A mon âge ont fait alliance,
Et qu'il vient de cette union
Remontrance sur remontrance,
Pour l'exacte observation
Du précepte de continence;
Alors l'imagination
Laisse à nos sens l'obéissance;
Et vive en sa rébellion

Prend plaisir à l'extravagance
D'une amoureuse passion.
Telle est, telle est, divine Hortence;
D'un absent la condition,
Qu'il demande votre présence
Pour vaincre la tentation.

MADAME MAZARIN.

Et j'ai besoin de votre absence
Pour vivre sans affliction.
Le matin contre ma défense,
Prendre & lire devant mes yeux
Les Livres que j'aime le mieux;
A dîné, par un goût de France,
La Poularde aux œufs rejetter;
Brawn & Venaison détester;
Vins de Portugal, de Florence,
Pour nous parler toujours de Vins
D'Ay, d'Avenet, & de Reims;
De plus, avoir dans le silence
Un rire secret & malin;
Puis d'un ridicule assez fin,
Dont vous possedez la science,
Honorer vos meilleurs amis;
Croire que tout vous est permis:
Que par une DIVINE HORTENCE,
Et quelque malheureux Ecrit,
Vous gouvernerez mon esprit:
C'est trop, c'est trop de confiance.
Le plus sage quand il est vieux

Dans le commerce eſt ennuyeux,
Et le plus méchant perſonnage
C'eſt d'être vieux ſans être ſage.
Il faut pourtant vous accorder
Un mérite qui m'a ſû plaire;
C'eſt qu'à mes heures de gronder,
Vous pouviez ſouffrir & vous taire;
Dans la diſpute me céder,
Quand la raiſon m'étoit contraire,
Et toujours vous accommoder
Diſcrétement à ma colére.
J'en cherche un propre à ſuccéder
Dans un emploi ſi néceſſaire;
En attendant il faut s'aider,
Comme on pourra de la Douairiere.

SAINT-EVREMOND.

Oui, je veux bien vous l'accorder,
C'eſt un fort méchant perſonnage,
Que d'être vieux ſans être ſage.
Mais à vos heures de gronder,
Si je puis ſouffrir, & me taire;
Dans la diſpute vous céder,
Quand la raiſon vous eſt contraire;
On peut juſtement décider
Que la belle & *Divine Hortence*
Par la ſecréte autorité,
Que ſe donne la Vérité,
Me fait ſage ſans qu'elle y penſe.
Que ſi je ſuis au rang des fous,

Ce ne peut être que par elle ;
Conserver sa raison en la voyant si belle,
Seroit une vertu trop au-dessus de nous.

SUR LA MORT DE CHARLES SECOND (1).

STANCES IRREGULIERES.

N'ATTENDEZ pas de moi ces merveilles étranges,
Dont les faiseurs de Vers composent leurs louanges;
On ne me verra point recourir au Soleil
Pour la comparaison d'un Prince sans pareil.

Le Dieu Mars est usé dans les discours de guerre ;
Jupiter fatigué de lancer le tonnerre,
Doit rompre tout commerce avecque les mortels,
Et quitter leurs écrits comme ils font ses autels.

Le triste & grand sujet de cette Poësie,
Rejette le secours de notre fantaisie ;

(1) CHARLES II. Roi d'Angleterre, mourut à Witehall le . de Février 1685.

Toute fable l'offense : erreurs & vanités,
Faites place en mes vers aux pures vérités.

✦

CHARLES, CHARLES fut fait pour gouverner
les hommes,
Comme un Prince doit l'être en ce siécle où nous
sommes;
Doux, clément, équitable, au bien toujours
porté,
Punissant rarement, & par nécessité.

✦

Pour des maux à venir, il ne fut jamais craindre,
Pour des maux arrivés moins encore se plaindre,
Facile sans foiblesse, & ferme sans effort,
Intrépide en sa vie aussi-bien qu'à sa mort.

✦

Je voudrois oublier ses disgraces passées,
Je voudrois effacer de mes tristes pensées,
Un misérable état mille fois rebattu;
Mais couvrir ses malheurs d'un éternel silence,
C'est trahir son mérite, & faire violence
Aux intérêts de sa vertu.

✦

Qui n'a point admiré la grandeur de courage
Qui le porta cent fois au milieu du carnage,
Dont il fut par miracles à la fin garanti?
Son salut merveilleux étonne dans l'Histoire,
Et lui fit plus d'honneur que ne fit la victoire

Au chef d'un funeste parti (1).

✚

Le dégoût des tyrans, le repentir du crime;
Les droits & les vertus du Prince légitime,
Par des moyens cachés préparoient son retour;
Et de ce grand succès à tous imperceptible,
Quand les plus pénétrans le croyoient impossible;
On vit arriver l'heureux jour.

✚

Jour à jamais fameux sur la terre & sur l'onde!
Les peuples, à l'envi, par des cris éclatans
Bénissoient un Monarque où leur bonheur se fonde:
La fausse liberté vit achever son temps;
Et cette factieuse en désordres féconde
Eût cherché dans la foule en vain deux mécontens.

✚

Vous, que le Ciel forma d'une humeur vagabonde:
Chercheurs de raretés, curieux importans,
Berniers, il vous falloit venir du bout du monde,
Pour contempler un Prince & ses Sujets contens (2).

(1) Charles II. ayant été défait par Crowwel à la bataille de Worcester (le 13. de Septembre 1651.) ne songea plus qu'à se sauver des mains des Parlementaires, qui avoient mis sa tête à prix. Il se déguisa en Paysan, & tâchant de gagner au plûtôt la Mer pour se retirer en France, il fut obligé de passer une nuit entiére sur un gros Chêne touffu, sans quoi il couroit risque d'être découvert.

(2) M. Bernier, si connu par ses VOYAGES, & par son ABREGE' DE LA PHILOSOPHIE DE GASSENDI, vint en Angleterre après la mort de Charles II.

Ainsi, CHARLES s'est vû dans le cours de sa vie,
Ou plaint en malheureux, ou bien digne d'envie,
Au gré d'un destin inégal ;
Ainsi fut & disgrace & faveur peu commune,
Pour apprendre à jouir de sa bonne fortune,
Et pour se faire un bien du souvenir du mal.
Des maux & des périls l'affreuse violence
N'a jamais essayé d'abattre sa constance,
Que l'on n'ait vû tomber cet inutile effort :
Des pompes, des grandeurs la vanité flatteuse,
Des biens & des plaisirs la jouissance heureuse,
N'ont point changé ses mœurs au changement du
sort.

✠

Un autre parleroit du *Temple de Mémoire* ;
Un autre promettroit de l'*immortaliser* :
Mais CHARLES comme Grand sut acquérir la
gloire ;
Acquise, comme sage, il sut la mépriser.
Instruit par ses malheurs à gouverner les hommes ;
Il s'est fait avec eux un commun intérêt :
Du trône sans orgueil, il sait tout ce qu'il est,
Et de-là, sans mépris, il voit ce que nous sommes.
Je vais dire beaucoup sans beaucoup discourir :
S'il eût été sujet, on l'eût choisi pour maître ;
Pour le bien des Mortels il devoit plûtôt naître ;
Et ne devoit jamais mourir.



SUR LES POEMES

DES ANCIENS.

IL n'y a perſonne qui ait plus d'admiration que j'en ai pour les Ouvrages des Anciens. J'admire le deſſein, l'économie, l'élevation de l'eſprit, l'étendue de la connoiſſance : mais le changement de la Religion, du gouvernement, des mœurs, des manieres, en a fait un ſi grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel art pour entrer dans le goût & dans le génie du ſiécle où nous ſommes.

Et certes mon opinion doit être trouvée raiſonnable par tous ceux qui prendront la peine de l'examiner. Car ſi l'on donne des caractéres tout oppoſés lorſqu'on parle du Dieu des Iſraëlites & du Dieu des chrétiens ; quoique ce ſoit la même Divinité : ſi on parle tout autrement du Dieu des batailles, de ce Dieu terrible qui commandoit d'exterminer juſqu'au dernier des ennemis, que de ce Dieu patient, doux, charitable, qui ordonne qu'on les aime : ſi la création du monde eſt décrite avec un génie ; la Rédemption des hommes avec un autre : ſi l'on a beſoin d'un genre d'éloquence pour

prêcher la grandeur du Pere qui a tout fait ; & d'un autre, pour exprimer l'amour du Fils qui a voulu tout souffrir : comment ne faudroit-il pas un nouvel art & un nouvel esprit, pour passer des faux Dieux au véritable, pour passer de Jupiter, de Cybele, de Mercure, de Mars, d'Apollon, à Jesus-Christ, à la Vierge, à nos Anges, & à nos Saints ?

Otez les Dieux à l'antiquité, vous lui ôtez tous ses Poëmes : la constitution de la Fable est en désordre ; l'économie en est renversée. Sans la priere de Thétis à Jupiter, & le songe que Jupiter envoye à Agamemnon, il n'y a point d'Iliade : sans Minerve, point d'Odyssée : sans la protection de Jupiter, & l'assistance de Vénus, point d'Eneide. Les Dieux assemblés au Ciel déliberoient de ce qui devoit se faire sur la terre : c'étoit eux qui formoient les résolutions, & qui n'étoient pas moins nécessaires pour les exécuter, que pour les prendre. Ces chefs immortels des partis des hommes concertoient tout, animoient tout ; inspiroient la force & le courage ; combattoient eux-mêmes ; & à la réserve d'Ajax qui ne leur demandoit que de la lumiere, il n'y avoit pas un combattant considérable qui n'eût son Dieu sur son chariot, aussi bien que son Ecuyer : le Dieu pour conduire son javelot ; l'Ecuyer pour

la conduite de ses chevaux. Les hommes étoient de pures machines, que de secrets ressorts faisoient mouvoir; & ces ressorts n'étoient autre chose que l'inspiration de leurs Déesses, & de leurs Dieux.

La Divinité que nous servons est plus favorable à la liberté des hommes. Nous sommes entre ses mains, comme le reste de l'Univers par la dépendance; nous sommes entre les nôtres pour délibérer & pour agir. J'avoue que nous devons toujours implorer sa protection. Lucréce la demande lui-même; & dans le livre où il combat la Providence de toute la force de son esprit, il prie, il conjure ce qui nous gouverne, d'avoir la bonté de détourner les malheurs:

Quod procul à nobis flectat Natura gubernans (1).

Cependant il ne faut pas faire entrer en toutes choses cette majesté redoutable, dont il n'est pas permis de prendre le nom en vain. Que les fausses Divinités soient mêlées en toutes sortes de fictions; ce sont fables elles-mêmes, vains effets de l'imagination des Poëtes. Pour les Chrétiens, ils ne donneront que des vérités à celui qui est la vérité pure; & ils accommoderont

(1) LUCRET. *Lib. I.* Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, à l'Article du Poëte LUCRECE.

tous leurs discours à sa sagesse & à sa bonté.

Ce grand changement est suivi de celui des mœurs, qui pour être aujourd'hui civilisées & adoucies, ne peuvent souffrir ce qu'elles avoient de farouche & de sauvage en ce temps-là. C'est ce changement qui nous fait trouver si étrange les injures feroces & brutales que se disent Achille & Agamemnon (1). C'est par-là, qu'Agamemnon nous est odieux, lorsqu'il ôte la vie à ce Troyen, à qui Ménélas pour qui se faisoit la guerre, pardonne généreusement. Agamemnon, le Roi des Rois (2), qui devoit des exemples de vertu à tous les Princes & à tous les peuples; le lâche Agamemnon tue ce misérable de sa propre main. C'est par-là, qu'Achille nous devient en horreur, lorsqu'il tue le jeune Lycaon, qui lui demandoit la vie si tendrement. C'est par-là, que nous haïssons jusqu'à ses vertus, quand il attache le corps d'Hector à son chariot, & qu'il le traîne inhumainement au camp des Grecs. Je l'aimois vaillant, je l'aimois ami de Patrocle; la cruauté de son action me fait haïr sa valeur & son amitié. C'est tout le contraire pour Hector. Ses bonnes qualités revien-

(1) Dans l'ILIADE, Achille appelle Agamemnon, *Sac à Vin*, *Yeux de Chien*, & *Cœur de Cerf*, c'est-à-dire, Ivrogne, impudent, & poltron.

(2) C'est ainsi qu'Homère le nomme.

nent

nent dans notre esprit : nous le regrettons davantage : son idée devenue plus chere, s'attire tous les sentimens de notre affection.

Et qu'on ne dise point en faveur d'Achille, qu'Hector a tué son cher Patrocle. Le ressentiment de cette mort ne l'excuse point auprès de nous. Une douleur qui lui permet de suspendre sa vengeance, & d'attendre ses armes avant que d'aller combattre ; une douleur si patiente ne le devoit pas pousser à cette barbarie le combat fini. Mais dégageons l'amitié de notre aversion. La plus douce, la plus tendre des vertus, ne produit point des effets si contraires à sa nature. Achille les a trouvés dans le fonds de son naturel. Ce n'est point à l'ami de Patrocle, c'est à l'inhumain, à l'inexorable Achille qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aisément. Cependant les vices du Héros ne retomberont pas sur le Poëte. Homere a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyoit, qu'à faire des Héros accomplis. Il les a dépeints avec plus de passions que de vertus : les passions étant du fonds de la nature, & les vertus n'étant purement établies en nous que par les lumiéres d'une raison instruite & enseignée.

La politique n'avoit pas encore lié les hommes par les nœuds d'une societé raison-

nable ; elle ne les avoit pas bien tournés encore pour les autres : la morale ne les avoit pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étoient pas assez nettement dégagées des mauvaises. Ulysse étoit prudent & timide ; précautionné contre les périls ; industrieux pour en sortir ; vaillant quelquefois, lorsqu'il y avoit moins de danger à l'être, qu'à ne l'être pas. Achille étoit vaillant & féroce ; & (ce qu'Horace n'a pas voulu mettre dans le caractére qu'il en a donné) se relâchant quelquefois à des puérilités fort grandes. Sa nature incertaine & mal reglée, produisoit des mœurs tantôt farouches, tantôt puériles : tantôt il traînoit le corps d'Hector en barbare ; tantôt il prioit la Déesse sa mere en *enfant*, de chasser les mouches de celui de Patrocle son cher ami.

Les manieres ne sont pas moins différentes que les mœurs. Deux Héros animés pour le combat ne s'amuseroient point aujourd'hui à se conter leur généalogie : mais il est aisé de voir dans l'ILIADE, dans l'ODYSSE'E, & dans l'ENEIDE même, que cela se pratiquoit. On discouroit avant que de se battre ; comme on harangue en Angleterre avant que de mourir.

Pour les comparaisons, la discrétion nous en fera moins faire : le bon sens les rendra justes ; l'invention, nouvelles. Le

Soleil, la *Lune*, les *Etoiles*, les *Elemens*, ne leur prêteront plus une magnificence usée : les *Loups*, les *Bergers*, les *Troupeaux*, ne nous fourniront plus une simplicité trop connue.

Il me paroît qu'il y a une infinité de comparaisons qui se ressemblent plus que les choses comparées. Un Milan qui fond sur une Colombe ; un Epervier qui charge de petits Oiseaux ; un Faucon qui fait sa descente : tous ces Oiseaux ont plus de rapport entre eux dans la rapidité de leur vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuosité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des noms de *Milan*, d'*Epervier*, de *Faucon*, vous ne verrez que la même chose. La violence d'un *Tourbillon* qui déracine les arbres, ressemble plus à celle d'une *Tempête* qui fait quelque autre désordre, qu'aux objets avec qui on en fait la comparaison. Un Lion que la faim chasse de sa caverne ; un Lion poursuivi par les chasseurs ; une Lionne furieuse & jalouse de ses petits ; un Lion contre qui tout un village s'assemble, & qui ne laisse pas de se retirer fierement avec orgueil : c'est un Lion diversement représenté : mais toujours Lion qui ne donne pas des idées assez différentes.

Quelquefois les comparaisons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait

mal-à-propos une diverſion. Je m'attache à conſidérer deux Armées qui vont ſe choquer, & je prens l'eſprit d'un homme de guerre, pour obſerver la contenance, l'ordre, la diſpoſition des Troupes : tout d'un coup on me tranſporte au *bord d'une Mer que les Vents agitent*, & je ſuis plus prêt de voir des vaiſſeaux briſés, que des bataillons rompus. Ces vaſtes penſées que la Mer me donne ; effacent les autres. On me repréſente *une Montagne tout en feu*, & une *Forêt toute embraſée*. Où ne va point l'idée d'un embraſement ? Si je n'étois bien maître de mon eſprit, on me conduiroit inſenſiblement à l'imagination de la fin du monde. De cet embraſement ſi affreux, on me fait paſſer à un *éclat terrible de nues enfermées dans un valon* ; & à force de diverſions on me détourne tellement de la premiere image qui m'attachoit, que je perds entiérement celle du combat.

Nous croyons embellir les objets en les comparant à des êtres éternels, immenſes, infinis, & nous les étouffons au lieu de les relever. Dire qu'une femme eſt *auſſi belle que Madame Mazarin* ; c'eſt la louer mieux que ſi on la comparoit au *Soleil* ; car le ſublime & le merveilleux font honneur ; l'impoſſible & le fabuleux détruiſent la louange qu'on veut donner.

La vérité n'étoit pas du goût des pre-

miers siécles : un mensonge utile, une fausseté heureuse, faisoit l'intérêt des imposteurs, & le plaisir des crédules. C'étoit le secret des grands & des sages pour gouverner les peuples & les simples. Le vulgaire, qui respectoit des erreurs mystérieuses, eût méprisé des vérités toutes nues : la sagesse étoit de l'abuser. Le discours s'accommodoit à un usage si avantageux : ce n'étoient que Fictions, Allégories, Paraboles ; rien ne paroissoit comme il est en soi : des dehors spécieux & figurés couvroient le fonds de toutes choses ; de vaines images cachoient les réalités, & des comparaisons trop fréquentes détournoient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amusement des ressemblances.

Le génie de notre siécle est tout opposé à cet esprit de Fables & de faux mystéres. Nous aimons les vérités déclareés ; le bonsens prévaut aux illusions de la fantaisie ; rien ne nous contente aujourd'hui que la solidité, & la raison. Ajoûtez à ce changement du goût, celui de la connoissance. Nous envisageons la nature autrement que les Anciens ne l'ont regardée. Les Cieux, cette demeure éternelle de tant de Divinités, ne sont plus qu'un espace immense & fluide. Le même Soleil nous luit encore ; mais nous lui donnons un autre cours : au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va

éclairer un autre monde. La Terre immobile autrefois, dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui dans la nôtre, & rien n'eſt égal à la rapidité de ſon mouvement. Tout eſt changé ; les Dieux, la nature, la politique, les mœurs, le goût, les manieres. Tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos ouvrages ?

Si Homére vivoit préſentement, il feroit des Poëmes admirables, accommodés au ſiécle où il écriroit. Nos Poëtes en font de mauvais, ajuſtés à ceux des anciens, & conduits par des régles, qui ſont tombées, avec des choſes que le temps a fait tomber.

Je ſai qu'il y a de certaines régles éternelles, pour être fondées ſur un bon-ſens, ſur une raiſon ferme & ſolide, qui ſubſiſtera toujours : mais il en eſt peu qui portent le caractere de cette raiſon incorruptible. Celles qui regardoient les mœurs, les affaires, les coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guere aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge & leur durée. Les unes meurent de vieilleſſe ; *ita verborum interit ætas :* les autres periſſent avec leur Nation, auſſi-bien que les maximes du gouvernement, leſquelles ne ſubſiſtent pas après l'Empire. Il n'y en a donc que bien peu qui ayent droit de diriger nos eſprits dans tous les

temps ; & il ſeroit ridicule de vouloir toujours regler des Ouvrages nouveaux, par des loix éteintes. La Poëſie auroit tort d'exiger de nous ce que la Religion & la Juſtice n'en obtiennent pas.

C'eſt à une imitation ſervile & trop affectée, qu'eſt dûe la diſgrace de tous nos Poëmes. Nos Poëtes n'ont pas eu la force de quitter les Dieux, ni l'adreſſe de bien employer ce que notre Religion leur pouvoit fournir. Attachés au goût de l'antiquité, & néceſſités à nos ſentimens ; ils donnent l'air de Mercure à nos Anges, & celui des merveilles fabuleuſes des Anciens à nos miracles. Ce mélange de l'Antique & du Moderne leur a fort mal réuſſi : & on peut dire qu'ils n'ont ſû tirer aucun avantage de leurs fictions, ni faire un bon uſage de nos vérités.

Concluons que les Poëmes d'Homere ſeront toujours des chefs d'œuvres : non pas en tout des modéles. Ils formeront notre jugement ; & le jugement reglera la diſpoſition des choſes préſentes.

DU MERVEILLEUX qui se trouve dans les Poëmes des Anciens.

SI l'on considére le merveilleux des Poëmes de l'antiquité, dégagé des beaux sentimens, des fortes passions, des expressions nobles dont les Ouvrages des Poëtes sont embellis; si on le considére destitué de tous ornemens, & qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même, je suis persuadé que tout homme de bon sens ne le trouvera guéres moins étrange que celui de la Chevalerie : encore le dernier est-il plus discret en ce point, qu'on y fait faire aux Diables & aux Magiciens toutes les choses pernicieuses, sales, deshonnêtes; au lieu que les Poëtes ont remis ce qu'il y a de plus infâme au ministére de leurs Déesses & de leurs Dieux. Ce qui n'empêche pas toutefois que les Poëmes ne soient admirés, & que les Livres de Chevalerie ne paroissent ridicules. Les uns admirés pour l'esprit & la science qu'on y trouve : les autres trouvés ridicules pour l'imbécillité dont ils sont remplis. Le merveilleux des Poëmes soutient son extravagance fabuleuse par la beauté du discours,

&

& par une infinité de connoiſſances exquiſes qui l'accompagnent. Celui de la Chevalerie décrédite encore la folle invention de ſa fable, par le ridicule du ſtile dont il ſemble ſe revêtir.

Mais, quoiqu'il en ſoit, le fabuleux du Poëme a engendré celui de la Chevalerie; & il eſt certain que les Diables & les Enchanteurs cauſent moins de mal en celui-ci, que les Dieux & leurs Miniſtres en celui-là. La Déeſſe des Arts, de la Science, de la Sageſſe, inſpire une fureur inſenſée au plus brave des Grecs (1), & ne lui laiſſe recouvrer le ſens qu'elle lui a ôté, que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à ſe tuer lui-même par déſeſpoir. La plus grande & la plus prude des immortelles favoriſe de honteuſes paſſions, & facilite de criminelles amours (2). La même Déeſſe employe toute ſorte d'artifices pour perdre des innocens, qui ne devroient ſe reſſentir en rien de ſon courroux. Il ne lui ſuffit pas d'épuiſer ſon pouvoir & celui des Dieux, qu'elle a ſollicités pour perdre Enée, elle corrompt le Dieu du ſommeil, pour endormir infidélement Palinure, & faire enſorte qu'il pût tomber dans la mer, comme cette trahiſon l'y fit tomber, & l'y fit périr.

(1) Ajax, fils de Telamon.

(2) Junon dans l'ENEIDE.

Il n'y a pas un des Dieux, en ces Poëmes, qui ne cause aux hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable ici-bas, qui ne s'exécute par leur ordre, ou ne s'autorise par leur exemple; & c'est une des choses qui a le plus contribué à former la Secte des Epicuriens, & à la maintenir. Epicure, Lucrece, Pétrone, ont mieux aimé faire des Dieux oisifs, qui jouissent de leur nature immortelle dans un bienheureux repos, que de les voir agissans & funestement occupés à la ruine de la nôtre. Epicure même a prétendu s'en faire un mérite de Sainteté envers les Dieux; & de-là est venue cette Sentence que Bacon a tant admirée : *Non Deos vulgi negare profanum, sed vulgi opiniones Diis applicare profanum* (1).

Or je ne dis pas qu'il faille rejetter les Dieux de nos Ouvrages; moins encore de ceux de la Poësie, où ils semblent entrer plus naturellement que dans les autres :

Ab Jove principium Musæ.

Je demande autant que personne leur in-

(1) Diogene Laërce nous a conservé ce mot d'Epicure. Monsieur de Saint-Evremond se sert ici de la Traduction de Bacon (SERM. FIDEL, *Cap. XVI*) ; mais en voici une plus literale : *Impius est, non is qui multitudinis Deos tollit; sed is qui multitudinis opiniones Diis adhibet.* DIOG. LAERT. Lib. X. §. 123.

tervention ; mais je veux qu'ils y viennent avec de la ſageſſe, de la juſtice, de la bonté, non pas comme on les y fait venir d'ordinaire, en fourbes & en aſſaſſins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout regler, non pas avec un déreglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera paſſer tant d'extravagances pour des Fables & des Fictions, qui tombent dans les droits de la Poëſie. Mais quel art, ou quelle ſcience peut avoir un droit pour l'excluſion du bon ſens ! S'il ne faut que faire des vers pour avoir le privilége d'extravaguer, je ne conſeillerai jamais à perſonne d'écrire en proſe, où l'on devient ridicule auſſi-tôt qu'on s'éloigne de la bienſéance & de la raiſon.

J'admire que les anciens Poëtes ayent été ſi ſcrupuleux pour la vrai-ſemblance dans les actions des hommes ; & qu'ils n'en ayent gardé aucune dans celles des Dieux. Ceux même qui ont parlé le plus ſagement de leur nature, n'ont pû s'empêcher de parler extravagamment de leur conduite. Quand ils établiſſent leur être & leurs attributs, ils les font immortels, infinis, tout-puiſſans, tout ſages, tout bons : mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a foibleſſe où ils ne les aſſujettiſſent ; il n'y a folie ou méchanceté qu'ils ne leur faſſent faire.

On dit communément deux choſes qui

paroissent opposées, & que je croi toutes deux fort vrai-semblables : l'une, que *la Poësie est le langage des Dieux* ; & l'autre, qu'*il n'y a rien de plus fou que sont les Poëtes*. La Poësie qui exprime fortement les grandes passions des hommes, la Poësie qui dépeint avec une vive expression les merveilles de l'Univers, éleve les choses purement naturelles comme au-dessus de la nature, par une sublimité de pensées & une magnificence de discours, qui se peut appeller raisonnablement *le langage des Dieux*. Mais quand les Poëtes viennent à quitter ces mouvemens & ces merveilles pour parler des Dieux, ils s'abandonnent au caprice de leur imagination, dans une chose qui ne leur est pas assez connue ; & leur chaleur n'étant pas soutenue d'une juste idée, au lieu de se rendre, comme on le croit, tout divins, ils se font *les plus extravagans de tous les hommes*. On n'aura pas de peine à se le persuader, si on considére que leur espéce de Théologie fabuleuse & ridicule, est également contraire à tout sentiment de Religion, & à toute lumiere du bon sens. Il y a eu des Philosophes qui ont fondé la Religion sur la connoissance que les hommes pouvoient avoir de la Divinité par leur raison naturelle. Il y a eu des Législateurs qui se sont dits les interprêtes de la volonté du Ciel, pour établir un Culte religieux

ſans aucune entremiſe de la raiſon. Mais de faire comme les Poëtes, un commerce perpétuel, une ſocieté ordinaire, & ſi on le peut dire, un mélange des hommes & des Dieux, contre la Religion & la raiſon, c'eſt aſſurément la choſe la plus hardie, & peut-être la plus inſenſée qui fût jamais.

Il reſte à ſavoir ſi le caractére du Poëme a la vertu de rectifier celui de l'impieté & de la folie. Mais je ne penſe pas qu'on donne tant de pouvoir à la force ſecrette d'aucun charme. Ce qui eſt méchant eſt méchant par tout, ce qui eſt extravagant ne devient ſenſé nulle part. Pour la réputation du Poëte, elle ne rectifie rien, non plus que le caractére du Poëme. Le diſcernement ne ſe dévoue à perſonne. Il ne trouvera pas bon dans l'Auteur le plus célébre, ce qui effectivement eſt mauvais : il ne trouvera pas mauvais dans un Ecrivain médiocre, ce qui en effet eſt bon. Parmi cent belles & hautes penſées, un bon Juge en démêlera une extravagante, qu'aura pouſſé le génie dans ſa chaleur, & qu'une imagination trop forte aura ſû maintenir contre des réfléxions mal aſſurées. Au contraire, dans le cours d'une infinité de choſes outrées, ce même Juge admirera certaines beautés, où l'eſprit, malgré ſon impétuoſité, s'eſt permis de la juſteſſe.

L'élévation d'Homere & ſes autres bel-

les qualités, ne m'empêcheront pas de reconnoître le faux caractére de ses Dieux; & cette agréable & judicieuse égalité de Virgile, qui sait plaire à tous les esprits bien faits, ne me cachera pas le peu de mérite de son Enée. Si parmi tant de belles choses dont je suis touché dans Homere & dans Virgile, je ne laisse pas de connoître ce qu'il y a de défectueux; parmi celles qui me blessent dans Lucain pour être trop poussées, ou qui m'ennuyent pour être trop étendues, je ne laisserai pas de me plaire à considérer la juste & véritable grandeur de ses Héros. Je m'attacherai à goûter mot-à-mot toute l'expression des secrets mouvemens de César, quand on lui découvre la tête de Pompée; & rien ne m'échapera de cet inimitable discours de Labiénus & de Caton, quand il s'agit de consulter, ou de ne consulter pas l'Oracle de Jupiter Ammon, sur la destinée de la République.

Si tous les Poëtes de l'antiquité avoient parlé aussi dignement des Oracles de leurs Dieux, je les préfererois aux Théologiens & aux Philosophes de ce temps-là; & c'est un endroit à servir d'exemple en cette maniere à tous les Poëtes. Vous voyez dans le concours de tant de peuples qui viennent consulter l'Oracle d'Ammon, ce que peut l'opinion publique où le zéle & la superstition se mêlent ensemble. Vous voyez en

Labiénus un homme pieux & sensé, qui unit à la sainteté envers les Dieux la considération qu'on doit avoir pour la véritable vertu des gens de bien. Caton est un Philosophe religieux, défait de toute opinion vulgaire ; qui conçoit des Dieux les hauts sentimens qu'une raison pure & une sagesse élevée en peuvent former (1). Tout y est poëtique, tout y est sensé ; non pas poëtique par le ridicule d'une fiction, ou par l'extravagance d'une hyperbole ; mais par la noblesse hardie du langage, & par la belle élevation du discours. C'est ainsi que la Poësie est le langage des Dieux, & que les Poëtes sont sages. Merveille assez grande, & plus grande de ne l'avoir sû trouver dans Homère, ni dans Virgile, pour la rencontrer dans Lucain !

AVERTISSEMENT.

La LETTRE *à* M. LE MARE'CHAL DE CREQUI *qui suivoit ici, se trouve dans la* VIE *de Monsieur de Saint-Evremond, sur l'année* 1685.

(1) Voyez le IX. Livre de la PHARSALE.



SUR LE GOUVERNEMENT DE JACQUES II.

STANCES IRREGULIERES.

SANS besoin & sans abondance,
J'oserois dire sans desirs,
Je vis ici, dans l'innocence,
Et d'un sage repos je fais tous mes plaisirs.

✠

Non, qu'une triste solitude,
Le silence, l'obscurité,
L'attachement à quelque sombre étude,
Puisse faire ma volupté.

✠

Je ne veux point cacher ma vie,
Au monde d'elle-même elle se cache assez;
Par tout est la retraite où cesse la folie
Des passions, & des soins empressés.

✠

Au milieu de la Cour mon ame retirée
Laisse le faux éclat d'une pompe adorée,
Sans négliger les vrais appas,
De la grandeur qui plaît & qui n'éblouït pas.

✠

Là, d'un esprit sain & tranquille,
Je me fais un plaisir utile,
D'examiner & vices & vertus:
Mais par un changement notable,
Pour le mal indulgent, pour le bien équitable;
Je loue & ne censure plus.

✦

Ici je ne voi rien d'austére
Dont le monde soit rebuté;
De soi-même important, sans besoin de le faire;
On donne un air facile à son autorité.

✦

Finesse, artifice, mystére;
Détour, vaine subtilité;
Politique en chose légere,
Ménagée avec gravité;
Soit à parler, soit à se taire,
Air de suffisance affecté;
Tout cela passe ici pour sottise, chimére,
Fausse imitation de la capacité.

✦

Au temps que le travail se trouve nécessaire,
Il semble que jamais on n'ait connu plaisir,
Il semble que jamais on n'ait connu d'affaire,
Quand on rentre en commerce aux heures de loisir;
Ici l'on ne voit rien de cet art ordinaire,
Qui tient aux autres Cours notre espoir en langueur,

Ici l'on ne voit point le Ministre en colére,
Au refus que l'on fait ajoûter sa rigueur.

✦

La parole est inviolable ;
Ce qui sert à la feinte, & compose la fable,
N'est rien que son perdu dans le vague des airs ;
La parole est ici solide & véritable,
Parmi les vents elle passe les mers,
Et porte son crédit au bout de l'Univers.

✦

On y manque pourtant, mais c'est dans la menace ;
Quand des maux annoncés demeurent sans effets ;
La promesse est fidéle à l'égard de la grace,
On n'y manque jamais.

✦

On voit de l'ordre & jamais d'avarice ;
Le bien est fait quand il est mérité ;
Sans rien devoir à l'aveugle caprice,
Vaine grandeur, molle facilité,
On voit par tout un esprit de justice,
Et nulle part de la séverité.

SUR LE JOUR DE LA NAISSANCE DE LA REINE (1).

STANCES IRREGULIERES.

LE bonheur le plus grand que goûte une mortelle,
C'eſt de ſe voir au trône & d'être la plus belle :
Tout ce que la nature a de plus précieux,
Tout ce que la grandeur a de plus glorieux,
Eſt pour la Reine un doux partage,
Comme un éclatant avantage ;
Eh ! Pourquoi célébrer une nativité ;
Qui marque un an perdu de ſa félicité.

✠

O triſte, ô fâcheuſe penſée !
Que n'êtes-vous d'ici chaſſée ?
Que ne ſuit-on du Temps un inſenſible cours
Sans jamais remarquer la ſuite de ſes jours ?

✠

Dans notre plus grande jeuneſſe ;
Dans la fleur de nos plus beaux ans ;
Tout pas qu'on fait, ſe font vers la vieilleſſe,
Il n'en eſt point qui ne ſoient importans ;

(1) Marie de Modéne, Epouſe de Jacques II.

O triste, ô fâcheuse pensée!
Que n'êtes-vous d'ici chassée?
Que ne suit-on du Temps un insensible cours,
Sans jamais remarquer la suite de ses jours?

✦

A ce fameux jour de Naissance,
Qui donne à la Cour tant de soins,
Si la Reine pouvoit avoir un an de moins,
J'exhorterois chacun à la réjouissance,
Et ne voudrois pas être exclus
De montrer un essai de ma magnificence;
Mais puisque ce jour-là fait voir un an de plus,
C'est à ses ennemis à faire la dépense.

✦

Je hais cette nativité:
Hélas! Pourquoi nous apprend-elle?
Que la Reine a son temps comme nous limité?
Non, je la veux croire éternelle,
Je vois cette O DEA CERTE (1)
Qui nous parut plus immortelle
Que la Déesse de beauté.

✦

Sortons, Madame la Duchesse:
Retirons-nous, fendons la presse,
Et vous ferez demain à la Reine un discours
Qu'on lui peut faire tous les jours.

(1) Devise qu'on mit sur les Médailles frappées pour le Couronnement de la Reine.

COMPLIMENT
DE MADAME
LA DUCHESSE MAZARIN
A LA REINE.

LEs vertus sans appas ont un air trop sévere ;
Les appas sans vertus ne sont que vanité ;
L'ajustement est difficile à faire,
De l'extrême sagesse à l'extrême beauté ;
Cette merveille extraordinaire,
Une si juste égalité,
Au monde ne se trouve guere :
On la voit pleinement en votre Majesté.
Une estime pure & sincére
N'entre point dans les droits de votre qualité ;
Et peut-être étes-vous la seule qu'on révére,
Sans égard à la dignité :
Tout hommage, devoir, service nécessaire,
S'exige par le rang & par l'autorité ;
Tous les cœurs ont pour vous un respect volontaire,
Qu'ils vous rendent plûtôt qu'à votre Majesté.

ECLAIRCISSEMENT

Sur ce qu'on a dit de la Musique des Italiens (1).

ON m'a rendu de si méchans offices à l'égard des Italiens, que je me sens obligé de me justifier auprès des personnes dont je desirerois l'approbation, & appréhenderois la censure. Je déclare donc qu'après avoir écouté Syphace, Ballarini & Buzzolini avec attention; qu'après avoir examiné leur Chant, avec le peu d'esprit & de connoîssance que je puis avoir; j'ai trouvé qu'ils chantoient divinement bien, & si je savois des termes qui fussent au-dessus de cette expression, je m'en servirois pour faire valoir leur capacité davantage.

Je ne saurois faire un jugement assûré des François. Ils remuent trop les passions: ils mettent un si grand désordre en nos mouvemens, que nous en perdons la liberté du discernement, que les autres nous ont laissée pour trouver la sûreté de leur mérite dans la justesse de nos approbations.

(1) Voyez les Réflexions SUR LES OPERA, Tome III. page 222.

La premiere institution de la Musique a été faite pour tenir notre ame dans un doux repos ; ou la remettre dans son assiéte, si elle en étoit sortie. Ceux-là sont louables, qui par une connoissance égale des mœurs & du chant, suivent des ordres si utilement établis. Les François n'ont aucun égard à ces principes ; ils inspirent la crainte, la piété, la douceur ; ils inquietent, ils agitent, ils troublent quand il leur plaît ; ils excitent les passions que les autres appaisent ; ils gagnent le cœur, par un charme qu'on pourroit nommer une espéce de séduction. Avez-vous l'ame, tendre, & sensible ? Aimez-vous à être touché ? Ecoutez la Rochouas, Baumaviel, Duménil, ces maîtres secrets de l'intérieur, qui cherchent encore la grace & la beauté de l'action, pour mettre nos yeux dans leurs intérêts. Mais voulez-vous admirer la capacité, la science, la profondeur dans les choses difficiles ; la facilité de chanter tout sans étude, l'art d'ajuster la composition à sa voix, au lieu d'accommoder sa voix à l'intention du compositeur ; voulez-vous admirer une longueur d'haleine incroyable pour les tenues, une facilité de gozier surprenante pour les passages ? Entendez Syphace, Ballarini, & Buzzolini, qui dédaignant les faux mouvemens du cœur, s'attachent à la plus noble partie de vous-mê-

me, & assujettissent les lumiéres les plus certaines de votre esprit.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

SONNET.

PASSER quelques heures à lire,
Est mon plus doux amusement;
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la satire;
L'art de louer malignement,
Céde au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France
Sans besoin & sans abondance,
Content d'un vulgaire destin;

J'aime la vertu sans rudesse,
J'aime le plaisir sans mollesse;
J'aime la vie, & n'en crains pas la fin.

SUR

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES SAVANS ET DES CONTROVERSISTES.

STANCES IRREGULIERES.

JE voudrois que l'ignorance,
S'exposât moins hardiment;
Je voudrois que la ſcience
Se montrât diſcrettement,
Avec moins de ſuffiſance
Et plus de diſcernement.

✦

Vieillir craſſeux ſur un livre,
C'eſt être mort en vivant;
Pour le temps où tu dois vivre,
Sois plus ſage que ſavant.

✦

Peut-on paſſer tout ſon âge
Dans une profeſſion,
Qui met ſon ambition
A rétablir un paſſage;

Et ſouvent gâte l'ouvrage
Par la reſtitution ?

✦

On diſpute ſi Neptune,
A la BARBE *bleue* ou *brune :*
S'il ne ſeroit pas plus beau,
De la faire *couleur d'eau.*

✦

Un Critique ſédentaire,
Occupe tout ſon loiſir
A rendre une choſe claire,
Qui ne fait aucun plaiſir.

✦

Que Heinſius trop avide,
Pour ſes NOTES ſur Ovide,
Ait dévoré, tout confus,
Huit cent volumes & plus (1).

✦

Du vieil habit de Carthage,
Des Philoſophes porté,
Si nos Moines ont l'uſage,
Quel fruit ! Quelle utilité !

✦

O perſonnes fortunées
Comme on voit Madame Herval !
Que laiſſent les deſtinées

(1) M. Heinſius dit un jour à M. de S. Evremond qu'il avoit lû plus de huit cens Volumes, pour faire ſes NOTES ſur Ovide.

Dans un repos sans égal,
N'entendant en cent années,
Ni Perse, ni Juvenal !

✠

Que ces gens ont bonne grace
Qui vont en chaque maison,
Pleins de Terence & d'Horace,
En parler hors de saison !
Ils ne font point de visite
Sans chercher des Auditeurs,
Qui leur fassent un mérite,
De celui des vieux Auteurs.

✠

Un esprit sec & stérile,
Sans fonds & sans agrément,
Sous Homere & sous Virgile,
Se cache fort prudemment :

✠

Mais en quittant leur génie,
Lorsqu'au sien il est rendu ;
Quand il perd leur compagnie,
Tout son mérite est perdu.

✠

Pourquoi laisser une presse,
D'Ecrits de Religion ?
Voit-on de Prêche & de Messe,
Finir la division ?

✠

La TRADITION résiste
Au plus fort Controversiste ;
Et sans l'emploi du DRAGON,
Personne aujourd'hui n'ignore,
Que subsisteroit encore
L'ECRITURE à Charenton.

✤

De Meaux, Arnaud & Nicole,
Par écrit & par parole,
Ne venant à bout de rien,
On ne voulut plus attendre ;
Et Louvois, comme Alexandre ;
Coupa le nœud gordien.

✤

La Raison honnête & bonne
Civile à toute personne,
Ne prenoit point de parti ;
L'Intérêt par son amorce,
Et le Pouvoir par la force,
Sans son aide ont converti.

✤

La Conscience trompée,
Des droits de ces grands Edits
Que l'on respectoit jadis,
Tomba sous ceux de l'épée.

✤

Par-là, nous voyons sa Foi,
En d'autres pays errante ;

Dans le sien toujours tremblante,
Aux moindres ordres du Roi.

✦

L'intérêt d'une autre vie,
Nous oblige à songer qu'il faut mourir un jour,
Sans défendre à notre envie,
Les plaisirs innocens de ce mortel séjour.

✦

Des biens dont la terre abonde,
Qui peut jouir en santé ?
Celui d'une paix profonde,
Qui la douceur a goûté :
A comme un gage en ce monde,
De l'heureuse éternité.

✦

Quel besoin de jouissance
En adorant de beaux yeux !
Un Amour si précieux,
Lui-même est sa récompense.

✦

Ajoûtons pour être mieux,
Dant cet état d'innocence,
Que des Vins délicieux,
Nous sont arrivés de France.



SUR LA MORT DE M. LE PRINCE, ET SUR SON CATAFALQUE (1).

STANCES IRREGULIERES.

QUE vous servent, CONDÉ, ces Tableaux de
Batailles ?
Que vous sert ce pompeux orgueil
De pavillons & de murailles ?
Ce chef-d'œuvre nouveau de tristesse & de deuil ;
Tout ce grand art de funerailles,
CONDÉ, que vous sert-il dans le fond du cercueil ?
Des célébres Condoms les ORAISONS FUNEBRES
Ne perceront point vos ténébres,
Les Eloges des Bourdaloûs (2),
Hélas ! n'iront point jusqu'à vous.

✠

(1) Le Prince de Condé, mourut le 9. de Décembre 1686.

(2) Le Pere Bourdaloue, Prédicateur ordinaire du Roi a fait l'ORAISON FUNEBRE du Prince de Condé. Ce Jésuite mourut le 13. de Mai 1704.

Vous n'êtes qu'une belle idée
En nos cœurs encore gardée ;
Tout l'être qui vous reste est notre propre bien ;
Hors de nous, vous n'êtes plus rien.

✥

O Mort, ô funeste puissance !
Qui pourra résister à ton cruel effort ?
La valeur n'a point de défense ;
Le sang qu'on respecte si fort,
Ce sang t'oppose en vain l'honneur de la Naissance :
Tout se confond à ton abord !
Le Savoir & l'Intelligence
De la stupidité trouvent le même sort.
O Mort, ô funeste puissance !
Qui pourra résister à ton cruel effort ?
Quand d'une affection aujourd'hui peu commune,
CONDE', l'on s'attachoit à toi ;
Et qu'on se faisoit une loi
De suivre ta vertu plûtôt que ta fortune,
On trouvoit un charme au devoir ;
Et qui servoit le mieux rencontroit son salaire
Dans l'avantage de bien faire,
Et dans le plaisir de te voir.

✥

Quelle est, quelle est ta récompense,
D'avoir causé la décadence
Du grand & vaste Etat qui tenoit l'Univers

Dépendant de sa grace, ou chargé de ses fers (1)?
Quel fruit dans le tombeau, d'avoir contre la France,
Qui n'attendoit pas ce revers;
Par cent & cent combats divers
Des Flamands abattus protégé l'impuissance?

✦

Ne nous engageons point au récit des combats;
La tristesse & le deuil ne le permettent pas:
D'ailleurs celui qui put acquérir tant de gloire,
Haïssoit le discours de ses fameux Exploits;
N'importunons point sa Mémoire,
Comme on importunoit sa Personne autrefois.
Le premier des Héros en merveilles étranges (2),
Au bien d'être loué mit son plus doux espoir;
CONDE', qui mérita d'aussi grandes louanges
N'en voulut jamais recevoir.

✦

Telle de leurs esprits étoit la ressemblance,
Telle de leurs exploits étoit l'égalité,
Que nature eut perdu sans cette différence
Le plaisir qu'elle prend dans la diversité.

✦

Son ame finement trompée
D'un tour ingénieux quelquefois se flattoit;
A peine la louange étoit développée,
Que l'air de vanité soudain le rebutoit.

✦

(1) L'Espagne. (2) Alexandre.

Sensible à tout plaisir, ennemi de tout crime,
Souvent fier; jamais orgueilleux:
Charmé du grand & du sublime;
Ennemi du faux merveilleux.

✦

La gloire, le repos, la grandeur, l'innocence
Etoient à Chantilly dans un parfait accord;
Les talens opposés quittant leur répugnance,
Commençoient à former entr'eux un doux rapport.

✦

Toute sorte de connoissance;
Tout ouvrage étoit du ressort
De cette vaste intelligence:
Mais, hélas! Le foible support
Qu'une si haute suffisance
Contre l'attaque de la Mort!
Tout finit, tout finit: CONDÉ laisse une vie
Des Héros les plus grands, ou l'exemple, ou l'envie.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

HORACE amoureux de son bois
Et de sa petite campagne,

S'écrioit, d'un ton villageois,
O Champs, que la paix accompagne !
Quand pourrai-je vous voir & goûter à loisir
D'un séjour innocent le tranquille plaisir ?
Puisque vous m'ordonnez, Hortence,
De vous parler des Champs, voici ce que j'en pense :
Le séjour en est assez bon,
Lorsque l'on trouve compagnie,
Dans une agréable maison
De toutes choses bien fournie :
Et tel est maintenant Windsors,
Où tout me plaît, où tout abonde ;
Où je lis, je bois, mange, dors,
Et vois à mon réveil *la plus belle du monde.*
Mais dès que vient le mauvais temps,
Windsor est bien sujet aux vents.
Déja la nature malade
Read le plaisir des champs bien fade ;
Nous voyons les feuilles tomber,
Et le verd à nos yeux prêt à se dérober.
Pour cette lugubre verdure
D'ifs, de lauriers, houx & sapins,
Dont la couleur tout l'hyver dure,
Que les faux curieux en ornent leurs Jardins ;
Je ne veux, durant la froidure,
Que de grands feux & de bons vins.
Retournons à la bonne Ville
En toutes choses si fertile ;

Voyons les Huîtres arriver,
Voici le mois qu'il faut crever (1).

A LA MESME.

QUAND je songe au respect que j'eus toujours pour vous,
Je ne puis deviner d'où vient votre courroux:
Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Quel peut être le crime
Qui contre un serviteur fidéle vous anime ?
Autrefois j'étois caressé,
Vous me consultiez sur l'Etude;
Maintenant votre esprit blessé
Vous fait dire d'un ton bien rude:
» Allez, allez à d'autres gens
» Porter *Honnête homme & bon sens*;
» Jargon aux François ordinaire,
» Que les Savans n'approuvent guére:
» Allez avec votre fausset,
» Chanter les Airs du vieux Boisset;
» Et lorsque vous serez à table,
» Plus dégoûté que délicat,
» Ne voyez servir aucun plat,
» Que vous ne trouviez détestable;

(1) C'est à-dire, le mois de Septembre. Voyez ci-après, la *Lettre* à Madame Mazarin, qui suit le *Parallele* de M. le Prince & de M. de Turenne.

» Ou dont vous ne mangiez au moins à contre
» cœur.
» Si l'on n'en mangeoit pas chez votre Comman-
» deur (1).
» Puissiez-vous conserver pour votre pénitence,
» Toujours le goût François sans jamais être en
» France !
Surpris du mauvais traitement,
Je cherchois inutilement,
Ce qui m'attiroit tant d'injure;
Lorsqu'à la fin, par aventure,
M'étant tourné vers un miroir,
Où Loupe & Rides se font voir,
Où j'ai peine à souffrir moi-même mon image;
Je me suis dit avec douleur;
On n'est point innocent avec un vieux visage,
Dont les traits effacés font peur;
Vieillard, ne cherche pas ton crime davantage.

(1) Le Commandeur de Souvré.



DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MORIN.

SAINT-EVREMOND.

TOUT est perdu, Morin, la maudite MARQUISE (1),
Si Dieu n'y met la main, va vous mettre en chemise,
On n'oseroit parler de Bassette un moment,
Tout est *Lune*, *Soleil*, *Cercle*, *Orbe*, *Firmament*;

MORIN.

Ze n'entens plus que des fornettes:
Que veut-on avec ces Planettes?
Qui vont ruiner la Banque? On verra ce que c'est
De n'avoir plus de banque, & de quel intérêt....

SAINT-EVREMOND.

Pour moi je n'ai pas vû faire grande fortune
Dans le commerce de la Lune.

(1) M. de Saint-Evremond écrivit ce Dialogue en 1686. dans le temps que les ENTRETIENS SUR LA PLURALITE' DES MONDES de M. de Fontenelle commençoient à paroître. Madame Mazarin étoit charmée de cet Ouvrage: elle en faisoit le sujet ordinaire de la conversation, & affectoit même de se servir de quelques termes d'Astronomie devant Morin, le plus ignorant de tous les hommes.

MORIN.

Cette belle Ducheſſe à qui l'on fait la cour ;
Pourroit bien s'en trouver Madame d'Arzencourt ,
Quand ze voi préférer tant de folles Planettes
A de bonnes Baſſettes ,
Z'ai fort meſſante opinion. . . . . .
Ecoutez , ze vous prie ; un peu d'attention ;
Ze vais vous raconter une ſoſe plaiſante :
Ze me trouvois hier dans mon humeur zouante ;
Quoique pourtant mon œil me fiſt un peu de mal ,
Zetons pour de l'arzent , n'eſt pas un ſanze égal ,
Ainſi ze ne voulois de Zetons , ni de Fiſſes,
Ni même zouer fort long-temps :
Pas long-temps , dit Madame , *ignorez-vous les Fixes* ,
Qui n'achevent leur tour qu'en vingt-&-cinq mille ans ?
Oui vingt-&-cinq mille ans , j'aime telle repriſe.

SAINT-EVREMOND.

Liſez une fois la MARQUISE ,
Et rien ne vous étonnera
De tout ce que l'on vous dira.

MORIN.

Z'ai perdu ma premiere femme ,
Z'ai perdu deux fois tout mon bien ;
Z'ai perdu quinze fois le Valet & la Dame ;
(Mylord Douvre en étoit , & n'en ſait encore rien).

Malade un mois plus que personne,
Zuzez par-là si ze m'étonne.

SAINT-EVREMOND.

Ces *vingt-&-cinq mille ans* vous surprennent un peu?

MORIN.

Ne connois-ze pas bien que cela n'est qu'un zeu?
Madame Mazarin aime un conte pour rire;
Ecoutez; la suite est bien pire.

SAINT-EVREMOND.

Est-ce un fâcheux événement?

MORIN.

Assez fâcheux assûrément:
La Banque perdoit tout, nos deux sacs étoient vuides:
Tout est en mouvement, & les Cieux sont fluides,
Dit un impertinent, à quatre pas de moi:
Si ze n'avois été dans la Maison du Roi (1),
Ze vous puis assûrer que sa liqueur céleste,
Me l'eût payé de reste.

SAINT-EVREMOND.

Vous êtes, à ce compte, assez maître de vous.

MORIN.

Il est des lieux sacrés où l'on fait filer doux.

SAINT-EVREMOND.

Mais cela se faisoit par ordre de Madame.

MORIN.

Ze m'en apperçûs bien, & z'enrazois dans l'ame;
D'entendre certains mots de conzuration,

(1) White-hall.

Que l'on donne aux Sorciers dans leur commu-
nion ;
Essentrix, *Paralac*, d'autres mots effroyables.....
Pour moi ze n'aime pas le commerce des Diables.

SAINT-EVREMOND.

Vous a-t'on point nommé quelques-uns des Sor-
ciers ?

MORIN.

L'on en nomma beaucoup ; voici les deux pre-
miers
Si ze m'en souviens bien ; *Systême* & *Tolomée* :
Z'ai connu le dernier quand on zouoit POMPÉE ;
Floridor l'a représenté ;
Aussi n'en fuz-ze pas beaucoup épouvanté.
Un vilain Copernic, leur seval de bataille,
Venoit à tout moment interrompre la taille :
Les Thico, les Brahé se mettoient sur les rangs :
D'autres, par-ci par-là, sorciers moins importans.
Moi ! ze ne suis pas plus escrupuleux qu'un autre,
Manzeur de Crucifix, diseur de Pate-notre,
Mais nous sommes Chrétiens ; & zamais de tels
noms,
Ne devroient, ce me semble, entrer dans nos mai-
sons.
Vous riez ; croyez-moi, que sur sose pareille
Il seroit assez bon de voir Monsieur d'Aubeille (1) ;
Z'avouerai fransement que z'étois libertin
Avant que d'être époux de Madame Morin ;

(1) Jésuite, Aumônier de M. de Barillon.

Auzourd'hui ni Voisin, ni Saze, ni MARQUISE;
Comme un simple bourzeois ze m'en vais à l'é-
glise;
Ze fais avant le Zeu le Signe de la Croix.
Et si ze n'ai zamais pû gagner une fois.
Contre la Banque & moi la Mazie est bien forte!
Mais cela reviendra; nous perdons, il n'importe;
Ze me suis vû plus mal, ze me suis vû plus bas.
Comme ze vous disois, ze ne m'étonne pas.

SAINT-EVREMOND.

Monsieur, Monsieur Morin, souffrez que je vous
die,
Que ces étranges mots, sont mots d'Astronomie.
Madame Mazarin nous intéresse tous,
Dans l'ardeur dont elle est éprise
Pour cette nouvelle MARQUISE;
Et je n'y pers pas moins que vous.
Vous perdez à toute reprise,
Et je pers du dîner le plaisir le plus doux;
Pendant que notre *Terre roule* :
Que la *Lune est en mouvement* :
Que le *Ciel est fluide* & coule;
Qu'*à l'entour du Soleil tout tourne incessamment*;
Nous ne fessons aucune poule (1).
Et le Doyen se plaint de ce grand changement.

(1) Monsieur Saumarés Doyen de Gernezey, & Chanoine de Windsor, chez qui Madame Mazarin logeoit quand la Cour étoit à Windsor, avoit accoûtumé de dire lorsqu'il avoit bien bû : *J'ai bien fessé mes poules aujourd'hui.*

MORIN.

Personne ici ne s'intéresse
Plus que moi pour notre Duchesse,
Belle, aimable, de grand esprit !
Que n'en avez-vous pas écrit !
Aussi, faut-il une cuisine ?
(Dont ma femme est assez sagrine ;)
Faut-il un pizeon, ou lapin ?
A-t'on besoin d'une poularde,
De quelque perdrix qui se larde ;
Qu'on aille vite sez Morin :
Cependant quand on voit Madame ;
Madame rit, Madame pâme :
Venez, Messieurs, venez tous voir,
Quel visage a Morin ce soir :
Quel tein ! Voyez, ze vous en prie ;
Ma foi c'étoit apoplexie :
Sonzez, Morin, au téstament,
Z'aime fort qu'un mourant me laisse ;
Dépêchez-vous, car le temps presse,
Morin, vous pourriez bien mourir subitement.
Voilà toute la récompense,
De mes honnêtetés & de ma complaisance ;
Qui va souvent jusques au cas
De voir passer sa Carte & ne la prendre pas.
A propos de notre Mazie.....

SAINT-EVREMOND.

Ce n'est Magie aucunement.
Ce sont termes d'Astrologie.

MORIN.

Vous m'oblizez sensiblement :
L'Astrolozie est bonne aux pastres ;
Propres à regarder les Astres :
Qu'on n'attende pas de Morin,
Pour observer le Ciel, qu'il se leve si matin ;
Ze sai gouverner une Banque ;
Tenir maison où rien ne manque ;
Au moindre mal avoir fez moi,
Trois Médecins comme le Roi :
Non pas de ces coureurs de province en province ;
Ze voi le Docteur Lower (1), & suis malade en Prince.
La Lecture n'est pas mon fait ;
Un autre en sera satisfait :
Mais qu'on s'informe, que l'on sache
De Gautier (2), de Madame Harrache (3),
Lequel ils estiment le plus
De Morin ou de Vossius ?

SAINT-EVREMOND.

De Savans aujourd'hui toute la terre abonde ;
Mais il n'est qu'un Morin au monde.

(1) Richard Lower, si connu par son Traité *de Corde*, le plus habile Médecin qu'il y eût alors à Londres. Il mourut le 27. de Janvier 1691.

(2) Marchand de Vin.

(3) Femme d'un Orfévre François.



A M. LULLI.

A LULLI seul le Monde est redevable
De l'OPERA dont on est enchanté ;
Rome n'a rien qui lui soit comparable ;
Et tout Venise en est déconcerté.
Il nous réduit à chercher dans la Fable ;
Un Demi-Dieu dont le charme est vanté ;
Là son Orphée, à jamais vénérable,
Demande au Ciel pour sa félicité,
Que par Lulli, ce maître inimitable,
Soit son mérite & décrit, & chanté.
Si ce qu'on dit d'Orphée est véritable,
Il sut fléchir une Divinité,
Jusques alors trouvée inéxorable :
A son retour du lieu tant redouté,
Et l'ours affreux & le tigre implacable ;
Se dépouilloient de leur férocité ;
L'arbre qu'on vit le plus inébranlable,
Perdant alors son immobilité,
Suivoit Orphée ; à son Chant lamentable ;
Il n'étoit plus d'insensibilité.
L'accent plaintif d'un amant misérable,
Par les échos tendrement répété,
A sa douleur rendoit tout pénétrable,
Un deuil lugubre avoit tout infecté ;

L'air du malheur rendu communiquable,
De sa noirceur avoit tout attristé;
Tout s'affligeoit avec l'inconsolable.
On t'auroit vû bien plus de fermeté
Que n'eut Orphée en son art déplorable.
Perdre sa Femme est une adversité;
Mais ton grand cœur auroit été capable,
De supporter cette calamité.
En tout, Lulli, je te tiens préférable,
Et chaque jour qu'on a représenté,
N'as-tu pas fait chose plus incroyable,
Que le miracle en mes vers raconté?
Lorsqu'il te plaît, un rocher pitoyable,
Se fond en pleurs malgré sa dureté;
Le vent te prête un silence agréable,
Des fiers torrens le cours est arrêté;
Lorsqu'il te plaît, un sommeil favorable,
Donne aux tourmens le repos souhaité;
Et qui posséde une douceur aimable,
Est, si tu veux, aussi-tôt agité.
Dans nos périls vient un Dieu secourable;
De nos péchés un autre est irrité:
Pluton te sert de son gouffre effroyable;
Les Cieux ouverts selon ta volonté,
Nous laissent voir le palais adorable,
Où Jupiter régne en sa majesté.
D'Orphée & de Lulli le mérite est semblable;
Je trouve cependant de la diversité,
Sur un certain sujet assez considérable;

Si Lulli quelque jour descendoit aux Enfers
Avec un plein pouvoir de graces & de peines,
Un jeune Criminel sortiroit de ses fers,
Une pauvre Euridice y garderoit ses chaînes.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE suis trop discret, pour vous demander des approbations, & vous êtes trop judicieuse pour m'en donner : mais comme le chagrin de l'humeur se mêle à l'exactitude des jugemens, je vous supplie, Madame, que je ne sois pas censuré généralement sur tout ce que je fais. Si je parle, je m'explique mal : si je me tais, j'ai une pensée malicieuse : si je refuse de disputer, ignorance : si je dispute, opiniâtreté ou méchante foi : si je conviens de ce qu'on dit, on n'a que faire de ma complaisance : si je suis d'une opinion contraire, on n'a jamais vû d'homme plus contrariant. Quand j'apporte de bonnes raisons, Madame hait les raisonneurs : quand j'allegue des exemples, c'est son aversion : sur le passé je suis un faiseur de vieux contes ;

ſur le préſent on me met au nombre des radoteurs ; & un *Prophéte Irlandois* (1) ſeroit plûtôt crû que moi ſur l'avenir.

Comme toutes choſes ont leur temps, la converſation finit & le jeu commence, où ſi je pers, je ſuis une dupe ; ſi je gagne, un trompeur ; ſi je quitte, un brutal. Veux-je me promener ? J'ai l'inquiétude des jeunes gens : le repos eſt un aſſoupiſſement de ma vieilleſſe. Que la paſſion m'anime encore, on me traite de vieux fou : que la raiſon regle mes ſentimens, on dit que je n'aime rien, & qu'il n'y eut jamais d'indifférence pareille à la mienne. Les contraires me ſont également déſavantageux : penſant me corriger d'une choſe qui vous a déplû, j'en fais une autre oppoſée, & je ne vous déplais pas moins. Dans la ſituation où je ſuis, j'ai appréhenſion de faillir, je meurs de peur de bien faire : vous ne me pardonnez aucun tort, vous me haïſſez quand j'ai raiſon ; & je me trouve aſſez malheureux pour m'attirer ſouvent votre haine.

Voilà, Madame, les traitemens ordinaires que je reçois : voilà ce qui m'a fait deſirer votre abſence. Mais pour compter trop ſur vos chagrins, je n'ai pas ſongé aſſez à vos charmes, ni prévû que le plus grand des malheurs devoit être celui de ne vous point voir. J'ai pû vous dire les maux

(1) Voyez ci-deſſus, Tome III. page 71.

que je souffre auprès de vous : ceux que je sens, lorsque j'en suis éloigné, ne s'expriment point. Ma douleur est au-dessus de toute expression :

Non je ne parle point, Madame, mais je meurs (1).

J'ai fini ma lettre en mourant : mais les Vers ont un charme pour faire revivre ceux que vous faites mourir. La premiere chose que je fais, Madame, c'est de vous supplier d'avoir un peu moins de rigueur pour moi, dans la nouvelle vie que je vais mener auprès de vous. Partagez la sévérité de votre justice ; qu'il en tombe une partie sur Monsieur de Villiers ; que *Dominé* (2) n'en soit pas exempt : que la bonne Lot n'en sauve pas la régularité de ses égards domestiques ; que les Princes & les Mylords soulagent quelquefois la Noblesse ; & qu'enfin, Madame, je ne sois pas seul à ressentir vos coléres, pour assûrer des douceurs & des honnêtetés aux autres :

Revenez cependant, soit douce, soit cruelle,
Vous reviendrez toujours du monde la plus belle ;
Et dûssiez-vous encor contre moi vous aigrir,
J'aime mieux vous voir & souffrir.

(1) Corneille.
(2) M. Milon, voyez ci-dessus, page 82.

Sur

Sur la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre.

FAUT-il avant que la nature,
Ait chassé de l'hyver la froide obscurité,
Mettre au foyer une verdure,
Qui tiendroit lieu de glace au milieu de l'été (1) ?
Frais ornement de Cheminée,
Vous vous précipitez un peu ;
Retournez au marais, herbe, où vous êtes née,
Et jusqu'au mois de Juin laissez régner le feu.
Perdre le goût de l'huître & du vin de Champagne,
Pour revoir la lueur d'un débile soleil,
Et l'humide beauté d'une verte campagne
N'est pas, à mon avis, un bonheur sans pareil.
La faveur de la Marne, hélas ! est terminée,
Et notre montagne de Reims
Qui fournit tant d'excellens vins
A peu favorisé notre goût cette année.
O triste, ô pitoyable sort !
Faut-il avoir recours aux rives de la Loire ;
Ou pour le mieux, au fameux Port,

(1) En Angleterre, lorsque le froid est passé & qu'on ne fait plus de feu, on orne les foyers de fleurs, ou de branches d'églantier, &c.

Dont Chapelle nous fait l'histoire (1) ?
Faut-il se contenter de boire,
Comme *tous les Peuples du Nord* ?
Non, non, quelle heureuse nouvelle !
Monsieur de Bonrepaux arrive, il est ici;
Le Champagne pour lui toujours se renouvelle;
Fuyez Loire, Bourdeaux, fuyez Cahors aussi.

DIALOGUE

Sur l'absence de Madame MAZARIN, *qui étoit partie de Windsor pour aller à Londres avec Monsieur de* BONREPAUX.

SAINT-EVREMOND, MONSIEUR L'AMBASSADEUR (2).

SAINT-EVREMOND.

CHACUN, abandonné purement à lui-même,
Sent un besoin secret qu'il ne peut exprimer.

M. L'AMBASSADEUR.

On a besoin de ce qu'on aime,
Par ce *besoin secret* c'est assez la nommer.

(1) Voyez le VOYAGE DE BACHAUMONT & LA CHAPELLE.

(2) M. de Barillon.

SAINT-EVREMOND.

Elle est partie, elle s'en est allée,
Elle a laissé sa Maison désolée.

M. L'AMBASSADEUR.

Objet si cher, si précieux
Qui vous retient éloigné de nos yeux?

SAINT-EVREMOND.

Celui qui couvriroit les plaines azurées,
De cent & cent vaisseaux divers,
Qui tient nos côtes assûrées,
Et conduit sagement le commerce des mers (1):
Seroit-il devenu Pirate,
Ce maître de nos matelots,
Pour enlever d'ici le seul bien qui nous flatte,
Et le commettre ensuite à la merci des flots?

M. L'AMBASSADEUR.

Où va de vos soupçons l'injuste extravagance?
Plus on auroit d'amour on auroit d'innocence
Par un excès de zèle, à force de servir,
Par cette même violence
Qu'on emporte le Ciel, on songe à la ravir.

SAINT-EVREMOND.

Est-ce que son Epoux auroit quitté la terre,
Pour aller plaider dans les Cieux,
Et mettre en jugement le maître du tonnerre,
Afin d'être payé du service pieux,
Rendu dans une sainte guerre,
Que fit à tout plaisir son esprit ennuyeux?

(1) M. de Bonrepaux étoit Intendant de la Marine.

M. L'AMBASSADEUR.

» Je vivrai, *dit l'Epoux*, en dépit de l'envie;
» La bonne Justice, aux dépens
» De ma femme & de mes enfans,
» Me rendra des arrêts tout le temps de ma vie;
» Le Procès est de droit divin;
» Le Ciel nous a laissé toute chose en dispute;
» Et l'accommodement vient de l'esprit malin.

SAINT-EVREMOND.

Ah! que de vains discours! Elle s'en est allée;
Et laisse trop long-temps sa Maison désolée.

M. L'AMBASSADEUR.

J'y vais le matin & le soir
Sans espérance de la voir,
Ni d'en apprendre des nouvelles;
Mais on remarque en toutes parts,
L'impression de ses regards,
Et tout luit des rayons qu'elle a laissés chez elle.

SAINT-EVREMOND.

Je vais entendre ses Oiseaux,
Qui d'un chant douloureux se plaignent de l'absence;
Leur tristesse a remis la douce jouissance,
Et les nids commencés à des printems nouveaux.
Filis (1) en sa petite cage
Se contente de son ramage,
Et garde au bonheur du retour,
Son prélude & son air, pour chanter son amour.

(1) Serin de Madame Mazarin.

La bonne & fidéle Douairiere,
Triste d'un mari mort, & d'un époux vivant (1);
Dans ce temps ennuyeux qu'elle n'a rien à faire,
Visite Chapelle & Couvent.
La *Signora* (2) toute affligée,
Toute en désordre, négligée,
N'a que faire de ses appas,
Dit-elle, où Madame n'est pas.
» Est-ce donc pour être si belle,
» Que Sara presque en Demoiselle,
» Aujourd'hui suit Madame & par monts & par
» vaux;
» Et qu'Isabelle abandonnée,
» Demeure ici comme enchaînée,
» A prendre soin des chiens, des guenons, des
» oiseaux?
J'entendis ce petit murmure,
(Jaloux effet de zéle & d'amitié:)
Si l'on savoit ce que chacun endure,
Peut-être en auroit-on pitié.
Milon affranchi de sa Messe,
Et du soin d'aller à confesse,
Passe le Dimanche en repos:
Les autres jours de la semaine,
Le triste Aumônier se promene,

(1) Femme de Chambre de Madame Mazarin, qui croyant que son Mari étoit mort, se maria en secondes nôces, & dont le premier Mari revint après la mort du second.

(2) Femme de Chambre Espagnole nommée Isabelle.

Songeant à dix ou douze mots,
Qu'au reveil de la Souveraine (1)
Il disoit assez à propos,
Et qui nous tenoient en haleine,
Attendant Vossius des Doctes le Héros.
Depuis ce dur départ, si funeste à la Chine;
Plus de Tableaux sans ombre, adieu cet art divin
Qui rendroit, nous dit-on, d'une humeur bien chagrine,
Appelle, s'il vivoit, & Raphaël d'Urbin.
Adieu ce curieux langage,
Qui de Londres fait un village,
De Rome & de Paris à peine des hameaux;
Qui traite de grossier ouvrage,
La structure de nos châteaux,
Voulant faire admirer des maisons d'un étage,
Construites à Nanquin de canne & de roseaux.
Fameux par mille exploits de sa dent meurtriere,
Chop (2) qui fut si terrible en sa verte saison;
Qui du François armé (3) fut braver la colere;
Le Batave effrayé (4) chassa de la maison;
Déchira le bien-aimé frere,
Du plus digne Héros qui fut sur l'horison (5);
Qui répandit le sang de Chipre originaire (6);
Qui d'une brillante façon,

(1) Madame Mazarin.
(2) Dogue de Madame Mazarin. Voyez le Tome IV. page 323.
(3) Monsieur de Barillon.
(4) Monsieur Van Beuning.
(5) M. de Gaasples, frere de M. le Maréchal de Crequi.
(6) Le Prince Philippe de Savoye.

D'un *brio* tout extraordinaire,
D'un intrépide *coraçon*,
Attaqua le grand Ministere,
Qui mit l'Espagne à la raison (1);
Chop maintenant déchû de sa gloire premiere,
Mord à peine un petit garçon;
Et s'il ne vous revoit, sa valeur sanguinaire,
Se changera, Madame, en douceur de mouton;
La cuisine aussi peu salie
Qu'une chambre de lit polie,
La cuisine autrefois qui fumoit nuit & jour,
Pourroit bien rafraîchir les vins de cette Cour.

M. L'AMBASSADEUR.

Mêlez à votre amour la cuisine & la table,
Faites du chien qui mord un éloge admirable;
Chacun à sa maniere explique ses besoins;
Mais une passion plus pure,
Pour le chef-d'œuvre de la nature,
Auroit dû vous porter à de plus dignes soins.

SAINT-EVREMOND.

Monsieur l'Ambassadeur parlera comme un Livre
Du mal qui nous fait soupirer;
Mais son cœur jamais ne se livre,
Au tourment qu'il veut figurer:
Un malheureux dont l'esprit est moins libre,
Se tait, & ne sait qu'endurer.

(1) Le Comte de Castelmelhor.

SUR LA MORALE D'EPICURE,

A LA MODERNE LEONTIUM (1).

VOus voulez ſavoir ſi j'ai fait ces REFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, qu'on m'attribue. Je pourrois m'en faire honneur : mais je n'aime pas à me donner un mérite que je n'ai point ; & je vous dirai ingénument qu'elles ne ſont pas de moi (2). J'ai un grand déſavantage en ces petits Traités qu'on imprime ſous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas ; & parmi les choſes que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de ſottiſes, que je ne prens pas la peine de déſavouer. A l'âge où je ſuis, une heure de vie bien ménagée, m'eſt plus conſidérable que l'intérêt d'une médiocre réputation.

(1) Mademoiſelle de l'Enclos. Voyez la VIE de *M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1685.

(2) Ces REFLEXIONS ſont de M. Saraſin. On les trouvera dans ſes NOUVELLES OEUVRES imprimées à Paris en 1674.

Qu'on

Qu'on se défait de l'amour propre difficilement! Je le quitte comme Auteur; je le reprens comme Philosophe; sentant une volupté secrette à négliger ce qui fait le soin de tous les autres.

Le mot de VOLUPTE' me rappelle Epicure; & je confesse que de toutes les opinions des Philosophes, touchant le souverain bien, il n'y en a point qui me paroisse si raisonnable que la sienne. Il seroit inutile d'apporter ici des raisons cent fois dites par les Epicuriens; que l'amour de la volupté & la fuite de la douleur, sont les premiers & les plus naturels mouvemens qu'on remarque aux hommes; que les richesses, la puissance, l'honneur, la vertu peuvent contribuer à notre bonheur: mais que la seule jouissance du plaisir; la volupté, pour tout dire, est la véritable fin où toutes nos actions se rapportent. C'est une chose assez claire d'elle-même, & j'en suis pleinement persuadé. Cependant, je ne connois pas bien quelle étoit la VOLUPTE' d'Epicure; car je n'ai jamais vû de sentimens si divers, que ceux qu'on a eus sur les mœurs de ce Philosophe. Des Philosophes, & de ses Disciples même, l'ont décrié comme un sensuel & un paresseux, qui ne sortoit de son oisiveté que par la débauche. Toutes les Sectes se sont opposées à la sienne. Des Magistrats ont considéré sa Doctrine com-

me pernicieuse au public. Ciceron, si juste & si sage dans ses opinions; Plutarque, si estimé par ses jugemens, ne lui ont pas été favorables: & pour ce qui regarde les Chrétiens, les Peres l'ont fait passer pour le plus grand & le plus dangereux de tous les impies. Voilà ses ennemis; voici ses partisans.

Métrodore, Hermacus, Ménécée, & beaucoup d'autres qui philosophoient avec lui, ont eu autant de vénération que d'amitié pour sa personne. Diogene Laërce ne pouvoit pas écrire sa vie plus avantageusement pour sa réputation: Lucrece a été son adorateur; Sénéque, tout ennemi de sa Secte qu'il étoit, a parlé de lui avec éloge. Si des Villes l'ont eu en horreur, d'autres lui ont érigé des Statues; & parmi les Chrétiens, si les Peres l'ont décrié, Monsieur Gassendi & Monsieur Bernier le justifient.

Au milieu de toutes ces autorités opposées les unes aux autres, quel moyen y a-t-il de décider? Dirai-je qu'Epicure est un corrupteur des bonnes mœurs, sur la foi d'un Philosophe jaloux, ou d'un Disciple mécontent, qui aura pû se laisser aller au ressentiment de quelque injure? D'ailleurs, Epicure ayant voulu ruiner l'opinion qu'on avoit de la Providence & de l'immortalité de l'ame, ne puis-je pas me persuader raisonnablement que le monde s'est soulevé

contre une doctrine ſcandaleuſe, & que la vie du Philoſophe a été attaquée pour décréditer plus facilement ſes opinions? Mais ſi j'ai de la peine à croire ce que ſes ennemis & ſes envieux en ont publié, auſſi ne croirai-je pas aiſément ce qu'en oſent dire ſes Partiſans. Je ne croi pas qu'il ait voulu introduire une volupté plus dure que la vertu des Stoïques. Cette jalouſie d'auſtérité me paroît extravagante dans un Philoſophe voluptueux, de quelque maniere qu'on tourne ſa volupté. Beau ſecret de déclamer contre une vertu qui ôte le ſentiment au ſage, pour établir une volupté qui ne lui ſouffre point de mouvement! Le Sage des Stoïciens eſt un vertueux inſenſible; celui des Epicuriens un voluptueux immobile: le premier, eſt dans les douleurs, ſans douleurs; le ſecond, goûte une volupté ſans volupté. Quel ſujet avoit un Philoſophe qui ne croyoit pas l'immortalité de l'ame, de mortifier ſes ſens? Pourquoi mettre le divorce entre deux parties compoſées de même matiere, qui devoient trouver leur avantage dans le concert & l'union de leurs plaiſirs? Je pardonne à nos Religieux la triſte ſingularité de ne manger que des herbes, dans la vûe qu'ils ont d'acquérir par-là une éternelle félicité: mais qu'un Philoſophe, qui ne connoît d'autres biens que ceux de ce monde; que le Doc-

teur de la volupté ſe faſſe un ordinaire de pain & d'eau, pour arriver au ſouverain bonheur de la vie, c'eſt ce que mon peu d'intelligence ne comprend point. Je m'étonne qu'on n'établiſſe pas la volupté d'un tel Epicure dans la mort ; car à conſidérer la miſére de ſa vie, ſon ſouverain bien devoit être à la finir. Croyez-moi, ſi Horace & Pétrone ſe l'étoient figuré comme on le dépeint, ils ne l'auroient pas pris pour leur maître dans la ſcience des plaiſirs.

La piété qu'on lui donne pour les Dieux, n'eſt pas moins ridicule que la mortification de ſes ſens. Ces Dieux oiſifs, dont il ne voyoit rien à eſpérer ni à craindre ; ces Dieux impuiſſans, ne méritoient pas la fatigue de ſon culte : & qu'on ne me diſe point qu'il alloit au Temple de peur de s'attirer les Magiſtrats, & de ſcandaliſer les citoyens ; car il les eût bien moins ſcandaliſés pour n'aſſiſter pas aux Sacrifices, qu'il ne les choqua par des Ecrits qui détruiſoient des Dieux établis dans le monde, ou ruinoient au moins la confiance qu'on avoit en leur protection.

Mais quel ſentiment avez-vous d'Epicure, me dira-t-on ? Vous ne croyez ni ſes amis, ni ſes ennemis ; ni ſes adverſaires, ni ſes partiſans : quel peut être le jugement que vous en faites ? Je penſe qu'Epicure étoit un Philoſophe fort ſage, qui ſelon les

temps & les occasions, aimoit la volupté en repos, ou la volupté en mouvement; & de cette différence de *volupté*, est venue celle de la réputation qu'il a eûe. Timocrate & ses autres ennemis l'ont attaqué par les plaisirs sensuels : ceux qui l'ont défendu, n'ont parlé que de sa volupté spirituelle. Quand les premiers l'ont accusé de la dépense qu'il faisoit à ses repas, je me persuade que l'accusation étoit bien fondée : quand les autres ont fait valoir ce petit morceau de fromage qu'il demandoit, pour faire meilleure chere que de coûtume; je croi qu'ils ne manquoient pas de raison. Lorsqu'on dit qu'il philosophoit avec Leontium (1), on dit vrai : lorsqu'on soutient qu'il se divertissoit avec elle, on ne ment pas. *Il y a temps de rire & temps de pleurer*, selon Salomon : temps d'être sobre & temps d'être sensuel, selon Epicure. Outre cela un homme voluptueux l'est-il également toute sa vie? Dans la Religion, le plus libertin devient quelquefois le plus dévot, dans l'étude de la sagesse, le plus indulgent aux plaisirs, se rend quelquefois le plus austére. Pour moi, je regarde Epicure autrement dans la jeunesse & la santé; que dans la vieillesse & la maladie.

(1) Dame d'Athenes, qui se rendit fameuse par ses galanteries, & par son application à la Philosophie, qu'elle étudia sous Epicure. Voyez son Article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

L'indolence & la tranquillité, ce bonheur des malades & des pareſſeux, ne pouvoit pas être mieux exprimé qu'il l'eſt dans ſes écrits : la volupté ſenſuelle n'eſt pas moins bien expliquée dans un paſſage formel qu'allégue Ciceron expreſſément (1). Je ſai qu'on n'oublie rien pour le détruire ou pour l'éluder : mais des conjectures peuvent-elles être comparées avec le témoignage de Ciceron, qui avoit tant de connoiſſance des Philoſophes de la Grece & de leur Philoſophie ? Il vaudroit mieux rejetter ſur l'inconſtance de la nature humaine l'inégalité de notre eſprit. Où eſt l'homme ſi uniforme qui ne laiſſe voir de la contra-

(1) Voici le paſſage de Ciceron. Il parle à Epicure.
,, In eo quidem libro, qui
,, continet omnem diſcipli-
,, nam tuam (fungar enim
,, jam interpretis munere,
,, ne quis me putet fingere)
,, dicis hæc, *Nec equidem*
,, *habeo, quod intelligam bo-*
,, *num illud ; detrahens eas*
,, *voluptates, quæ ſapore per-*
,, *cipiuntur : detrahens eas,*
,, *quæ auditu & cantibus : de-*
,, *trahens eas etiam, quæ ex*
,, *formis percipiuntur oculis,*
,, *ſuaves motiones, ſive quæ*
,, *aliæ voluptates in toto homi-*
,, *ne gignuntur quolibet è ſenſu.*
,, *Nec vero ita dici poteſt,*
,, *mentis lætitiam ſolam eſſe in*
,, *bonis : lætantem enim men-*
,, *tem ita novi, ſpe eorum om-*
,, *nium quæ ſupra dixi, fore*
,, *ut natura iis potiens dolore*
,, *careat.* Atque hæc qui-
,, dem his verbis : quivis ut
,, intelligat, quam voluptatem norit Epicurus.
,, Deinde paulo infra : *Sæpe*
,, *quæſivi* (inquit) *ex his,*
,, *qui appellantur Sapientes,*
,, *quid haberent, quod in bo-*
,, *nis relinquerent, ſi illa de-*
,, *traxiſſent : niſi vellent vo-*
,, *ces inanes fundere : Nihil ab*
,, *his potui cognoſcere ; qui,*
,, *ſi virtutes ebullire volent.*
,, (M. Davies croit qu'il
,, faut lire NOLLENT.) *&*
,, *ſapientias, nihil aliud di-*
,, *cent, niſi eam viam, quâ ef-*
,, *ficiantur eæ voluptates quas*
,, *ſupra dixi.* Quæ ſequuntur in eandem ſententiam
,, ſunt : totuſque liber, qui
,, eſt de ſummo bono refer-
,, tus eſt verbis & ſententiis
,, talibus. TUSCUL. DISPUT. *Lib. III.* §. 18. *edit.*
ſecund. Daviſ. *Cantabr.* 1723.

tieté dans ses discours & dans ses actions? Salomon mérite le nom de SAGE autant qu'Epicure pour le moins, & il s'est démenti également dans ses sentimens & dans sa conduite. Montagne étant jeune encore, a crû qu'il falloit pénser éternellement à la mort pour s'y préparer : approchant de la vieillesse, *il chante*, dit-il, *la palinodie*; voulant qu'on se laisse conduire doucement à la nature, qui nous apprendra assez à mourir.

Monsieur Bernier, ce grand partisan d'Epicure, avoue aujourd'hui qu'*après avoir philosophé cinquante ans, il doute des choses qu'il avoit crû les plus assurées* (1). Tous les objets ont des faces différentes, & l'esprit qui est dans un mouvement continuel, les envisage différemment selon qu'il se tourne; ensorte que nous n'avons, pour ainsi parler, que de nouveaux aspects, pensant avoir de nouvelles connoissances. D'ailleurs, l'âge apporte de grands changemens dans notre humeur, & du change-

(1) Voyez les DOUTES *de M. Bernier sur quelques-uns des principaux Chapitres de son Abregé de la Philosophie de Gassendi*, imprimés d'abord séparément, & ensuite insérés dans la seconde Edition de l'ABREGE' *de la Philosophie de Gassendi*, faite à Lyon en 1684. Tom. II. pag. 379. M. Bernier dédia ses *Doutes* à Madame de la Sabliere, & dans sa Dédicace on trouve ce même aveu modeste & sincére qu'il fit à M. de Saint-Evremond. *Il y a*, dit-il à cette Dame, *trente à quarante ans que je philosophe, fort persuadé de certaines choses, & voilà que je commence à en douter : c'est bien pis, il y en a dont je ne doute plus, désespéré de pouvoir jamais y rien comprendre.*

ment de l'humeur ſe forme bien ſouvent celui des opinions. Ajoûtez, que les plaiſirs des ſens font mépriſer quelquefois les ſatisfactions de l'eſprit, comme trop ſéches & trop nues ; & que les ſatisfactions de l'eſprit délicates & rafinées, font mépriſer à leur tour les voluptés des ſens, comme groſſieres. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner que dans une ſi grande diverſité de vûes & de mouvemens, Epicure qui a plus écrit qu'aucun Philoſophe, ait traité différemment la même choſe, ſelon qu'il peut l'avoir différemment penſée ou ſentie.

Quel beſoin y a-t-il de ce raiſonnement général, pour montrer qu'il a pû être ſenſible à toutes ſortes de voluptés ? Qu'on le conſidére dans ſon commerce avec les femmes, & on ne croira pas qu'il ait paſſé tant de temps avec Leontium & avec Temiſta à ne faire que philoſopher. Mais s'il a aimé la jouiſſance en voluptueux, il s'eſt ménagé en homme ſage. Indulgent aux mouvemens de la nature, contraire aux efforts ; ne prenant pas toujours la chaſteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice ; il vouloit que la ſobrieté fût une économie de l'appétit, & que le repas qu'on faiſoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire : *Sic præſentibus voluptatibus utaris ut futuris non noceas*. Il dégageoit les voluptés de l'inquiétude qui les précéde,

& du dégoût qui les suit. Comme il tomba dans les infirmités & dans les douleurs, il mit le souverain bien dans l'indolence : sagement, à mon avis, pour la condition où il se trouvoit; car la cessation de la douleur est la félicité de ceux qui souffrent. Pour la tranquillité de l'esprit, qui faisoit l'autre partie de son bonheur, ce n'est qu'une simple exemption de trouble : mais qui ne peut plus avoir de mouvemens agréables, est heureux de pouvoir se garantir des impressions douloureuses.

Après tant de discours, je conclus que l'indolence & la tranquillité devoient faire le souverain bien d'Epicure infirme & languissant : pour un homme qui est en état de pouvoir goûter les plaisirs, je croi que la santé se fait sentir elle-même par quelque chose de plus vif que l'indolence ; comme une bonne disposition de l'ame veut quelque chose de plus animé qu'un état tranquille. Nous vivons au milieu d'une infinité de biens & de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns, & blessés des autres : sans tant de Philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens aussi délicieusement qu'il est possible, & nous accommoder aux maux aussi patiemment que nous le pouvons.

A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

LE Philosophe étoit jadis heureux,
Non pas de ce vrai bien qu'Epicure conseille :
De ce bien indolent l'insensible merveille,
Ne se trouva jamais le sujet de ses vœux.
Son bonheur consistoit au bout de votre oreille ;
Le baiser, & sentir l'odeur de vos cheveux,
Etoit pour lui volupté sans pareille :
Ne vous offensez pas du mot de *Volupté* ;
C'est la seule avec vous qu'il ait jamais goûté.
Un doux souvenir de ma gloire,
Me flatte encore quelquefois :
Hier j'en rappellai la mémoire,
Quand le Dieu du sommeil vous tenoit sous ses loix.
Là, dans le fort d'une musique,
Que le profond repos vous faisoit entonner,
Et qui m'eût fait abandonner,
De voix & d'instrumens un concert Angelique ;
Là, le vieux Philosophe à demi transporté,
Alloit quelque chose entreprendre,
Sur votre dormante beauté.
Eveillée, accordez ce qu'il auroit sû prendre ;

Et n'appréhendez point le trop d'avidité :
Son larcin amoureux eût été limité.
Je me ferois vangé sur votre belle bouche,
De ses désobligeans discours,
Par autant de baisers que l'aimable farouche,
Me dit impunément d'injures tous les jours.
Quand vous me verrez seul, ô beaux yeux que j'adore !
Dormez, dormez encore :
Je punirai ce charme ambitieux,
Dont la nouvelle audace
Veut disputer la place,
Qu'amour dans tous les temps a donnée aux beaux yeux.
L'on n'a jamais parlé de la bouche d'Héléne ;
Si Pâris dans ses yeux n'eût trouvé plus d'appas,
Illion se verroit peut-être dans la plaine,
Où les Grecs ont donné jadis tant de combats.
Syphax auroit vécu sans peine,
Exempt de tous périls, de soins & d'embarras,
Si des yeux ennemis de la grandeur Romaine,
N'avoient pas inspiré leur haine,
A ce Roi malheureux qui perdit ses Etats.
César pour de beaux yeux arrête sa victoire,
Il suspend son ambition,
Prêt à défigurer l'honneur de sa mémoire,
Pour se ressentir trop de leur impression.
C'est la fameuse Cleopatre,
Pour qui l'on vit Antoine abandonner ses Dieux ;

Elle qui revient en ces lieux,
Pour animer notre théatre,
De l'amour de ſon idolâtre,
Et de la gloire de ſes yeux.
Antoine auprès des yeux d'une Reine ſi belle;
N'a plus que pour l'amour l'uſage de ſon cœur;
De brave, audacieux, rendu tendre & fidelle;
Enchanté de ſa molle erreur,
Il aime mieux mourir, que de ſe voir ſans elle
Maître de Rome, & d'Auguſte Vainqueur.
Liſez, & reliſez ces illuſtres Ouvrages,
Qui pour venir à nous ont percé tous les âges;
Liſez des Nations les Poëmes divers,
Vous ne trouverez point de vers,
Où la bouche d'une maîtreſſe,
Ait les traits dangereux dont un amant ſe bleſſe.
N'ayant rien à conter de ſes propres attraits,
Elle parloit des maux que les yeux avoient faits;
Aſſervie à des cœurs, qui ſentoient des atteintes,
Elle formoit pour eux les ſoupirs & les plaintes,
Simple interprête des amans
Qui ſouffrent en amour de rigoureux tourmens.
Sous l'empire des yeux, tout ſujet eſt fidelle;
La ſervitude eſt éternelle,
Et plus on eſt eſclave, on hait la liberté:
De celui que la bouche a voulu reconnoître;
Elle ſe fait un maître,
Dont elle ſent bien-tôt l'injuſte autorité.
Telle peut s'exempter, d'un traitement ſi rude;

Qui tombe dans l'ennui d'une longue habitude,
Indolente, insensible en sa fade langueur :
Heureux, heureux le temps où tout plaît, où tout
flatte !
Qu'on s'attende en perdant la qualité d'ingrate,
De perdre tous les droits qu'on avoit sur un cœur.
Là, se perdent nos soins, nos respects, nos services,
Le dévouement, les sacrifices,
La triste plainte, & les tendres soupirs :
Celles dont les rigueurs nous ont coûté des larmes,
Aux dernieres faveurs se gardent peu de charmes,
Et nous laissent moins de desirs.
Un Amour délicat pense avoir tout à craindre,
Il hait, dans les tourmens, qui le veut consoler ;
Ou le respect le fait contraindre ;
Ou la douleur le fait parler ;
Mais malgré toute sa souffrance,
Il subsiste, on le voit durer ;
Son malheur le plus grand est dans la récompense ;
A peine l'obtient-il, qu'il lui faut expirer.
Jamais la brillante figure,
Qui fait toute chose anoblir,
N'a daigné la bouche embellir
Par l'éclat de son imposture :
Jamais bouche n'obtint de la comparaison
Plus grand, & plus précieux don,
Que de baiser en tourterelle,
Ou de gémir douloureuse comme elle.
Cependant on voyoit ériger les beaux yeux

En astres plus brillans que les astres des Cieux ;
L'on en faisoit sortir des flammes,
Qui consumoient toutes les ames ;
Et tandis qu'ils brûloient nos cœurs,
Tandis qu'ils nous donnoient de mortelles langueurs,
Que l'amour en dépôt leur laissoit sa puissance ;
Pour exercer sa violence,
Et dispenser ses dures loix,
Dans les cours, les champs, & les bois ;
La bouche se gardoit pour la cérémonie
D'un baiser de salut en quelque compagnie ;
Et l'on ne comptoit pas pour son moindre agrément,
La grace qu'elle avoit à faire un compliment.
Mais de ce vain mérite à présent rebutée,
A de nouveaux emplois nous la voyons portée ;
Afin de mieux gagner les suffrages des gens ;
Cent fois elle s'entr'ouvre, & nous montre ses dents ;
Pour trois ou quatre mots qu'elle voudra nous dire,
Mille fois sans sujet on la verra sourire ;
Elle produit par tout son petit attirail,
De fossettes, façons, de lévres de corail.
Dormez, ô beaux yeux que j'adore !
Dormez, dormez encore ;
Je saurai bien punir les charmes impudens.
De fossettes, lévres, & dents.

Lorsque j'ai parlé de la bouche,
Hortence, je songeois à vous :
Vous pouviez vous mettre en courroux,
Car c'est vous que la chose touche ;
Ne rejettez point sur autrui,
Ce qu'on dit pour vous aujourd'hui.
Vous avez les *façons*, vous avez les *fossettes*,
Vous nous montrez des *dents* saines, blanches & nettes ;
Pour accomplir mieux l'attirail,
Vous produisez par tout des *lévres de corail*,
Et pour cinq ou six *mots* qu'on vous entendra dire ;
Cent fois malignement on vous verra *sourire* ;
Mais je puis jurer sûrement,
Qu'un baiser de cérémonie,
Suivi d'un grave compliment
En sérieuse compagnie,
N'a pas le vrai goût proprement,
Que vous demanderiez aux douceurs de la vie ;
Qu'on ne me prenne point pour un séditieux,
Qui voudroit allumer une guerre civile,
Entre votre bouche & vos yeux :
Je prétens que la bouche en sujette docile ;
Reconnoisse par tout un pouvoir glorieux,
Qui fait d'un seul regard, ou sévere, ou facile ;
La peine ou le plaisir des hommes & des Dieux.
Après avoir des yeux bien établi l'empire,
De l'emploi de la bouche il nous faut disposer ;
Que les yeux en tyrans fassent notre martyre,

Que la bouche ſoumiſe ait ſoin de l'appaiſer
Les yeux, ces beaux tyrans ont déja fait ma pei[ne]
Ils me coûtent des maux pires que le trépas;
La bouche qui doit être humaine
Sait le tourment, & ne l'appaiſe pas.

DE LA RETRAITE.

ON ne voit rien de ſi ordinaire aux vieil[les] gens que de ſoupirer pour la re-traite; & rien de ſi rare en ceux qui ſe ſont retirés, que de ne s'en repentir pas. Leur ame trop aſſujettie à leur humeur, ſe dé-goûte du monde par ſon propre ennui: car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils ſouffrent auſſi peu la ſolitude que le monde; s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils ſe puiſſent ennuyer.

Une raiſon eſſentielle qui nous oblige à nous retirer quand nous ſommes vieux, c'eſt qu'il faut prévenir le ridicule où l'âge nous fait tomber preſque toujours. Si nous quittons le monde à propos, on y conſer-vera l'idée du mérite que nous aurons eu: ſi nous y demeurons trop, on aura nos dé-fauts devant les yeux; & ce que nous ſe-rons devenus effacera le ſouvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs, c'eſt une honte

à

à un honnête-homme de traîner les infirmités de la vieilleſſe dans une Cour, où la fin de ſes ſervices a fait celle de ſes intérêts.

La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons plus rien à eſpérer pour la fortune. Voilà ce qu'un ſentiment d'honnêteté, ce que le ſoin de notre réputation, ce que le bon ſens, ce que la nature exigent de nous. Mais le monde a ſes droits encore pour nous demander la même choſe. Son commerce nous a fourni des plaiſirs tant que nous avons été capables de les goûter : il y auroit de l'ingratitude à lui être à charge, quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût.

Pour moi, je me réſoudrois à vivre dans le Couvent, ou dans le déſert, plûtôt que de donner une eſpéce de compaſſion à mes amis ; & à ceux qui ne le ſont pas, la joie malicieuſe de leur raillerie. Mais le mal eſt, qu'on ne s'apperçoit pas quand on devient imbécille ou ridicule. Il ne ſuffit point de connoître que l'on eſt tombé tout-à-fait, il faut ſentir le premier qu'on tombe, & prévenir en homme ſage la connoiſſance publique de ce changement.

Ce n'eſt pas que tous les changemens qu'apporte l'âge nous doivent faire prendre la réſolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieilliſſant, je l'avoue : mais parmi les pertes que nous faiſons, il

y en a qui ſont compenſées par d'aſſez grands avantages. Si après avoir perdu mes paſſions, les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaiſirs, & plus de diſcrétion dans mon procédé à l'égard des autres : ſi mon imagination diminue, je n'en plairai pas tant quelquefois, mais j'en importunerai moins bien ſouvent : ſi je quitte la foule pour la compagnie, je ſerai moins diſſipé : ſi je reviens des grandes compagnies à la converſation de peu de gens, c'eſt que je ſaurai mieux choiſir.

D'ailleurs, nous changeons parmi des gens qui changent auſſi-bien que nous, infirmes également, ou du moins ſujets aux mêmes infirmités. Ainſi je n'aurai pas honte de chercher en leur préſence des ſecours contre la foibleſſe de l'âge, & je ne craindrai point de ſuppléer avec l'art à ce qui commence à me manquer par la nature. Une plus grande précaution contre l'injure du temps, un ménagement plus ſoigneux de la ſanté, ne ſcandaliſeront point les perſonnes ſages ; & l'on ſe doit peu ſoucier de celles qui ne le ſont pas.

A la vérité, ce qui déplaît dans les vieilles gens n'eſt pas le grand ſoin qu'ils prennent de leur converſation. On leur pardonneroit tout ce qui les regarde, s'ils avoient la même conſidération pour autrui ; mais

l'autorité qu'ils se donnent est pleine d'injustice & d'indiscrétion ; car ils choquent mal-à-propos les inclinations de ceux qui compatissent le plus à leur foiblesse. Il semble que le long usage de la vie leur ait désappris à vivre parmi les hommes ; n'ayant que de la rudesse, de l'austérité, de l'opposition pour ceux dont ils exigent de la douceur, de la docilité, de l'obéissance. Tout ce qu'ils font leur paroît vertu : ils mettent au rang des vices tout ce qu'ils ne sauroient faire ; & contraints de suivre la nature en ce qu'elle a de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppose à ce qu'elle a de doux & d'agréable.

Il n'y a point de temps où l'on doive étudier son humeur avec plus de soin que dans la vieillesse ; car il n'y en a point où elle soit si difficilement reconnue. Un jeune homme impétueux a cent retours où il se déplaît de sa violence : mais les vieilles gens s'attachent à leur humeur comme à la vertu, & se plaisent en leurs défauts par la fausse ressemblance qu'ils ont à des qualités louables. En effet, à mesure qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs, croyant s'animer justement contre les vices. Le sérieux leur paroît du jugement ; le flegme de la sagesse : & de-là vient cette autorité importune qu'ils se don-

nent de cenſurer tout ; le chagrin, leur tenant lieu d'indignation contre le mal ; & la gravité, de ſuffiſance.

Le ſeul remède, quand nous en ſommes venus-là, c'eſt de conſulter notre raiſon dans les intervalles où elle eſt dégagée de notre humeur ; & de prendre la réſolution de dérober nos défauts à la vûe des hommes. La ſageſſe alors eſt de les cacher : ce ſeroit un ſoin ſuperflu que de travailler à s'en défaire. C'eſt donc-là qu'il faut mettre un temps entre la vie & la mort, & choiſir un lieu propre à le paſſer dévotement, ſi on peut, ſagement du moins ; ou avec une dévotion qui donne de la confiance ; ou avec une raiſon qui promette du repos. Quand la raiſon qui étoit propre pour le monde, eſt uſée ; il s'en forme une autre pour la retraite, qui de ridicules que nous devenions dans le commerce des hommes, nous fait rendre véritablement ſages pour nous-mêmes.

De toutes les retraites que nous pourrions faire quand nous ſommes vieux, je n'en trouverois point de préférables à celles des Couvens, ſi leur Régle étoit moins auſtére. Il eſt certain que la vieilleſſe évite la foule, par une humeur délicate & retirée, qui ne peut ſouffrir l'importunité ni l'embarras. Elle évite encore avec plus de ſoin la ſolitude, où elle eſt livrée à ſes pro-

pres chagrins, & à de triſtes, de fâcheuſes imaginations. La ſeule douceur qui lui reſte eſt celle d'une honnête ſociété; & quelle ſociété lui conviendroit mieux qu'une ſociété religieuſe, où les aſſiſtances humaines ſe donneroient avec plus de charité, & où les vœux ſeroient tous unis, pour demander à Dieu le ſecours qu'on ne peut attendre raiſonnablement des hommes?

Il eſt auſſi naturel aux vieilles gens de tomber dans la dévotion, qu'il eſt ordinaire à la jeuneſſe de s'abandonner aux voluptés. Ici, la nature toute pleine pouſſe hors d'elle ce qu'il y a de trop dans ſa vigueur, pour le répandre voluptueuſement ſur les objets: là, une nature languiſſante cherche en Dieu ce qui vient à lui manquer, & s'attache plus étroitement à lui, pour ſe faire comme une reſſource dans ſa défaillance. Ainſi le même eſprit qui nous méne à la ſociété dans nos beſoins, nous conduit à Dieu dans nos langueurs; & ſi les Couvens étoient inſtitués comme ils devroient l'être, nous trouverions dans les mêmes lieux, & l'appui du Ciel, & l'aſſiſtance des hommes: mais de la façon qu'ils ſont établis, au lieu d'y trouver le ſoulagement de ſes maux, on y trouve la dureté d'une obéiſſance aveugle en des choſes inutiles commandées, en des choſes innocentes défendues. On y trouve un ſacrifice ordi-

naire de sa raison ; on y trouve des loix plus difficiles à garder, que celles de Dieu & du Prince ; des loix rompues scandaleusement par les libertins, & endurées impatiemment par les plus soumis.

J'avoue qu'on voit quelquefois des Religieux d'un mérite inestimable. Ceux-ci connoissent les vanités du monde d'où ils sont sortis, & ce qu'il y a de grimace dans les lieux où ils sont entrés. Ce sont de véritables gens de bien, & de véritables dévots, qui épurent les sentimens de la morale par ceux de la piété : ils vivent non-seulement exempts du trouble des passions : mais dans une satisfaction d'esprit admirable : ils sont plus heureux à ne desirer rien, que les plus grands Rois à posséder tout. A la vérité, ces exemples sont bien rares, & la vertu de ces Religieux est plus à admirer, que leur condition à être embrassée.

Pour moi, je ne conseillerois jamais à un honnête homme de s'engager à ces sortes d'obligations, où tous les droits de la volonté généralement sont perdus. Les peines qu'on voudroit souffrir y sont rendues nécessaires ; le péché qu'on a dessein de fuir s'évite par ordre, & le bien qu'on veut pratiquer ne se fait qu'avec contrainte. La servitude ordinaire ne va pas plus loin qu'à nous forcer à ce que nous ne voulons pas : celle des Couvens nous nécessite même en ce que nous voulons.

La feuë Reine de Portugal (1), aussi capable de se conduire elle-même dans le repos, que de gouverner un Etat dans l'agitation, eut envie de se faire Religieuse, lorsqu'elle remit le gouvernement entre les mains de son Fils (2) : mais après avoir examiné les Régles de tous les Ordres, avec autant de soin que de jugement, elle n'en trouva point qui laissât au corps les commodités nécessaires, & à l'esprit une raisonnable satisfaction. Il est certain que l'idée du Couvent est assez douce à qui cherche l'innocence & le repos ; mais il est difficile d'y trouver la douceur que l'on s'est imaginée. Si on l'y rencontre quelquefois, ce qui est bien rare, on n'en jouit pas long-temps ; & la meilleure précaution qu'on puisse avoir pour n'y entrer pas, c'est de songer que presque tous les Religieux y demeurent à regret, & en sortent, quand il leur est possible, avec joie.

Je souhaiterois que nous eussions des sociétés établies, où les honnêtes gens se pussent retirer commodément, après avoir rendu au public tout le service qu'ils étoient capables de lui rendre. Quand ils y seroient entrés par le soin de leur salut, par le dégoût du monde, ou par un désir de repos,

(1) Louise-Françoise de Gusman, fille du Duc de Médina Sidonia, & femme de Jean Duc de Bragance, ensuite Roi de Portugal. Elle mourut le 28. de Février 1666.

(2) Dom Alfonse.

qui ſuccéderoit aux diverſes agitations de la fortune, ils pourroient goûter la joie d'une retraite pieuſe, & le plaiſir innocent d'une honnête & agréable converſation : mais dans ce lieu de repos je ne voudrois d'autres régles que celles du Chriſtianiſme, qui ſont reçûes généralement par tout. En effet, nous avons aſſez de maux à ſouffrir, & de péchés à commettre, ſans que de nouvelles Conſtitutions faſſent naître de nouveaux tourmens & de nouveaux crimes. C'eſt une folie de chercher loin des Cours une retraite où vous ayez plus de peine à vivre, & plus de facilité à vous damner que dans le commerce des hommes.

Je hais l'auſtérité de ces gens, qui pour donner au devoir plus d'étendue, ne laiſſent rien à la bonne volonté. Ils tournent tout à la néceſſité d'obéir, ſans autre raiſon que d'exercer toujours notre obéiſſance, que de ce qu'ils ſe plaiſent à jouir toujours de leur pouvoir. Or je n'aime pas l'aſſujettiſſement à leur fantaiſie; je voudrois ſeulement de la docilité pour une bonne & ſage diſcrétion. Il n'eſt pas juſte que le peu de liberté que ſauve la nature des loix de la politique & de celles de la Religion, vienne à ſe perdre tout-à-fait dans les Conſtitutions de ces nouveaux Légiſlateurs; & que des perſonnes qui entrent dans le Couvent par l'idée de la douceur & du

du repos, n'y rencontrent que de la servitude & de la douleur.

Pour moi, je m'y passerois volontiers des choses délicieuses, à un âge où le goût des délices est presque perdu : mais je voudrois toutes mes commodités dans un temps où le sentiment devient plus délicat pour ce qui nous blesse, à mesure qu'il devient moins exquis pour ce qui nous plaît, & moins tendre pour ce qui nous touche. Ces commodités desirables à la vieillesse, doivent être aussi éloignées de l'abondance qui fait l'embarras, que du besoin qui fait sentir la nécessité. Et pour vous expliquer plus nettement ma pensée; je voudrois dans un Couvent une frugalité propre & bien entendue, où l'on ne regarderoit point Dieu comme un Dieu chagrin, qui défend les choses agréables parce qu'elles plaisent; mais où rien ne plairoit à des esprits bien faits, que ce qui est juste ou tout-à-fait innocent.

A la prison de Monsieur Fouquet, Monsieur le Maréchal de Clerembaut avoit la tête remplie de ces imaginations de retraite. » Que l'on vivroit heureux, *me disoit-» il*, en quelque Société où l'on ôteroit à » la fortune la jurisdiction qu'elle a sur » nous ! Nous lui sacrifions, à cette for» tune, nos biens, notre repos, nos an» nées, peut-être inutilement, & si nous

» venons à posséder ses faveurs, nous en
» payons une courte jouissance, quelque-
» fois de notre liberté, quelquefois de no-
» tre vie. Mais quand nos grandeurs dure-
» roient autant que nous, elles finiront du
» moins avec nous-mêmes. Et qu'ont fait
» des leurs ces grands favoris, qui n'ont
» jamais vû interrompre le cours de leur
» fortune ? Ne semblent-ils pas n'avoir ac-
» quis tant de gloire, & amassé tant de
» biens, que pour se préparer le tourment
» de ne savoir ni les quitter, ni les rete-
» nir ? « C'étoit-là ses entretiens ordinaires un mois durant que je fus avec lui ; & ce Courtisan agréable, dont la conversation faisoit la joie la plus délicate de ses amis, se laissoit posséder entiérement à ces sortes de pensées, quelquefois judicieuses, toujours tristes.

J'avoue qu'il y a des temps où rien n'est si sage que de se retirer : mais tout persuadé que j'en suis, je me remets de ma Retraite à la nature, beaucoup plus qu'à ma maison. C'est par ses mouvemens qu'au milieu du monde, je me retire aujourd'hui du monde même. J'en suis encore pour ce qui me plaît : j'en suis dehors pour ce qui m'incommode. Chaque jour je me dérobe aux connoissances qui me fatiguent, & aux conversations qui m'ennuyent : chaque jour je cherche un doux commerce avec mes

amis, & fais mes délices les plus cheres de la délicatesse de leur entretien.

De la façon que je vis, ce n'est ni une société pleine, ni une Retraite entiére : c'est me réduire innocemment à ce qui m'accommode le plus. Dégoûté du vice comme trop grossier, & blessé de la pratique de la vertu comme trop rude, je me fais d'innocentes douceurs qui conviennent au repos de la vieillesse, & qui sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore agréablement sentir.

Lorsque nous approchons du fatal momment,
La nature se plaît à vivre innocemment ;
Et la même autrefois qui dérégloit la vie,
D'un doux & saint repos nous inspire l'envie.
Il n'est plus de beaux jours
Quand il n'est plus d'amours :
Mais notre esprit défait de son ardeur premiere,
Garde pour son couchant une douce lumiére,
Qui nous fait oublier la plus vive saison
Par les derniers plaisirs que donne la raison.



ENTRETIEN

De deux Dames avec une Religieuse, mal satisfaite de sa condition.

UNE DAME.

CONTEZ-NOUS un peu votre sort :
Que fait-on dans le Monastére ?
Madame & moi souhaitons fort
D'en apprendre tout le mystére.

LA RELIGIEUSE.

Sans égard au teint précieux
D'une beauté jeune & fleurie,
Celle qui se fouette le mieux,
De l'Abbesse est la plus chérie.
L'esprit est un mérite auprès d'elle odieux ;
Qui n'est pas imbécille y passe pour impie ;
Un Directeur tendre & pieux
Avec une dévote amie,
Sur les autres impérieux
Veut exercer sa tyrannie ;
Notre Chœur est fastidieux,
J'en hais la fade mélodie :
Notre repas pernicieux,
La seule faim nous y convie ;

Car le troupeau religieux,
Qui souvent jeûne & toujours prie,
Prend un appétit furieux
Et de tous mets se rassasie.
Un Prêcheur ignorant & vieux;
Avec grande cérémonie,
Tousse, crache, leve les yeux,
Et puis fait à la compagnie
Un long Sermon fort ennuyeux,
Dont il faut qu'on le remercie.
Après que le bon Pere a discouru des Cieux,
Nous chantons Vêpres & Complie;
Et le Salut fait les adieux
De notre méchante harmonie.
Suit le soupé délicieux
D'une pomme crue ou rôtie;
Puis un sommeil peu gracieux
Me tient au lit mal endormie,
Attendant l'ordre injurieux,
Qui m'en fait faire une sortie
Par un temps froid & pluvieux:
Enfin je me trouve asservie
A tant de peines en ces lieux,
Qu'il me faut aspirer par force à l'autre vie.
Heureuse est une bonne Sœur,
Que cette espérance a charmée!
Mais il faut plaindre le malheur
Où tombe une pauvre enfermée,
Qui ne goûte point la douceur

Qu'apporte une si belle idée.
C'est un entretien assez doux,
A la plus prude, à la plus sage,
De songer quelquefois que la mort d'un époux
Rompt les liens du mariage :
Il n'en est pas ainsi chez nous ;
Le mari qui nous tient en cage
Est éternel, & hors des coups,
Qui savent procurer le bonheur du veuvage.

LA DAME.

En vérité, ma Sœur, vos murmures sont grands.
Si c'est-là tout le mal qu'ont les Religieuses,
Vous traitez votre époux comme on fait les tyrans.
Et vos plaintes sur-tout sont fort injurieuses.
Le Ciel nous a donné des états différens,
Mais nous n'en sommes pas pour cela plus heureuses :
Le chagrin des maris, l'embarras des enfans ;
Des infidélités aux pauvres amoureuses
De qui les sots desirs ont été trop constans ;
D'un amour emporté les suites trop fâcheuses,
D'un autre mieux conduit les égards trop gênans :
Les tendres mouvemens des ames vertueuses.
Etouffés avec peine & toujours renaissans ;
Le luxe des habits en quelques somptueuses,
Dont le crédit se perd avec tous les marchands ;
La passion du jeu dans les nécessiteuses,
Le tourment qu'on se donne à disputer des rangs
Une fiére hauteur que les impérieuses

Opposent vainement à la faveur du temps ;
Un bas attachement, des foiblesses honteuses,
Qui ne servent de rien à l'intérêt des gens ;
Le malheur du succès pour les ambitieuses,
Dont les cœurs élevés sont trop entreprenans ;
L'inquiet mouvement qui perd des intrigueuses
Pour se mêler de tout avec trop peu de sens ;
Voilà, ma chere Sœur, nos voluptés flatteuses :
Du Monde, qui vous plaît, voilà les doux présens ;
Voilà ce grand bonheur qui vous rend envieuses.

LA RELIGIEUSE.

Ce lieu que mille fois j'ai nommé ma prison,
Sera votre Retraite assez-tôt, que je pense ;
Car celle qui se voit dans l'arriére-saison,
Pourra faire l'expérience
Des Régles de notre Maison
Avec beaucoup de bienséance.

L'AUTRE DAME.

A vous entendre discourir,
Trop heureux est le sort des autres,
Vous aimeriez, ma Sœur, à danser, à courir,
Nous aimerions en paix des jours comme les vôtres ;
Mais à son propre état chacun se doit tenir ;
Gardons notre embarras, dites vos Patenôtres :
La sagesse est de bien souffrir.
Vous vos chagrins, & nous les nôtres.
Ecoutez vos devoirs, plutôt que vos raisons ;

Ayons plus de vertus chez nous que d'oraiſons :
De s maux qu'un Dieu ſouffrit ayez toujours l'image ,
Imitez-le dans ſes douleurs ;
Des biens que Dieu nous fait faiſons un bon uſage ;
Imitons-le dans ſes faveurs.
Vaincre de nos Amours la douce violence ,
Ne permettre à nos cœurs que de juſtes deſirs ,
Un repos innocent , & d'honnêtes plaiſirs ,
C'eſt pour nous aſſez de ſouffrance :
L'ordre nous coûte des ſoupirs ;
Une bonne conduite eſt notre pénitence.

LA RELIGIEUSE.

Je ſens ranimer ma langueur
Par vos diſcours pleins de ſageſſe ;
Et ſi vous étiez mon Abbeſſe ,
Rien n'égaleroit ma ferveur.
(*A la premiere Dame.*)
Pour vous, Madame la conteuſe
De tant de malheurs différens ,
Ou faites chez vous la pleureuſe ;
Ou ſoyez avec nous pénitente céans.



LETTRE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A MONSIEUR
DE BONREPAUX;
A LONDRES (1).

JE ne croyois pas, Monfieur, que les Négociations & les Traités vous laiffaffent penfer à moi. J'en fuis auffi fier que fi l'on m'avoit érigé une ftatue fur le fommet du mont Parnaffe. Pour me revancher de cet honneur, je vous place en ma mémoire auprès de deux Dames qui me feront oublier les Traités & les Négociations, & peut-être les Rois auffi. Je voudrois que vous viffiez préfentement Madame Hervart; on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que fi ces ennemies du genre humain s'en étoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne eft encore de celui-ci. Il n'y a que

(1) On a crû devoir mettre içi cette LETTRE, parce qu'elle fert à l'intelligence de celles qui fuivent.

Madame Hervart qui les ait congédiées pour toujours. Au lieu d'hôtesses si mal plaisantes, elle a retenu la gaité & les graces, & mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint-Honoré, qui véritablement nous négligent un peu; je n'ai osé dire qu'elles nous négligent un peu trop. M. de Barillon se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses, qu'elles faisoient passer un vin médiocre, & une aumelette au lard, pour du nectar & de l'ambrosie. Nous pensions nous être repûs d'ambrosie, & nous soutenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les graces de la rue Saint-Honoré nous négligent. Ce sont des ingrates, à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foi, Monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer, en écarte tantôt un mortel & tantôt un autre, & se moque du demeurant: sans considérer ni le Comte, ni le Marquis; aussi peu le Duc.

Tros Rutulusve fiat, nullo discrimine habebo:

Voilà la devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premieres de la troupe;

mais je ne voi pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, & par son langage & par ses maniéres, elle ne relevera pas le parti. Vous êtes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous savons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ai rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continue d'être bonne, à un rhûme près, que même cette Dame n'est point fâchée d'avoir ; car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhûmes, & je croi que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit été pleine que de ses louanges ; non qu'elle se souciât d'être louée ; elle le souffroit seulement, & ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vû le temps qu'Iris (& c'étoit l'âge d'or,
Pour nous autres gens du bas monde)
J'ai vû, dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde ;
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate ;
Mais la louange délicate
Avoit auprès d'elle son prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;
Il l'endort, & s'il faut parler de bonne foi,

L'Eloge & les Vers sont pour elle,
Ce que maints Sermons sont pour moi.
J'eusse pû m'exprimer de quelque autre maniere;
Mais puisque me voilà tombé sur la matiere,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?
Tout homme sage en use ainsi;
Quarante beaux Esprits (1) certifieront ceci:
Nous sommes tout autant; qui dormons comme d'autres
Aux Ouvrages d'autrui; quelquefois même aux nôtres.
Que cela soit dit entre nous.
Passons sur cet endroit; si j'étendois la chose,
Je vous endormirois, & ma Lettre pour vous,
Deviendroit, en Vers comme en Prose,
Ce que maints Sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc-là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Madame Hervart dont je voudrois bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse.. Comme j'y suis le parain de plusieurs belles, je veux & entend qu'à l'avenir Madame Hervart s'appelle Silvie dans tous les Domaines que je posséde sur le double Mont, & pour commencer,

(1) Messieurs de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

C'est un plaisir de voir Silvie :
Mais n'esperez pas que mes Vers
Peignent tant de charmes divers ;
J'en aurois pour toute ma vie.
S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des Cieux,
Ce quelqu'un, fût-il Roi des Cieux,
En auroit pour toute sa vie.
Votre ame en est encor ravie :
J'en suis sûr : & dis quelquefois,
» Jamais cette beauté divine
» N'affranchit un cœur de ses loix :
» Notre Intendant de la Marine (1)
» A beau courir chez les Anglois ;
» Puisqu'une fois il l'a servie,
» Qu'il aille & vienne à ses Emplois,
» Il en a pour toute sa vie.
Que cette ardeur, où nous convie
Un objet si rare & si doux,
Ne soit de nulle autre suivie,
C'est un sort commun pour nous tous :
Mais je m'étonne de l'époux,
Il en a pour toute sa vie.

J'ai tort de dire que *je m'en étonne*, il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fût pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie, complai-

(1) Monsieur de Bonrepaux.

ſante, d'humeur égale, d'un eſprit doux, & qui l'aime de tout ſon cœur ? Vous voyez bien que toutes ces choſes ſe rencontrant dans un ſeul ſujet, doivent prévaloir à la qualité d'épouſe. J'ai tant de plaiſir à en parler, que je reprendrai une autre fois la matiere. Que Madame Hervart ne prétende pas en être quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monſieur, en quel état eſt la chambre des Philoſophes (1). Ils ſont cuits, & embelliſſent tous les jours. J'y ai joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, ſi vous leur faites l'honneur de les venir voir, avec ceux de vos amis qui doivent être de la partie.

Mes Philoſophes cuits, j'ai voulu que Socrate,
Et Saint-Diez, mon fidéle Achate,
Et de la gent porte-écarlate,
Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger
Verger (2),
Puſſent avoir quelque Muſique,
Dans le ſéjour Philoſophique.
Vous vous moquez de mon deſſein :
J'ai cependant un Claveſſin.

(1) Monſieur de La Fontaine avoit fait jetter en moule de terre tous les plus grands Philoſophes de l'Antiquité, qui faiſoient l'ornement de ſa chambre.

(2) L'Abbé Verger.

Un Claveffin chez moi ! ce meuble vous étonne :
Que direz-vous fi je vous donne
Une Cloris de qui la voix
Y joindra fes fons quelquefois ?
La Cloris eft jolie, & jeune, & fa perfonne
Pourroit bien ramener l'Amour
Au philofophique féjour.
Je l'en avois banni ; fi Cloris le ramene,
Elle aura chanfons pour chanfons.
Mes Vers exprimeront la douceur de fes fons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon déformais,
Qu'à chanter les Cloris, & les laiffer en paix.
Vous autres Chevaliers, tenterez l'aventure,
Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau Berger (1)
Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'eft pas chofe qui foit fûre.

J'allois fermer cette lettre quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & ce que je dis au commencement n'eft qu'une réponfe à quelque chofe qui me concerne dans la vôtre à Madame de la Sabliere. Si j'euffe vû le témoignage fi ample d'un fouvenir à quoi je ne m'attendois pas, j'aurois pouffé bien plus loin la figure & l'étonnement ; ou peut-être que je me ferois tenu à une proteftation toute fimple, qu'il ne me pouvoit rien arriver de

(1) Pâris.

plus agréable que ce que vous m'avez écrit de Windſor. Il y a pluſieurs choſes conſidérables, entr'autres vos deux Anacréons, Monſieur de Saint-Evremond, & Monſieur Waller, en qui l'imagination & l'amour ne finiſſent point. Quoi! être Amoureux & bon Poëte à quatre-vingt-deux ans! Je n'eſpére pas du Ciel tant de faveurs : c'eſt du *Ciel* dont il eſt fait mention au Pays des fables que je veux parler; car celui que l'on prêche à préſent en France, veut que je renonce aux Cloris, à Bacchus & à Apollon, trois Divinités que vous me recommandez dans la vôtre. Je concilierai tout cela le moins mal & le plus long-temps qu'il me ſera poſſible, & peut-être que vous me donnerez quelque bon expédient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des intérêts oppoſés, & qui en ſavez ſi bien les moyens. J'ai tant entendu dire de bien de Monſieur Waller, que ſon approbation me comble de joie. S'il arrive que ces vers-ci ayent le bonheur de vous plaire; (ils lui plairont par conſéquent) je ne me donnerois pas pour un autre; & continuerai encore quelques années de ſuivre Cloris, & Bacchus, & Apollon, & ce qui s'enſuit; avec la modération requiſe, cela s'entend.

Au reſte, Monſieur, n'admirez-vous point Madame de Bouillon, qui porte la

joie

joie par tout ? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais génie, qui se mêle de temps en temps des affaires de cette Princesse ? Sans lui, ce climat ne l'auroit point vûe ; & c'est un plaisir de la voir, disputant, grondant, jouant, & parlant de tout avec tant d'esprit, que l'on ne sauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit été du temps des Payens, on auroit déifié une quatriéme Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, & invoquer pour cela Monsieur Waller. Mais qui est le Philosophe qu'elle a mené en ce Pays-là ? La description que vous me faites de cette Riviere, sur les bords de laquelle on va se promener, après qu'on a sacrifié long-temps au sommeil, cette vie mêlée de Philosophie, d'amour, & de vin, sont aussi d'un Poëte, & vous ne le pensiez peut-être pas être. La fin de votre Lettre, où vous dites que Monsieur Waller, & Monsieur de Saint-Evremond ne sont contens, que parce qu'ils ne connoissent pas nos deux Dames, me charme. Aussi je trouve cela très-galant, & le ferai valoir dès que l'occasion s'en présentera. Sur-tout je suivrai votre conseil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez aussi-tôt que les affaires le permettront. Monsieur Hessein a la fiévre, qui lui a duré continue pendant trois ou quatre jours, &

puis a cessé ; puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit été saigné trois fois jusques au jour d'hier. Je ne sai pas si depuis on y aura ajoûté une quatriéme saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie. Je ne doute point que les Hervart & les Saint-Diez ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des Lettres de bon endroit, & si bon que je n'en sai qu'un qui se puisse dire meilleur. Je vous le souhaite. Cependant, Monsieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer, & croyez que je suis, *&c.*

A Paris, le 31. *d'Août* 1687.

LETTRE DE MONSIEUR DE LA FONTAINE, A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous re-

tiennent si long-temps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'Automne, & qu'en échange nous leur donnions deux ou trois Isles dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction, je leur céderois tout l'Océan même; mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de Madame votre Sœur, que de l'Angleterre. On ne quitte pas Madame la Duchesse Mazarin comme l'on voudroit. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est-à-dire, d'enchantemens, & de graces de toutes sortes.

Moins d'amour, de ris & de jeux,
Cortége de Vénus sollicitoient pour elle,
Dans ce différend si fameux,
Où l'on déclara la plus belle
La Déesse des agrémens.
Celle aux yeux bleux, celle aux bras blancs,
Furent au Tribunal par Mercure conduites;
Chacune étala ses talens.
Si le même débat renaissoit en nos temps,
Le procès auroit d'autres suites,
Et vous, & votre sœur, emporteriez le prix
Sur les Clientes de Paris.
Tous les citoyens d'Amathonte
Auroient beau parler pour Cypris,
Car vous avez, selon mon compte,

Plus d'amour, de jeux & de ris.
Vous excellez en mille choſes,
Vous portez en tous lieux la joye & les plaiſirs:
Allez en des climats inconnus aux Zéphirs,
Les champs ſe vêtiront de roſes.
Mais comme aucun bonheur n'eſt conſtant dans ſon cours,
Quelques noirs aquilons troublent de ſi beaux jours.
C'eſt-là que vous ſavez témoigner du courage;
Vous envoyez au vent ce fâcheux ſouvenir:
Vous avez cent ſecrets pour combattre l'orage;
Que n'en aviez-vous un qui le ſût prévenir!

On m'a mandé que Votre Alteſſe étoit admirée de tous les Anglois, & pour l'eſprit & pour les maniéres, & pour mille qualités qui ſe ſont trouvées de leur goût. Cela vous eſt d'autant plus glorieux, que les Anglois ne ſont pas de fort grands admirateurs: je me ſuis ſeulement apperçû qu'ils connoiſſent le vrai mérite, & en ſont touchés.

Votre Philoſophe a été bien étonné quand on lui a dit que Deſcartes n'étoit pas l'inventeur de ce Syſtême que nous appellons la *Machine des Animaux*; & qu'un Eſpagnol l'avoit prévenu (1). Cependant

(1) Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle à l'Article PEREIRA.

quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de le croire, & ne sai que les Espagnols qui pussent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelqu'Opinion de Descartes, répandue de côté & d'autre dans les ouvrages des Anciens, comme celle-ci; qu'il n'y a point de *Couleurs* au monde. Ce ne sont que de différens effets de la lumiere sur de différentes superficies. Adieu les lys, & les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche, ni cheveux noirs; notre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur: & après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des Femmes?

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que sait Votre Altesse, & de ce qu'elle voudroit savoir, sans se donner d'autre peine que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de Philosophie; mais je leur apprens que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi-bien que toutes sortes de Livres, pourvû qu'ils soient bons.

Nul Auteur de renom n'est ignoré de vous,
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers vos chiens ont beau se battre,
Vous mettez le Hola en écoutant l'Auteur;

Vous égalez ce Dictateur
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me semble, Jule César ; il faisoit à la fois quatre dépêches sur quatre matiéres différentes. Vous ne lui devez rien de ce côté-là ; & il me souvient qu'un matin vous lisant des vers, je vous trouvai en même-temps attentive à ma lecture, & à trois querelles d'Animaux. Il est vrai qu'ils étoient sur le point de s'étrangler. *Jupiter le Conciliateur* n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par-là, Madame, jusqu'où votre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'Ouvrages, & en jugez bien.

Vous savez dispenser à propos votre estime,
Le pathétique, le sublime ;
Le sérieux, & le plaisant,
Tour à tour vous vont amusant.
Tout vous duit, l'Histoire & la Fable,
Prose & Vers, Latin & François :
Par Jupiter je ne connois
Rien pour nous de si souhaitable.
Parmi ceux qu'admet à sa Cour
Celle qui des Anglois embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour ;
Anacréon & les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Evremond & moi,

Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit Anacréon chez soi?
Qui banniroit Waller & la Fontaine?
Tous deux sont vieux, Saint-Evremond aussi:
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrene,
Gens moins ridés dans leurs Vers que ceux-ci?
Le mal est que l'on veut ici
De plus séveres Moralistes:
Anacréon s'y tait devant les Janséniştes.
Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces Auteurs,
Pleins d'esprit, & bons disputeurs.
Vous en savez goûter de plus d'une maniére;
Les Sophocles du temps, & l'illustre Moliere,
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point,
Sur quoi ne disputez-vous point?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son Ombre; mais je pense qu'il vaudroit mieux le ressusciter tout-à-fait. Je m'en irai pour cela trouver un Gymnosophiste de ceux qu'alla voir Apollonius Tyaneus. Il apprit tant de choses d'eux qu'il ressuscita une jeune fille. Je ressusciterai un vieux Poëte. Vous & Madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre. Monsieur Waller, Monsieur de Saint-Evre-

mond, le vieux Grec, & moi. Croyez-vous, Madame, qu'on pût trouver quatre Poëtes mieux aſſortis ?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens,
Inſpirer le plaiſir, la triſteſſe combattre ;
Et de fleurs couronnés ainſi que le Printemps,
Faire trois cens ans à nous quatre.

Après une entrevûe comme celle-là, & que j'aurai renvoyé Anacréon aux Champs Eliſées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou ſix Anglois, & autant d'Angloiſes, (les Angloiſes ſont bonnes à voir, à ce que l'on dit). Je ferai ſouvenir notre Ambaſſadeur, de la rue neuve des Petits-Champs, & de la dévotion que j'ai toujours eûe pour lui. Je le prierai, & Monſieur de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce ſont à peu près toutes les affaires, que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait auſſi deſſein de convertir Madame Hervart, Madame de Gouvernet, & Madame Eland, parce que ce ſont des perſonnes que j'honore ; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les ſujets encore aſſez diſpoſés. Or je ne ſuis bon, non plus que *Perrin Dendin* (1), que quand les parties ſont laſſes de conteſter. Une choſe que

(1) Voyez RABELAIS, Livre III. Ch. 39.

je

je souhaiterois avant toutes, ce seroit que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au Monarque; mais je n'oserois l'espérer. C'est un Prince qui mérite qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un Souverain, & de véritable passion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoique tous le dûssent faire en ces places-là.

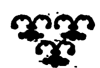
Ce n'est pas un vain phantôme
Que la gloire & la grandeur;
Et STUART en son Royaume,
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un Amant à sa Maîtresse.
Ennemi de la mollesse,
Il gouverne son Etat
En habile Potentat.
De cette haute science
L'Original est en France
Jamais on n'a vû de Roi
Qui sût mieux se rendre maître;
Fort souvent jusques à l'être
Encor ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer:
LOUIS a sû s'y tracer
Un chemin par ses Conquêtes:
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'Histoire:

J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces Moutons, Madame, c'est votre Altesse, & Madame Mazarin. Ce seroit ici le lieu de faire aussi son Eloge, afin de le joindre au vôtre : mais comme ces sortes d'Eloges sont une matiére un peu délicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne. Vous vivez en Sœurs, cependant il faut éviter la comparaison.

L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand Orateur, quand ce seroit un Ange,
Ne contenteroit pas en semblables desseins,
Deux Belles, deux Héros, deux Auteurs, ni deux Saints.

Je suis avec un profond respect, &c.



RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A LA LETTRE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON.

SI vous étiez aussi touché du mérite de Madame de Bouillon, que nous en sommes charmés, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous eussiez trouvé des Dames qui vous connoissent autant par vos Ouvrages, que vous êtes connu de Madame de la Sabliere, par votre commerce & votre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir, qu'elles souhaitoient fort : mais elles ont celui de lire une Lettre assez galante & assez ingénieuse, pour donner de la jalousie à Voiture, s'il vivoit

encore. Madame de Bouillon, Madame Mazarin, & Monsieur l'Ambassadeur, ont voulu que j'y fisse une espéce de réponse. L'entreprise est difficile ; je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

Je ne parlerai point des Rois ;
Ce sont des Dieux vivans que j'adore en silence ;
Loués à notre goût & non pas à leur choix,
Ils méprisent notre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du mérite passé de quelqu'autre vaillance,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits :
C'est, des vertus du temps, ôter la connoissance.
J'aime à leur plaire en respectant leurs droits ;
Rendant toujours à leur puissance
A leurs volontés, à leurs loix,
Une parfaite obéissance.
Sans moi leur gloire a sû passer les mers ;
Sans moi leur juste renommée
Par toute la terre est semée :
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon se passeroit bien de ma Prose, après avoir lû le bel Eloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait, & sur tout ce qu'elle dit ; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel ; de savoir que d'agrément. En des

contestations assez ordinaires, elle dispute toujours avec esprit; souvent, à ma honte, avec raison; mais une raison animée qui paroît de la passion aux connoisseurs médiocres, & que les délicats même auroient peine à distinguer de la colere dans une personne moins aimable.

Je passerai le chapitre de Madame Mazarin, comme celui des Rois, dans le silence d'une secrette adoration. Travaillez, Monsieur, tout grand Poëte que vous êtes, travaillez à vous former une belle idée; & malgré l'effort de votre esprit, vous serez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une personne si admirable.

Ouvrages de la fantaisie,
Fictions de la Poësie,
Dans vos chefs-d'œuvres inventés,
Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautés.
Loin d'ici figures usées,
Loin, comparaisons méprisées:
Ce seroit embellir la lumiére des Cieux,
Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.
Belle Grecque, fameuse Héléne,
Ne quittez point les tristes bords
Où regne votre Ombre hautaine:
Vous êtes moins mal chez les morts;
Vous ne souffrez pas tant de peine

Que vous en souffririez à voir tous les trésors
Que nature, d'une main pleine,
A répandu sur ce beau corps.
Quand le Ciel vous rendroit votre forme premiere,
Que vos yeux aujourd'hui reverroient la lumiere,
A quoi vous serviroient & ces yeux & ce jour,
Qu'à vous en faire voir qui donnent plus d'amour?
Vous passez votre temps en vos demeures sombres,
A conter aux nouvelles Ombres,
Amours, Avantures, Combats;
A les entretenir là-bas
De la vieille guerre de Troye,
Qui sert d'amusement au défaut de la joye.
Mais ici que trouveriez-vous
Qui n'excitât votre courroux?
Vous verriez devant vous des charmes,
Maîtres de nos soupirs & de nos tendres larmes;
Vous verriez fumer leurs autels,
De l'encens de tous les mortels,
Tandis que morne & solitaire,
L'ame triste, l'esprit confus,
Vous vous sauveriez chez Homere,
Et passeriez les nuits avec nos Vossius,
A chercher dans un Commentaire
Vos mérites passés qu'on ne connoîtroit plus.
Belle Grecque, fameuse Héléne,
Ne quittez pas les tristes bords
Où regne votre Ombre hautaine,

Tout regne est bon, & fût-ce chez les morts.
Et vous, Beautés, qu'on loue en son absence,
Attraits nouveaux, doux & tendres appas,
Qu'on peut aimer où Mazarin n'est pas,
Empêchez-la de revenir en France :
Par tous moyens traversez son retour,
Jeunes beautés, tremblez au nom d'Hortence,
Si la mort d'un Epoux la rend à votre Cour,
Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence.
Mais à quoi bon tout ce discours
Que vous avez fait sur Héléne,
COMBATS, AVANTURES, AMOURS,
Ces TRISTES BORDS, & cet OMBRE HAUTAINE :
Sans vous donner excuse ni détours,
Je vous dirai, Monsieur de la Fontaine,
Que tels propos vous sembleroient bien courts
Si tel objet animoit votre veine.
La régle gêne, on ne la garde plus,
On joint Héléne au docte Vossius,
Comme souvent, de loisir, sans affaires,
On fait *dicter à quatre* Secrétaires.
Les premieres beautés ont droit au merveilleux,
La basse vérité se tient indigne d'elles :
Il faut de l'incroyable, il faut du fabuleux ;
Pour les Héros & pour les Belles.

La solidité de Monsieur l'Ambassadeur l'a rendu assez indifférent pour les louanges

qu'on lui donne : mais quelque rigueur qu'il tienne à ſon mérite, quelque ſévére qu'il ſoit à lui-même, il ne laiſſe pas d'être touché ſecretement de ce que vous avez écrit pour lui. Je voudrois que ma Lettre fût aſſez heureuſe pour avoir le même ſuccès auprès de vous.

Vous poſſédez tout le bon ſens
Qui ſert à conſoler des maux de la vieilleſſe :
Vous avez plus de feux que n'ont les jeunes gens,
Eux, moins que vous de goût & de juſteſſe.

Après avoir parlé de votre eſprit, il faut dire quelque choſe de votre morale.

S'accommoder aux ordres du deſtin ;
Aux plus heureux ne porter point d'envie ;
Du faux eſprit que prend un libertin,
Avec le temps, connoître la folie,
Et dans les Vers, Jeu, Muſique, bon Vin,
Paſſer en paix une innocente vie,
C'eſt le moyen d'en reculer la fin.

Monſieur Waller, dont nous regrettons la perte, a pouſſé la vigueur de l'eſprit juſqu'à l'âge de quâtre-vingt-deux ans (1) ;

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triſte & malheureux trépas,

(1) M. Waller mourut le 31. d'Octobre 1687.

Je dirois en pleurant que toute Muſe eſt morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
O vous, nouvel Orphée, ô vous de qui la veine
Peut charmer des Enfers la noire Souveraine,
Et le Dieu ſon époux, ſi terrible, dit-on,
Daignez, tout-puiſſant la Fontaine,
Des lieux obſcurs où notre ſort nous méne,
Tirer Waller au lieu d'Anacréon.

Mais il n'eſt permis de demander ces ſortes de ſoulagemens qu'en Poëſie; on ſait qu'aucun mérite n'exempte les hommes de la néceſſité de mourir, & que la vertu d'aucun charme, aucune priere, aucuns regrets ne peuvent les rendre au monde, quand ils en ſont une fois ſortis.

Si la bonté des mœurs, la beauté du génie,
Pouvoient ſauver quelqu'un de cette tyrannie,
Que la Mort exerce ſur tous;
Waller, vous ſeriez parmi nous
Arbitre délicat en toute compagnie
Des plaiſirs les plus doux.

Je paſſe de mes regrets pour la Muſe de M. Waller, à des ſouhaits pour la vôtre.

Que plus long-temps votre Muſe agréable
Donne au public ſes Ouvrages galans!
Que tout chez vous puiſſe être CONTE & FABLE,

Hors le ſecret de vivre heureux cent ans !

Il ne ſeroit pas raiſonnable que je fiſſe tant de vœux pour les autres, ſans en faire quelqu'un pour moi.

Puiſſe de la beauté le plus parfait modelle,
A mes vers, à mes ſoins, laiſſer leurs foibles
droits;
Que l'avantage heureux de vivre ſous ſes loix
Me tienne lieu de mérite auprès d'elle !
Que le feu de ſes yeux m'inſpire les eſprits
Qui depuis ſi long-temps m'ont conſervé la vie !
Qu'une ſecrette ardeur anime mes Ecrits !
Que me ſerviroit-il de parler d'autre envie ?
Où ceſſe l'amoureux deſir
Il faut que la raiſon nous ſerve de plaiſir.



RÉPONSE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

NI vos leçons, ni celles des neufs Sœurs,
N'ont sû charmer la douleur qui m'accable :
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs
Et ne saurois rien penser d'agréable.
Tout Rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent & de corps & d'esprit;
Il m'a fallu, pour forger cet Ecrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi, dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux Vers,
A votre Prose, & galante & polie.
Deux Déités par leurs charmes divers,
Ont d'agrémens votre lettre remplie :
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens;
Le mal me tient, Hortence vous amuse,

Cette Déesse, outre tous vos talens,
Vous est encore une dixiéme Muse :
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussi-tôt que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritois une Lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnoissant. Vous me louez de mes Vers & de ma Morale, & cela de si bonne grace, que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'Eloge qui vient de vous,
Est glorieux & bien doux :
Tout le monde vous propose
Pour modéle aux bons Auteurs ;
Vos beaux Ouvrages sont cause,
Que j'ai sû plaire aux neuf Sœurs.
Cause en partie, & non toute ;
Car vous voulez bien sans doute,
Que j'y joigne les Ecrits
D'aucuns de nos beaux esprits.
J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens :
Je ne sai qui fut son Maître ;
Que ce soit qui le peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliois Maître François (1), dont je me dis encore le disciple, aussi-bien que celui de Maître Vincent, & celui de Maître Clément. Voilà bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railler, où vous excellez, je prétens en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hipocrene; (bien entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchissent). Nous serons entourés de Nimphes & de Nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent dans votre école à juger de tout avec pénétration & avec finesse.

Vous possédez cette Science;
Vos jugemens en sont les régles & les loix;
Outre certains Ecrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortence & les deux Rois.

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puissances, aussi-bien à Madame Mazarin qu'aux deux Princes; vous me faites son Portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, & en me donnant la liberté de me figurer des Beautés & des Graces à ma fantaisie. Si j'entreprens d'y toucher, vous

(1) Rabelais.

défiez en ſon nom la vérité & la fable, & tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables & propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour, ſi je me laiſſois rebuter par de telles difficultés. Il faut vous repréſenter votre Héroïne autant que l'on peut. Ce projet eſt un peu vaſte pour un génie auſſi borné que le mien. L'entrepriſe vous conviendroit mieux qu'à moi, que l'on a crû juſqu'ici ne ſavoir repréſenter que des Animaux. Toutefois, afin de vous plaire, & pour rendre ce Portrait le plus approchant qu'il ſera poſſible, j'ai parcouru le Pays des Muſes, & n'y ai trouvé en effet que de vieilles expreſſions que vous dites que l'on mépriſe. De-là, j'ai paſſé au Pays des Graces, où je ſuis tombé dans le même inconvénient. Les jeux & les ris ſont encore des galanteries rebattues, que vous connoiſſez beaucoup mieux que je ne fais. Ainſi, le mieux que je puiſſe faire, eſt de dire tout ſimplement que rien ne manque à votre Héroïne de ce qui plaît, & de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage ?
Hortence eut du Ciel en partage
La Grace, la Beauté, l'Eſprit; ce n'eſt pas tout :
Les qualités du cœur; ce n'eſt pas tout encore :
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un juſqu'à l'autre bout.

L'Angleterre en ce point le dispute à la France :
Votre Héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ses dévots à toute outrance,
Faites-nous l'Eloge d'Hortence !
Je pourrois en charger le Dieu du double Mont,
Mais j'aime mieux Saint-Evremond.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit ? Puisque vous voulez que la gloire de Madame Mazarin remplisse tout l'univers, & que je voudrois que celle de Madame de Bouillon allât au-delà ; ne dormons ni vous, ni moi, que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous Chevaliers de la Table ronde ; aussi-bien est-ce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en notre équipage ; & au haut de ces deux Tentes, les deux Portraits des Divinités que nous adorons.

Au passage d'un Pont, ou sur le bord d'un Bois,
Nos Hérauts publieront ce Ban à haute voix :
MARIANE sans pair, HORTENCE sans seconde,
Veulent les cœurs de tout le monde.
Si vous en êtes crû, le parti le plus fort
Panchera du côté d'Hortence ;
Si l'on m'en croit aussi, Mariane d'abord

Doit faire incliner la balance.
Hortence ou Mariane, il faut y venir tous :
Je n'en sai point de si profane
Qui d'Hortence évitant les coups,
Ne céde à ceux de Mariane.
Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur
Que sans égard à notre ardeur,
Il fasse le partage ; à moins que des deux Belles
Il ne puisse accorder les droits.
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux des deux Rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, & celui de ma santé ; autrement il me faudroit chercher en litiere les avantures. On m'appelleroit le *Chevalier du rhumatisme* ; Nom qui, ce me semble, ne convient guére à un Chevalier errant. Autrefois que toutes saisons m'étoient bonnes, je me serois embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, & je crains toute chose ;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour ;
Vous savez qu'à sa Mere il se plaignit un jour
Du pli d'une feuille de Rose.
Ce pli l'avoit blessé. Par quels cris forcenés
Auroit-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte ?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'est

C'eſt dommage que Monſieur Waller nous ait quittés, il auroit été du voyage. Je ne devrois peut-être pas le faire entrer dans une Lettre auſſi peu ſérieuſe que celle-ci. Je crois toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui eſt arrivé au-delà du Fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un ſonge, & c'en eſt peut-être un ; cependant la choſe m'eſt demeurée dans l'eſprit comme je vais vous la dire.

Les beaux Eſprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Eliſées :
Ils veulent tous en leurs départemens
Waller pour hôte, Ombre de mœurs aiſées.
Pluton leur dit : *J'ai vos raiſons peſées,*
Cet Homme ſut en quatre Arts exceller,
Amour & Vers, Sageſſe & Beau parler ;
Lequel d'eux tous l'aura dans ſon Domaine ?
» Sire Pluton, vous voilà bien en peine
» S'il poſſédoit ces quatre Arts en effet,
» Celui d'Amour, c'eſt choſe toute claire,
» C'eſt un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, & ſuis fort aiſe que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne ſuis pas moins ennemi que vous, du faux air d'eſprit que prend un libertin. Quicon-

que l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un Livre,
Mais la raiſon m'oblige à vivre
En ſage citoyen de ce vaſte Univers;
Citoyen qui voyant un Monde ſi divers,
Rend à ſon Auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux Vers, les doux ſons,
Il eſt vrai, ſont peu néceſſaires:
Mais qui dira qu'ils ſont contraires
A ces éternelles leçons?
On peut goûter la joye en diverſes façons;
Au ſein de ſes amis répandre mille choſes,
Et recherchant de tout les effets & les cauſes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruiſſeau,
Raiſonner avec eux ſur le Bon, ſur le Beau;
Pourvû que ce dernier ſe traite à la légere,
Et que la Nimphe ou la Bergere
N'occupe notre eſprit & nos yeux qu'en paſſant.
Le chemin du cœur eſt gliſſant;
Sage Saint-Evremond, le mieux eſt de m'en taire,
Et ſurtout n'être plus Chroniqueur de Cythere,
Logeant dans mes Vers les Cloris,
Quand on les chaſſe de Paris.
On va faire embarquer ces belles,

Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amour (1) :
Que maint Auteur puisse avec elles,
Passer la Ligne pour toujours,
Ce seroit un heureux passage !
Ah ! si tu les suivois, tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour appanage !
Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme va-t-en. Suis-je ton héritage ?
Suis-je un Prélat ? Crois-moi, consens à notre adieu :
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes Vers, comme toi, deviennent mal-plaisans.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans,
Fera sans ton secours cette métamorphose ;
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Evremond, vous vous moquez de moi :
De bonne heure ! Est-ce un mot qui me convienne encore !
A moi qui tant de fois ai vû naître l'aurore,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend.

Madame de la Sabliere se tient extrêmement honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, & m'a prié de vous en remer-

(1) Dans le temps que M. de la Fontaine écrivit cette LETTRE, on fit enlever à Paris un grand nombre de Courtisanes, qu'on envoya peupler l'Amérique.

cier. J'espere que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, & que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, Monsieur, & vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi, Votre, &c.

A Paris, ce 18. Décembre 1687.

SUR LA MORT
DE MONSIEUR LE MARECHAL
DE CREQUI (1).

CREQUI, dont le mérite eut pour nous tant de charmes,
Dont la valeur faisoit l'ordinaire entretien;
Honneur des Lettres & des Armes;
Contre nos ennemis le plus ferme soutien,
Et pour eux un sujet d'éternelles allarmes:
De tant de qualités il ne te reste rien;
CREQUI, nos soupirs & nos larmes,
Nos regrets aujourd'hui sont ton unique bien.

(1) Le Maréchal de Créqui mourut en 1687.

*

LETTRE
A MONSIEUR ***.

JE n'ai jamais vû de queſtion agitée ſi long-temps, & ſi fortement que celle de l'HONNEUR & de la RAISON l'a été chez Madame Mazarin ; & ce qu'il y a eu de merveilleux, c'eſt que les Diſputans ont paſſé l'un & l'autre dans le parti de leur adverſaire ſans y penſer.

Monſieur de Villiers, le tenant de l'*Honneur* & de la *Raiſon* (1), a ſoutenu ſon ſentiment avec tant d'ardeur & de véhémence, qu'il ſembloit favoriſer les paſſions par ſes mouvemens propres. Madame Mazarin qui faiſoit l'office de l'aſſaillant, attaquoit les ennemis jurés des plaiſirs, avec tant de ſang froid, qu'elle ſembloit être dans l'intérêt de la *Raiſon*. Elle ne laiſſoit pas de demander à M. de Villiers ce que c'étoit que l'HONNEUR & la RAISON. Monſieur de Villiers répondoit que c'étoit aſſez pour lui qu'il y eût telles choſes dans le monde, ſans qu'il eût beſoin de les définir. Il ne

(1) M. de Villiers, un des Receveurs de l'Echiquier, tournoit toujours la converſation ſur l'*Honneur* & ſur la *Raiſon*.

laiſſa pas d'apporter quelques définitions un peu vagues ; & comme il voyoit que la compagnie ne s'en contentoit pas trop, il alloit paſſer aux exemples, quand la Muſique vint à propos pour finir la contention, & appaiſer des eſprits, qui commençoient plus que raiſonnablement à s'échauffer.

LES NOCES D'ISABELLE.

SCENE EN MUSIQUE.

UN VIEUX POETE, UN JEUNE MUSICIEN, ISABELLE, MILONIO.

LE POETE *à Iſabelle.*

On vous trouve belle,
Chacun vous le dit ;
Mais être cruelle,
Nourrie à Madrid,
C'eſt, Dame Iſabelle,
Choſe aſſez nouvelle,

Qui sur mon esprit
A peu de crédit.

Les Violons répétent l'Air entier.

LE MUSICIEN.

Chassons de notre ame
L'amoureux tourment;
Heureuse une Dame,
Heureux un Amant
Qui donne à sa flamme
Prompt contentement.

Les Violons répétent l'Air entier.

ISABELLE.

Que dure en notre ame
L'amoureux tourment?
Heureuse une Dame,
Heureux un Amant
Qui garde sa flamme
Eternellement.

Les Flûtes.

LE POETE.

Bien que chaque jour un rhume me mette
En vieillard caduc proche du trépas;
J'espere au brasier de l'Espagnolette,
Aux feux souterrains, au fond des appas,
Que je trouverai la vigueur secrette,
Qu'un plus jeune ailleurs ne trouveroit pas.

LE MUSICIEN.

Avant que de tenter la douteuse carriere
Tu devrois imiter les dévots Amadis,

En faisant au Ciel ta priere,
Comme ces Preux faisoient au temps jadis.

LE POETE.

Pourquoi d'inutiles paroles
Irois-je fatiguer les cieux ?
Avec les Dames Espagnoles
Il n'est gens ni foibles, ni vieux.

LE MUSICIEN.

Si la vertu de tes paroles
N'obtient un miracle des cieux,
Avec tes Dames Espagnoles
Tu seras bien foible & bien vieux.

UN TRIO.

Voix, Instrumens,
Agréable Harmonie,
De nos sons différens
Soit la douceur unie.

ISABELLE.

Faites que nos tendres accens
Expriment bien nos desirs innocens.

LE POETE.

Jeunes & vieux, chantons tous qu'une Belle
Née à Madrid doit être moins cruelle :
Que chacun tâche à flatter ses desirs
Par des Amours, des Jeux, & des Plaisirs.

Les Violons.

ISABELLE.

L'Espagnolette.
N'est point coquette :

C'est

C'est flatter envain ses desirs
Que d'en espérer des plaisirs.

Les Flûtes.

LE POETE & LE MUSICIEN *ensemble.*

L'Espagnolette
N'est point coquette;
Mais sans trop flatter nos desirs
Nous en espérons des plaisirs.

Les Violons.

UN TRIO.

Non, non, c'est flatter vos desirs
Que d'en espérer des plaisirs:
Non, non, non, non, c'est flatter vos desirs
Que d'en espérer des plaisirs.

ISABELLE.

Que Don Milonio s'apprête;
Sans lui point d'amoureuse fête:
Pour trouver un moment si doux
Il faut devenir mon Epoux.

MILONIO.

Parlez, Vieillard; parlez, Paisible (1)
Goûterez-vous un bonheur si sensible?

LE POETE.

Je veux bien lui donner ma foi.

LE MUSICIEN.

Je veux bien vivre sous sa loi.

MILONIO.

Et pour vous, Madame Isabelle?

(1) Fameux Musicien.

ISABELLE.

Autant que je pourrai, je leur ferai fidelle.

LE POETE *&* LE MUSICIEN *ensemble.*

Dépêchez-vous, le temps se perd.

MILONIO.

Conjunge vos tout le Concert,
Et dure à jamais l'Alliance
Entre la Castille & la France.

LE CHŒUR.

Et dure à jamais l'alliance
Entre la Castille & la France.

ISABELLE.

Que d'Epoux à Londres, à Paris,
Pluralité soit établie:
Pour venger les Femmes d'Asie,
Ayons ici des férails de Maris.

LE CHŒUR.

Chantons tous aux Nôces d'Isabelle
Chose nouvelle:
Chantons tous
Pluralité d'Epoux.
Le Vieillard fournira tous les jours
Oilles, perdrix, & vin nouveau pour elle;
Paisible aura soin des amours
Pour servir à toute heure la belle.

Les Violons & les Voix.

LES MARIE'S *&* LA MARIE'E.

Pour jamais unissons nos vœux,

Et conservons de si beaux nœuds.

Les Violons & les Hautbois.

LE CHŒUR.

Chantons tous aux Nôces d'Isabelle,
Chose nouvelle,
Chantons tous,
Pluralité d'Epoux.

LES MARIE'S & LA MARIE'E.

Pour jamais unissons nos vœux,
Et conservons de si beaux nœuds.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON, SUR SON DE'PART D'ANGLETERRE.

VOus nous avez sauvé les larmes
Qu'on répand aux tristes Adieux ;
Mais le souvenir de vos charmes
Tous les jours en coûte à nos yeux.
Monsieur l'Ambassadeur (1) a bien voulu paroître
Capable de ce déplaisir,
Quand les soins de servir son maître,
De pouvoir s'affliger lui laissoient le loisir.

(1) Monsieur de Bouillon.

Monsieur de Bonrepaux a loué le mérite
De votre résolution,
Et parle hautement à la Cour, en visite;
Du brio de votre action.
Un Héros tout à vous, & sur mer, & sur terre (1)
Retourne glorieux d'avoir eu dans son sein
La confiance d'un dessein,
Qui sentoit la ruse de guerre.
Tel sur qui vous avez, dites-vous le cœur net (2),
A fait cent & cent vœux pour votre heureux passage;
Pour ses propres périls il garde son courage,
De vos moindres dangers il paroît inquiet.
La belle & dolente Duchesse (3)
Porte dans le Jeu sa langueur,
Et nous découvre la tristesse
Que votre prompt départ a laissé dans son cœur.
Là, par amusement tentant une fortune
Qui l'attire en public, en secret l'importune;
Là, voyant des Metteurs l'étrange emportement,
Rêveuse, elle s'attache à votre éloignement;
Et malgré qu'elle en ait, la douleur & les larmes
Qu'elle voudroit cacher, embellissent ses charmes.
Dant un état si languissant
Elle empoche quelques guinées
Du jeu prudemment détournées,

(1) Le Marquis de Miremont.
(2) Le Comte de Roye.
(3) Madame Mazarin.

Pour se donner entiere à l'ennui qu'elle sent.
Hélas que ne peut point l'amitié sur une ame !
Elle se retire à l'instant;
Je connois votre cœur, Madame,
Vous en ferez pour elle autant.
Ce n'est plus que condoléance,
Mademoiselle (1) s'attendrit,
Et fait passer pour impudence
L'air libre de quiconque rit.
La douleur fait la bienséance,
Le ton lugubre est en crédit;
Par tout on pleure votre absence,
Hors chez les Banquiers où l'on dit
Qu'il paroît beaucoup de constance.
Le Ponte ici déconcerté,
Va demandant à tout le monde,
Si l'appui des Metteurs s'est enfin absenté.
» N'aurons-nous plus, dit-il, d'autorité qui gronde
» Un Tailleur insolent prêt à nous désoler;
» Et, si nous le volons, qui fiérement réponde,
» Et soutienne les Droits qu'a le Ponte à voler ?
Dix femmes, comme échos, répétent à la ronde
En soutenant les Droits qu'a le Ponte à voler.
Le spectateur oisif, & stérile en guinées,
Attendant du souper le desiré moment,
Se joint à ces infortunées,
Heureux de pouvoir dire un mot impunément.

(1) Mademoiselle Béverweert.

De nos joueurs d'Echets les ames condamnées
A rêver éternellement,
De leur profond silence ont été détournées,
Et tous les corps unis ont crié hautement :
Qu'elle revienne promptement,
Je me ressens de la misere
Où les Pontes sont destinés,
Monsieur Mata me désespere,
Madame, au nom de Dieu. Madame, revenez.

JUGEMENT
SUR LES TROIS
RELATIONS DE SIAM,
ET SUR LE LIVRE
DE CONFUCIUS;
A MONSIEUR
LE FEVRE (1).

J'AI lû avec soin les trois Relations de SIAM, que vous m'avez envoyées, & voici le Jugement que je fais de leurs Auteurs.

(1) M. le Fèvre a sû joindre aux lumiéres d'un habile & judicieux Médecin, toutes les qualités d'un galant homme.

Monſieur le Chevalier de CHAUMONT (1) nous apprend peu de choſe des Nations qu'il a vûes. Occupé de ſon caractére, il n'a pû contenter ſa curioſité dans le voyage, ni ſatisfaire la nôtre à ſon retour : mais quiconque aſpire à l'honneur de l'Ambaſſade, ne ſauroit apprendre de perſonne mieux que de lui, la hauteur & l'exactitude qu'on doit avoir aux moindres cérémonies.

Le Pere TACHARD (2) a les talens de Miſſionnaire pour toutes ſortes de Religions ; capables de planter la Foi des Orientaux dans l'Europe, comme celle des Européens dans l'Orient; auſſi propres à faire des Talapoins à Paris, que des Jéſuites à Siam.

M. l'Abbé de CHOISI (3) m'ennuye fort avec ſon Journal de Vents & de Routes ; mais les Lettres où il parle de lui me réjouiſſent. Je ſuis ravi de le voir ſe faire Prêtre, pour avoir l'occupation de dire la Meſſe dans l'inutilité où il ſe trouve ſur le vaiſſeau. Il écrit naturellement; & à lui rendre juſtice, il n'y a point de voyageur moins entêté qu'il eſt du faux merveilleux. Il n'eſt pas fâché de paroître ſur un grand Elé-

(1) RELATION *de l'Ambaſſade de M. de Chaumont à la Cour du Roi de Siam*, imprimée en 1686.

(2) VOYAGE *de Siam, des Peres Jéſuites, envoyés par le Roi aux Indes & à la Chine*, &c. publié en 1686.

(3) JOURNAL *du Voyage de Siam*, imprimé en 1686.

phant ; de ſe trouver devant le Roi avec Monſieur l'Ambaſſadeur, & Monſieur l'Evêque ; d'entretenir en particulier Monſieur Conſtance : mais il n'en juge pas la ſimphonie de ce pays-là moins déteſtable ; la Comédie Chinoiſe & l'Opera Siamois, ne l'en accommodent pas mieux ; il n'en trouve pas la Peinture meilleure que la Muſique. Pour les rafraîchiſſemens & pour les régals, poules, canards, cochons, ris éternel : choſe triſte au goût de Monſieur l'Abbé, malgré l'eſprit de mortification que lui donne ſa condition nouvelle.

Le Tonquin & la Cochinchine ſont peu de choſe ; ces Royaumes-là ont beſoin d'être embellis par des imaginations amoureuſes de merveilles étrangeres. J'ai paſſé de ces Relations au Livre de CONFUCIUS (1) le plus ennuyeux Moral que j'aye jamais lû. Ses Sentences ſont au-deſſous des Quatrains de Pibrac, où il eſt intelligible : au-deſſus de l'Apocalypſe, où il eſt obſcur.

(1) CONFUCIUS, *Sinarum Philoſophus, ſive Scientia ſinica latinè expoſita*, &c. publié par le Pere Couplet en 1687.



LETTRE
A MONSIEUR
JUSTEL.

QUOIQUE vous ayez résolu de n'acheter jamais de Livres, je vous conseille de faire la dépense de celui d'Orobio Juif célébre, & de Monsieur Limborch, Chrétien savant (1). On n'a rien vû de plus fort, de plus spirituel, de plus profond sur cette matiere. Monsieur Gaulmin (2) auroit dit sur Limborch,

Si pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Et je dirai sur Orobio,

Si pergama dextrâ
Everti possent, etiam hac eversa fuissent.

Vous aurez bientôt la Relation du Pere

(1) Ce Livre est intitulé: DE VERITATE *Christiana religionis amica Collatio cum erudito Judæo*. Voyez la BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE, Tome VII, page 289.

(2) Maître des Requêtes. Voyez mes *Remarques* sur le *Colomesiana*.

Magaillans, attendue impatiemment par les amateurs des merveilles étrangeres. Ces Messieurs trouveront à se consoler des vérités simples & sensées du Pere Couplet (1), dans les exagérations du Portugais, plus entêté du merveilleux, qu'attaché sévérement au véritable. Ils verront dans ce Livre curieux les douze Excellences de la Chine, à l'exemple des douze Excellences de Portugal, que l'Auteur a bien voulu donner aux Chinois (2).

Quel Pays que cette Chine, à ce que j'ai appris du sincere & judicieux Pere Couplet (3)! Point de blé à Pékin, point de vin dans tout l'Empire, point d'huile d'olive, point de beurre, point d'huîtres! On y trouve de la Peinture sans ombre, de la Musique sans parties, des Palais de bois sans architecture; beaucoup de Sciences perdues, à ce qu'on dit; une ignorance presque de toutes choses, à ce qu'on voit; un Alphabet de soixante mille lettres; une Langue toute de monosyllabes. Il n'y au-

(1) Le Pere Couplet publia en 1688. l'HISTOIRE *d'une Dame Chrétienne de la Chine, où par occasion les usages de ces Peuples, l'établissement de la Religion, &c. sont expliqués.*

(2) Le Pere Magaillans, Jésuite Portugais, mort à la Chine en 1677. laissa un Manuscrit, intitulé, LES *douze Excellences de la Chine*, qui a été traduit du Portugais en François, & publié à Paris en 1686. sous le titre de NOUVELLE *Relation de la Chine, contenant la description des particularités les plus considérables de ce grand Empire.*

(3) M. de Saint-Evremond avoit vû le Pere Couplet en Angleterre.

roit point de Géométrie, point d'Astronomie, si le zéle des converſions n'y faiſoit aller des Jéſuites, qui doivent la tolérance de notre religion, après la grace de Dieu, aux Calendriers & aux Almanachs. Vous voyez qu'il manque bien des choſes à ce Pays ſi renommé : mais en récompenſe la Morale y eſt bonne, la Politique excellente, le Peuple innombrable, les Sujets obéiſſans, & le plus grand des Empereurs, modéré.

A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT (1).

A Ce fameux événement
Pour témoigner l'excès de ſon contentement,
La Cour de France nous envoye
Celui-même qui fait ſa joye :
Lui qui chaſſe pleurs & ſoupirs
Dans un vrai ſujet de triſteſſe,
Et qui dans les temps d'allégreſſe
Augmente encore les plaiſirs.

(1) M. le Duc d'Orléans l'avoit envoyé en Angleterre en 1688. pour complimenter le Roi ſur la Naiſſance du Prince de Galles.

Il eſt vrai que ſon enjoûment
Auprès de l'Archiduc n'eut pas beaucoup à faire :
Le bon Prince rioit fort difficilement :
Une gravité trop ſévere,
Eſtimoit médiocrement
Le mérite agréable, & le talent de plaire.
Comte, vous n'aurez point d'Archiduc en ces lieux,
Le goût délicat de la Reine
Vous eſt un gage précieux,
Que tous vos agrémens ſeront connus ſans peine.
Ajoûtons aux talens de Cour,
D'avoir couru toute la terre;
Donné trente étés à la guerre
Et quarante hivers à l'amour.
Faut-il un Gouverneur? on a l'expérience;
Faut-il un Envoyé? l'on a la ſuffiſance;
Et ſans nous amuſer en diſcours ſuperflus,
Le Miniſtre ſuccéde au Héros qui n'eſt plus.
Celui qui ſe plaiſoit au tumulte des armes:
Qu'on voyoit intrépide au milieu des allarmes:
Comme tout change avec le temps,
Laiſſe aller le Roi dans ſes camps;
Et l'attend au retour pour lui parler d'affaire,
Quand il eſt néceſſaire.
Je ne reconnois plus la martiale ardeur
De ſon héroïque génie;
Nonce, Miniſtre, Ambaſſadeur
Sont aujourd'hui ſa compagnie.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

JE vous supplie de m'excuser, Madame, si je ne me trouve point au repas où vous me faites l'honneur de me convier ; un infirme ne doit pas être souffert dans la compagnie des gens qui se portent bien. Je m'en abstiendrai donc par la justice que je me fais, & que vous avez la bonté de ne me pas faire. Mon infirmité est assez connue ; la santé de vos autres conviés ne l'est pas moins : je commencerai par l'heureuse constitution de Monsieur l'Ambassadeur (1),

Monsieur l'Ambassadeur a la santé d'athlete,
Habitude pleine & parfaite,
Selon notre Hippocrate à craindre quelquefois :
Cependant il pourra se passer d'Esculape,
Un austére discours des herbes de la Trape,
Servira de diete une ou deux fois le mois (2).

(1) Monsieur de Barillon.

(2) Voyez vers la fin du VI. Tome, le BILLET à M. *Silvestre*, qui commence : *Deux de vos amis*, &c.

Malgré cette rude bataille
Que nature essuye en la Taille,
Canaple (1) a conservé son visage fleuri :
Sa vigueur n'est pas redoutable,
Mais il est assez agréable,
Pour allarmer encore un timide mari.

Comte (2), galant, époux, & pere même ;
Qui possédez dans un degré suprême
Plus de talens & de perfections
Qu'il n'en faudroit pour vingt conditions ;
Aimable Comte à qui les destinées
Laissent l'humeur des plus jeunes années,
Que tenez-vous de l'arriere-saison
Qu'un peu plus d'ordre, un peu plus de raison ?
Vous retenez de votre premier âge
Un tendre cœur qu'aisément on engage ;
Vous retenez une ardeur pour le jeu,
A quoi l'Amour oppose en vain son feu ;
Puisque Morin a les soins & les veilles,
Que refusez à Dames sans pareilles :
C'est assez fait pour le jeu, pour l'amour ;
Et l'esprit mûr mérite bien son tour.
De temps en temps certain air de sagesse
Qu'un politique auroit en sa vieillesse,
Un entretien sérieux ou sensé ;
Montre le fruit de votre âge avancé,
Si mon Héros demandoit davantage

(1) Le Marquis de Canaple.
(2) Le Comte de Grammont.

Que d'être Amant, d'être Joueur & Sage.

✚

Ajoûtons-y *l'Original*.
Qui n'aura jamais son égal :
Ajoûtons-y la noble *Vie*
Tant admirée & peu suivie (1)
Afin qu'on trouve ramassés
Eloges présens & passés.

✚

Vous l'entendez sans qu'on la nomme,
Celle que je veux dire en disant la *Beauté* ;
Jamais expression n'eut moins d'obscurité ;
C'est l'honneur de la France & la gloire de Rome ;
La Beauté qu'avec tant de soin
Jadis la nature a formée,
Eut pour résister au besoin
Lorsqu'elle seroit allarmée,
Une raison exquise & par tout estimée :
Tout Philosophe en seroit le témoin ;
Du plus savant & du plus sage,
Cette raison confondroit le discours,
Mais elle trahit son usage
En faisant naître nos amours.
Au parti des appas l'infidéle s'engage,
Plaît comme eux & charme toujours.

✚

Pour l'illustre Mademoiselle (2)

(1) Voyez Tome III. page 94. & le Tome IV. page 362.

(2) Mademoiselle de Beverweert.

Vertueuse & spirituelle,
(Concert que l'on voit rarement)
Elle fait mon étonnement.
Son jeu n'est pas une foiblesse ;
Par le moyen du Paroli,
Elle sauve le cœur d'une folle tendresse
Dont il pourroit être rempli ;
Et l'ame, de l'ennui d'une longue sagesse.
Le pauvre corps enséveli
Dans sa vertueuse paresse,
Descendroit promptement au noir fleuve d'Oubli,
Si l'esprit quelquefois n'égayoit la sagesse,
Par la Paix & le Paroli.

✠

Jadis la Grecque & la Romaine
S'amusoient à filer la laine :
On ne file plus aujourd'hui.
C'est amour, jeu, repas, ou bien mortel ennui.

J'ai commencé ma Lettre par des excuses de ne me trouver point à votre repas : Je la finis, Madame, par de très-humbles remercimens de l'honneur que vous m'avez fait de m'y convier.



LE

LE POUVOIR *DES CHARMES* DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

DEMANDEZ-vous à quel usage
Hortence aime à porter des Fleurs,
C'est pour effacer leurs couleurs
Par celles de son beau visage.
Le teint de nos jeunes Philis
N'ose exposer roses ni lis :
Les plus beaux yeux baissés de honte
Trouvent un feu qui les surmonte ;
L'étude des ajustemens,
La richesse des ornemens,
L'artifice de la parure,
Tout se perd, ou se défigure
Auprès de ses charmes puissans,
Dont le vrai naturel est maître de nos sens.
Ah ! qu'il nous coûte cher de la trouver si belle !
Nous perdons le plaisir de la diversité,

Il n'est plus pour nos cœurs d'impression nouvelle ;
Par trop d'attachement à la même beauté,
On ne sauroit plus aimer qu'elle ;
De ce charme une fois goûté
L'habitude continuelle
Devient une nécessité.
Quand la dévotion a son ame tentée
Par la triste douceur de ses dolens appas,
Et que l'esprit du ciel enfin l'a dégoûtée
Des plaisirs naturels que l'on trouve ici-bas ;
On la suivroit au Monastere,
Avec elle on prendroit la haire ;
Et ce qui doit être compté
Pour le grand coup d'autorité,
Miremont auroit de la joye
De renoncer à la Savoye (1)
A sa Suite, à toute sa Cour,
Pour lui témoigner son amour.
Par mille endroits cette beauté nous frape ;
Qui n'oseroit en Amant s'attendrir (2)
Parle en dévot des Herbes de la Trape,
Dont avec elle il voudroit se nourrir.
Quelqu'un sans murmure & sans plainte,
Souffre sa douloureuse atteinte ;
L'autre impétueux en discours

(1) Eglise que Charles II. donna en 1661. aux Protestans François, à Londres, dans le vieux Palais de la Savoye.

(2) Monsieur de Basillon.

La maudit & l'aime toujours.

Tel à qui ses beaux yeux feront toujours la guerre,
Se cache autant qu'il peut sa secrete langueur,
Et se prend à l'air d'Angleterre
Des maux dont la source est au cœur (1).
Son propre sexe y rencontre sa peine;
Une orgueilleuse liberté
Qui se moquoit de toute chaîne
A soumis enfin sa fierté.
Qu'avez-vous fait, Medemoiselle (2).
De ce cœur jadis si rebelle?
A la honte de la raison
Qui vous avoit si bien servie,
Vous éprouvez la tyrannie
Du charme impérieux qui nous tient en prison.
Vainement à ses yeux j'oppose ma sagesse,
Espérant que mon cœur en sera défendu:
» Hélas! me dit-elle sans cesse,
» N'ai-je pas assez combattu?
» Puisque celui de LOT aujourd'hui s'est rendu
» C'est en vain que pour vous la raison s'intéresse.

(1) Le Marquis de Saissac.
(2) Mademoiselle de Beverweert.

LETTRE A MONSIEUR DE LA BASTIDE (1).

Nequicquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada (2).

IL n'est pas possible, Monsieur, de mieux expliquer la question que vous l'avez expliquée ; mais il paroît que vous la décidez plûtôt par rapport au génie d'Horace, que par les vraies notions qu'on peut avoir de la chose dont il s'agit. Croyez-vous que si Malherbe avoit souhaité à quelqu'un de ses amis un heureux passage de Caën à Londres, il eût eu d'autre objet que la Mer qui sépare la France de l'Angleterre ? Il auroit pû s'étendre poëtiquement sur les tempêtes, les goufres, les bancs, sur toutes sortes d'écueils, mais toujours

(1) M. de la Bastide est connu par sa REPONSE à M. l'Evêque de Meaux, par sa révision des PSEAUMES de Marot & de Beze, & par quelqu'autres Ouvrages. Il sortit de France en 1687. & mourut à Londres le 15. de Mars 1704.

(2) Horat. ODAR. *Lib.* I. *Ode* III.

par rapport au trajet que son ami auroit eu à faire.

Le génie moderne qu'une nature moins élevée a laissé dans la dépendance de l'ordre & de la raison ; ce génie n'auroit pas la hardiesse de s'élever tout d'un coup à la création du Monde, & à la séparation de la Terre d'avec les Eaux. En effet il n'est pas besoin d'aller aux Indes pour se noyer, & soixante lieues de Mer auroient suffi pour animer Malherbe contre l'Inventeur de la Navigation.

Je vous parle en homme qui n'a que des vûes basses & communes. Pour vous, Monsieur, qui connoissez Horace parfaitement (1), vous pouvez croire que ses enthousiasmes le mettoient en droit de quitter si brusquement la *moitié de son ame* (2), & de passer de la tendresse de son amour au merveilleux d'une seconde GENESE. A parler sérieusement, si quelque chose me fait souffrir votre opinion, c'est que celui qui retourne à la *guerre des Géans* n'a guére plus de chemin à faire pour aller à la *Création de l'Univers*.

Toutes choses considérées, je me trompe, ou les deux sentimens sont soutenables : celui de Monsieur Barillon plus na-

(1) M. de la Bastide avoit traduit en François quelques ODES d'Horace, & entre autres celle dont on parle ici.

(2) C'est ainsi qu'Horace appelle Virgile.

turel, vient d'un bon ſens qui juge des choſes par elles-mêmes ; & le vôtre eſt peut-être aſſez conforme au goût d'Horace, qui ſe détourne de ſon ſujet fort aiſément. La beauté de ſon génie lui donne un privilége pour des hardieſſes heureuſes, pour de nobles extravagances, que notre imagination gênée par un ſcrupule de juſteſſe, ne ſe permet pas. Mais quelque ſens qu'on veuille donner aux paroles d'Horace, ſon ODE eſt également belle & extraordinaire. Je penſe qu'on n'a jamais vû à aucun Poëte un cœur ſi tendre, & un eſprit ſi libre dans le même temps.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

C'EST un ſervice bien douteux
Que celui de Votre Excellence !
Daniel & La Forêt chaſſés comme peteux
Nous en font voir l'expérience,
Et montrent en vain l'air piteux
De leur malheureuſe innocence.
Par ſa grande fidélité,
La Douairiere eſt bien peu regardée ;
Peut-être moins recommandée

Par sa catholique bonté:
Par où donc est-elle gardée ?
D'où peut venir sa sûreté ?
C'est pour souffrir d'être grondée
Avec toute docilité.
Isabelle au teint noir, du Soleil si chérie
Qu'elle confondroit la beauté
De la blonde la plus fleurie
Par sa brune vivacité;
Pour avoir manqué de souplesse,
N'avoir pas soumis son esprit
Aux volontés de sa Maîtresse,
Va reporter son cœur aux Amans de Madrid;
De l'humide froideur du climat qu'elle laisse
Peu satisfaite, à ce qu'on dit.
Tirons de ce discours un avis salutaire :
En nos états divers puisqu'il faut la servir,
Valets, Amis, Amans, apprenons que bien faire
Auprès d'elle vaut moins que savoir bien souffrir.



SUR UN PORTRAIT DE SAINT ANTOINE, FAIT PAR GERARD.

SONNET.

IL eſt bien beau, ce Moine frais tondu :
Point ſec de jeûne, auſſi peu morfondu :
Tel qu'un dévot & très-amoureux Moine
Etre convient : tel eſt le bon Antoine.
Tout mâle appas, tout attrait féminin,
Céde aux beaux yeux de notre Mazarine :
Après cela, je n'en fais pas le fin,
J'aime ſur tout ce chanteur de Matine.
Voyez ſon teint, voyez comme ſes yeux
Parlent d'amour auſſi-bien que des Cieux !
Le voulez-vous à la Chambre, à l'Egliſe ;
Vous en ſerez en tous lieux enchanté :
Fut-il jamais, ôtez la non-compriſe,
Fut-il jamais de ſi grande beauté !



ELOGE

ELOGE

DE MONSIEUR

DE TURENNE.

JE ferois tort à la naiſſance de Monſieur de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans toute l'Europe que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage; les caractéres des Grands-Hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles Femmes : mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable ; quelque choſe en ſa phyſionomie qui faiſoit concevoir je ne ſai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit. On pouvoit juger, à le voir, que par une diſpoſition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait.

Né d'un pere auſſi autoriſé dans le Parti Proteſtant, que Monſieur de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zéle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres; précautionné contre une ſéduction ſecrete, qui fait

voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaisance pour son opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la Guerre, il passa par les plus petits, par les médiocres ; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours distingué par sa naissance, la seule distinction de ses services l'a fait monter par degrés au Commandement des Armées ; & l'on peut dire sans exagérer, que pour arriver aux postes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à son mérite, & si peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ses actions, me bornant à quelques particularités peu connues qui contribueront à former son caractère. Tant qu'il a servi avec Monsieur le Prince en Allemagne, Monsieur le Prince lui a donné la principale gloire de tout ce qu'on y faisoit ; & l'estime qu'il avoit pour lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Généraux de son temps : *Si j'avois à me changer,* dit-il, *je voudrois être changé en Monsieur de TURENNE, & c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là.* On ne sauroit croire l'application qu'avoit Monsieur le Prince à l'observer, cherchant à profiter non-seulement de ses actions, mais de ses discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un

jour, *quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre.* « Faire peu de Siéges, *répondit Monsieur de Turenne*, & donner beaucoup de combats. Quand vous aurez rendu votre Armée supérieure à celle des ennemis, par le nombre & par la bonté des Troupes; (ce que vous avez presque fait par la Bataille de Rocroi;) quand vous serez bien maître de la campagne, les Villages vous vaudront des Places : mais on met son honneur à prendre une Ville forte, bien plus qu'aux moyens de conquérir aisément une Province. Si le Roi d'Espagne avoit mis en Troupes ce qu'il lui a coûté d'hommes & d'argent à faire des Siéges & à fortifier des Places, il seroit aujourd'hui le plus considérable de tous les Rois.

La premiere maxime de Monsieur de Turenne, pour la Guerre, est celle qu'on attribue à César; qu'*il ne falloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire.* A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes pour tomber sur le petit corps que Savelli & Coloredo commandoient : il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Worms, à Mayence, qui se rendirent; & tout cela fut exécuté en six ou sept jours. Il considéroit plus les actions par leurs suites, que

par elles-mêmes : il estimoit plus un Général qui conservoit un Pays après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas sû en profiter.

Venons à nos guerres civiles. C'est là qu'on a mieux connu Monsieur de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des courtisans. On sait qu'il a sauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de Monsieur le Prince à Gien. Il a conservé l'Etat, quand on le croyoit perdu ; il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on osoit en espérer la conservation.

Mais un des plus considérables services que Monsieur de Turenne ait rendu, a été sans doute celui qu'il rendit à Gien (1). La Cour y croyoit être dans la derniere sûreté, quand Monsieur le Prince qui avoit traversé une partie du Royaume, lui septiéme, pour venir joindre Monsieur de Beaufort, & Monsieur de Nemours ; quand Monsieur le Prince ne les eut pas si-tôt joints, qu'il marcha à Monsieur d'Hocquincourt, & tombant au milieu de ses Quartiers, les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne sauriez croire la consternation que cette malheureuse nouvelle mit à la Cour. On n'osoit demeurer dans la Ville : on n'osoit s'en éloigner ; ne voyant aucun lieu où l'on pût

(1) En 1652. Voyez le Tome III. page 62.

être un peu sûrement. Toute la ressource étoit en Monsieur de Turenne, qui se trouvoit dans un aussi grand embarras. *Jamais*, a-t-il dit depuis, *il ne s'est présenté tant de choses affreuses à l'imagination d'un homme, qu'il s'en présenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-temps que j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit donné le Commandement de l'Armée, qui en devoit faire la sûreté. Pour peu qu'on ait de considération & de mérite, on a des ennemis & des envieux : j'en avois qui disoient par tout que j'avois conservé une liaison secrete avec Monsieur le Prince. Monsieur le Cardinal ne le croyoit pas ; mais au premier malheur qui me fût arrivé, peut-être auroit-il eu le même soupçon qu'avoient les autres. De plus, je connoissois Monsieur d'Hocquincourt, qui ne manqueroit pas de dire que je l'avois exposé, & ne l'avois point secouru. Toutes ces pensées étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'est que Monsieur le Prince venoit à moi le plus fort, & victorieux.*

Dans ce méchant état, que Monsieur de Turenne a dépeint lui-même, il rassembla ses Quartiers le mieux qu'il put, & marcha, plus par conjecture que par connoissance, du côté que Monsieur le Prince pouvoit venir. La nuit étoit extrêmement noire ; & il n'avoit pour guides que des fuyards, plus capables d'effrayer ses troupes, que de le

conduire. Heureusement il se trouva le matin à la tête d'un défilé, qu'il falloit passer nécessairement à Monsieur le Prince, s'il vouloit aller à Gien. Monsieur de Navailles proposa de jetter l'Infanterie dans un bois qui bordoit le défilé : Monsieur de Turenne rejetta la proposition, sachant bien que les ennemis qui étoient les plus forts l'en auroient chassée, & que dans le désordre où ils l'auroient mise, il lui eût fallu se retirer à Gien avec la seule Cavalerie. Le parti qu'il prit fut de mettre toutes ses Troupes sur une Ligne, & de s'éloigner cinq ou six cens pas du défilé. Monsieur le Prince croyant qu'il se retiroit véritablement, fit passer quatorze escadrons, qui alloient être suivis de l'Armée entiere : alors Monsieur de Turenne tournant avec toutes ses forces, chargea, rompit, fit repasser le défilé à ces escadrons dans un désordre incroyable. Monsieur le Prince le voyant en cette posture, crut le passage du défilé impraticable, comme en effet il l'étoit; & on ne fit autre chose le reste de la journée que se canonner. Monsieur de Turenne fortifié du débris de l'Armée de Monsieur d'Hocquincourt, & de quelques gens frais, se retira le soir à Gien, où il reçut les applaudissemens sincéres que donne une Cour, qui n'est pas encore bien rassurée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ses services rendroit le caractére languissant, un seul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la Cour si abandonnée, qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir : les Parlemens s'étoient déclarés contre elle, & les peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs déclarations. Monsieur le Duc d'Orléans étoit à la tête des Parlemens : Monsieur le Prince à celle des troupes : Fuensaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauny avec vingt mille hommes ; & Monsieur de Lorraine n'en étoit pas bien éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand Monsieur de Turenne, après quelques siéges & quelques combats, dont je laisse le récit aux Historiens ; quand Monsieur de Turenne la ramena malgré elle à Paris (1), où le Roi ne fut pas si-tôt, que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sûreté du Roi bien établie au dedans, Monsieur de Turenne fit sentir sa puissance au dehors, & réduisit l'Espagne à demander une paix qui fut son salut, ne pouvant continuer une guerre qui eût été sa ruine.

Revenons des faits de Monsieur de Turenne à une observation plus particuliere de sa conduite, de ses qualités, de son gé-

(1) Voyez le Tome II. page 177. dans les Notes.

nie. Aux bons ſuccès, il pouſſoit les avantages auſſi loin qu'ils pouvoient être pouſſés: aux mauvais, il trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. Il préferoit toujours la ſolidité à l'éclat; moins ſenſible à la gloire que ſes actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'État en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choſes : on lui a vû eſſuyer les mauvais offices de ſes envieux, les injures de ſes ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un véritable ſervice. Modeſte en ce qu'il faiſoit de plus glorieux; il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec lui, par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait. Sévere à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes : indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les évenemens ; & le voulant convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'*il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariandal & à Rhetel ; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux*. » Je ſuis content de moi, » *répondit-il*, dans l'action; mais ſi je vou» lois me faire juſtice un peu ſéverement, » je dirois que l'affaire de Mariandal eſt ar» rivée, pour m'être laiſſé aller mal-à-pro-

» pos à l'importunité des Allemands qui
» demandoient des Quartiers ; & que celle
» de Rhetel eſt venue de m'être trop fié à la
» lettre du Gouverneur qui promettoit de
» tenir quatre jours, le jour même qu'il ſe
» rendit «; à quoi il ajoûta ; *quand un homme ſe vante de n'avoir point fait de fautes à la Guerre, il me perſuade qu'il ne l'a pas faite long-temps.* Il lui reſſouvint toujours de l'importunité de Roſen à demander des Quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit eue à les accorder. Cette réflexion lui fit changer de conduite à l'égard des Officiers ; il continua les bons traitemens qu'il avoit accoûtumé de leur faire ; mais il ne voulut plus ſe trouver en état d'en être gêné pour le ſervice.

Le premier embarras dont il ſe défit, fut celui des diſputes de l'Infanterie : cette vieille habitude, fondée ſur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les corps vouloient maintenir : l'oppoſition fut grande, mais le Général en vint à bout ; & Puyſegur, le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers, Puyſegur, ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre ſon Régiment & de ſe retirer, avec ſa capacité incommode, à ſa maiſon. Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille, ne furent plus

observés. C'est ce qu'on vit à la bataille de Dunkerque, où Monsieur de Turenne choisit le Marquis de Crequi, pour commander l'aîle opposée à Monsieur le Prince, sans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coûtumes, il changea, pour ainsi dire, le génie des Nations. Il fit prendre aux Etrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux François la légereté & l'impatience que leur Nation avoit toujours eue; il fit souffrir la fatigue sans murmurer; il fit oublier la Cour aux courtisans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de Monsieur de Turenne pour les Officiers : voyons son procédé à l'égard de Monsieur le Cardinal.

Dans le temps que Monsieur le Cardinal étoit le plus malheureux; que ses amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ses ennemis des occasions pour le perdre, Monsieur de Turenne eut pour lui les mêmes déférences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans sa plus haute fortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir, qu'elle regnoit, plûtôt qu'elle ne gouvernoit; il garda plus de dignité avec elle, qu'il n'en avoit gardé dans ses mal-

heurs. Ce fut le premier qui osa faire sa cour au Roi ; toutes les personnes considerables ayant leur application entiere à Monsieur le Cardinal. Il ne sollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint, parurent des effets du service rendu à l'Etat sans attachement au Ministere.

Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la personne de Monsieur de Turenne : il étoit facile dans le commerce, délicat dans la conversation, fidéle dans l'amitié. On l'a accusé de ne s'employer pas assez fortement pour ses amis à la Cour; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même : une gloire secrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas sûr d'obtenir ; il faisoit tout le plaisir qu'il pouvoit faire par lui-même. Les amis, d'ordinaire, pensent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monsieur de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour ; sa vertu n'étoit point de ces vertus séches & dures, qu'aucun sentiment de tendresse n'adoucit : il aimoit plus qu'il ne croyoit, se cachant autant qu'il lui étoit possible, une passion qu'il laissoit connoître aux autres.

Si les singularités sont des espéces de défauts dans la société, Monsieur de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de

gens ; un défintéreffement trop grand, lorfqu'on voyoit regner un efprit d'intérêt univerfel ; & une probité trop pure dans une corruption générale.

Son changement de Religion fut fenfible à tous les Proteftans ; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition, ni à l'intérêt. Dans tous les temps il avoit aimé à parler de Religion, particuliérement avec Monfieur d'Aubigny, difant toujours que *les Réformés avoient la Doctrine plus faine, mais qu'ils ne devoient pas fe féparer, pour la faire prendre infenfiblement aux Catholiques.* » Quand on avoue qu'on a eu tort » de fortir d'une Eglife, *reprit M. d'Au-* » *bigny*, on eft bien prêt d'y rentrer ; & fi » je furvis à Madame de Turenne, je vous » verrai dans la nôtre «. Monfieur de Turenne foûrit ; & ce foûris n'expliquoit pas affez, fi c'étoit pour fe moquer de la prédiction de Monfieur d'Aubigny, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toujours au bien : Huguenot, il n'avoit rien d'oppofé à l'intérêt des Catholiques ; converti, il n'avoit point de zéle préjudiciable à la fûreté des Huguenots. Dans la déférence qu'avoit le Roi pour fon grand fens, il eft à croire qu'il l'auroit fuivi ; & que les Miniftres Huguenots n'auroient pas à fe plaindre de leur ruine, ni le Clergé Catholique à fe repentir de fon zéle.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes dernieres Campagnes, diſent qu'il avoit une valeur plus vive qu'aux précédentes ; qu'il étoit plus haſardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant. Un coup de canon finit une vie ſi glorieuſe (1) ; mort déſirable (puiſqu'il faut mourir) à un ſi grand homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regrettée de tous les indifférens ; ſa perſonne louée des ennemis, ſa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit ſi bien ſervi, voulut qu'il fût enterré à Saint-Denis avec les Rois ſes prédéceſſeurs, ſe croyant auſſi obligé à celui qui lui avoit conſervé ſon Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laiſſé.

(1) Le 27. de Juillet 1675.



vanité, reçoit la flatterie avec dégoût. S'il prend plaisir qu'on le loue, ce n'est pas la louange de ses actions ; c'est la délicatesse de la louange qui lui fait sentir quelque douceur. Monsieur de Turenne va naturellement aux grandes & aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son dessein : rien ne l'éleve dans les bons succès, rien ne l'abat dans les mauvais.

Il n'est point assez de précautions contre les attaques du premier ; son audace & sa vigueur rendant foible ce qu'on s'imaginoit de plus fort : le second, se dégage de tout danger ; il trouve le moyen de se garantir dans toutes les apparences de sa perte.

Quelques Troupes que vous donniez à Monsieur le Prince, vieilles ou nouvelles, connues ou inconnues, il a toujours la même fierté dans le combat, vous diriez qu'il sait inspirer ses propres qualités à toute l'Armée ; sa valeur, son intelligence, son action semblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de Troupes dont Monsieur de Turenne se défie, il cherche ses sûretés : avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entreprend, comme aisé, ce qui paroît impossible.

Quelque ardeur qu'ait Monsieur le Prince pour les combats, Monsieur de Turenne en donnera davantage pour s'en préparer mieux les occasions ; mais il ne prend pas

pas si bien dans l'action ces temps imprévûs, qui font gagner pleinement une victoire; c'est par-là que ses avantages ne sont pas entiers. Quand l'affaire est contestée, le plan de sa guerre lui revient dans l'esprit, & il remet à une conduite plus sûre ce qu'il voit difficile & douteux dans le combat. Monsieur le Prince a les lumiéres plus présentes, & l'action plus vive; il remédie lui-même à tout, rétablit ses désordres, & pousse ses avantages. Il tire des Troupes tout ce qu'on en peut tirer; il s'abandonne au péril, & il semble qu'il soit résolu de vaincre, ou de ne pas survivre à sa défaite. Ce n'est pas assez pour lui de n'être pas vaincu, il fait sa honte de ne vaincre pas.

Chez Monsieur de Turenne tout céde au bien des affaires : il essuye le murmure des envieux, les mauvais offices de ses ennemis, le dégoût de ceux qu'il sert, pour rendre un véritable service. Monsieur le Prince a plus d'égards pour les Ordres de la Cour jusqu'aux occasions qui se présentent : là, il n'écoute que sa valeur, & ne se tient responsable de ses actions qu'à sa gloire.

Pour Monsieur le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire; pour Monsieur le Prince malheureux, jamais de honte : ce peut être un préjudice aux affaires, & jamais à sa réputation. La réputation de Monsieur de Turenne est toujours

attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les distingue, pour être égales & continues : toute sa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudissement des peuples, que de solidité pour occuper les réflexions des habiles gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait Monsieur de Turenne, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrans. On perd beaucoup de ne le comprendre pas assez nettement ; & il ne perd pas moins de n'être pas assez expliqué aux autres. La nature lui a donné le grand sens, la capacité, le fond du mérite autant qu'à homme du monde ; & lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'esprit, qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la vie pour se faire une juste & pleine réputation.

La vertu de Monsieur le Prince n'a pas moins de lumiere que de force ; elle est funeste aux ennemis, qui en ressentent les effets, & brillante pour ceux qui en tirent les avantages : mais à dire la vérité, elle a moins de suite & de liaison que celle de Monsieur de Turenne ; ce qui m'a fait dire il y a long-temps, que l'un est plus propre à finir glorieusement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le

cours d'une affaire, on parle plus avantageusement de ce que fait Monsieur le Prince : l'affaire finie, on jouit plus long-temps de ce que Monsieur de Turenne a fait.

J'ajoûterai encore cette différence : Monsieur de Turenne est plus propre à servir un Roi qui lui confiera son Armée ; Monsieur le Prince à commander la sienne, & à se donner de la considération par lui-même.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'Ai reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où j'ai trouvé fort peu de douceur, pour me servir de termes plus doux que les vôtres. Je ne m'étonne point Madame, qu'un vieux visage tout défiguré m'attire du mépris, & vous inspire du chagrin quand il se présente : mais qu'une affection à votre service, aussi pure que la mienne, me fasse recevoir un traitement semblable quand vous ne me voyez pas ; c'est ce que je ne comprens point.

Je ne diſputerai point de capacité avec Monſieur de Bonrepaux : qu'il ne diſpute pas auſſi de zéle & de ſoin avec moi, ſur ce qui vous regarde. Vous me reprochez comme un crime ma diſſipation ; j'ai vû deux ou trois fois Madame de la Perrine, encore étoit-ce ailleurs que chez elle : mais elle chante bien. Je vois Baillon ; il joue bien du claveſſin : je vois bien des Réfugiés qui ſavent beaucoup ; je joue avec Mylord Caſſel aux Echets ; je le gagne. A mon âge on ne peut être nulle part ſi déſavantageuſement que chez ſoi-même. Il faut nous faire des amuſemens, qui nous dérobent, pour ainſi dire, à nos triſtes imaginations.

Au reſte, Madame, ma diſcrétion eſt toujours la même, avec un attachement inviolable au Gouvernement préſent des Pays où je vis. Je ſuis ſi peu de choſe, qu'il n'importe à perſonne de ſavoir mes ſentimens. Vous m'obligez à parler de moi : je ne ſaurois parler de vous que je ne vous loue, & dans l'humeur où vous êtes contre moi, vous ſeriez peut-être offenſée de mes louanges. Le ſérieux dure trop, l'enjouement vous déplairoit.

Je dînai hier à Parſon-Green avec Monſieur Villiers. Sa maiſon ſe pourroit dire une maiſon enchantée, n'étoit qu'on y boit & qu'on y mange fort bien. Mylord Mon-

taigu a besoin d'embellir encore ses logemens de White Hall, s'il veut pousser à bout la résolution qu'il a faite, de faire crever Monsieur Villiers. Je connoissois autrefois une autre maniere de *crever*, qui venoit réglément au mois de Septembre. Les Figues, les Melons, les Pêches, les Muscats, les Cailles, les Perdreaux devenoient les maîtres du goût; & le goût, de la sobrieté; ensorte que le mois de Septembre arrivant, on disoit: *voici le temps où il faut crever.* Prenez garde de vous crever d'eaux, Madame: de toutes les manieres de crever, c'est la plus mauvaise. Votre maison de Saint-James, vulgairement nommée par vos Courtisans, *le petit Palais*, sera une merveille: il n'y a rien de si propre. Vous aurez bien-tôt Madame Fitzharding & Mademoiselle de Beverweert: quand Madame la Duchesse Mazarin & ses deux amies seront ensemble, je défie les trois Royaumes de fournir rien de pareil. S'il vient un petit Tailleur & que l'argent ne manque pas, le plaisir des Anges de Madame de Choisi n'étoit rien au prix du vôtre.



A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

Vous ne savez que trop, Hortence,
Que je vous sers sans récompense,
Peut-être ne savez-vous pas
Ce que je pers, en servant vos appas.

✦

Sans vous, une lente vieillesse
Me donneroit l'air de sagesse;
Sans vous, le fardeau de mes ans
Sembleroit le poids du bon sens.

✦

Parlant des affaires publiques
Avec de graves politiques,
Quelque vieil exemple apporté,
Quelques articles d'un Traité,
Une Maxime, une Sentence,
Me tiendroient lieu de suffisance.

✦

Sans vous, mû d'un esprit divin,
Sur les traces de Van Beuning,
Moins fort en raison qu'en génie,

J'irois dans la Philosophie
Chercher cette Immortalité
Qu'il prouve par la Volonté.

✠

Sans vous, en homme d'importance,
Banni, pour sa vertu, de France,
Je parlerois de probité
Avec un ton d'autorité.

✠

Des gens d'honneur j'aurois le titre,
Je m'érigerois en arbitre;
Et de tous nos François errans
J'accorderois les différends.

✠

Sans vous, voilà mon avantage:
Avec vous, voici mon partage;
J'ai voulu devenir Amant,
On me veut Ami seulement:
Ami, traité d'une maniere,
Quelquefois douce & familiere;
Mais indignement rebuté
S'il prend la moindre liberté.

✠

Au secours, Lot, *à ma défense.*
Lot, qui veille en Dragon, s'avance,
Et me dit, la sévére Lot:
» Mangez vos barbes de Turbot.
» Vraiment il sied bien à votre âge
» D'être touché d'un beau Visage

» Allez, allez, c'eſt bien à vous
» D'aimer des Gorges & des Cous.

✢

Cependant la ſévere baiſe
Les Yeux & la Bouche à ſon aiſe;
Et collée à vos doux appas,
Demande en ſoupirant ſi vous ne l'aimez pas.

✢

Laiſſons la pudique tendreſſe,
De notre nouvelle Lucrece,
Et parlons un peu des mépris
Que m'attirent mes cheveux gris.

✢

Je ſuis pour vous rendre ſervice,
En affection ſans égal;
Il n'eſt ordre où je n'obéïſſe,
Fût-il en faveur d'un rival.

✢

Belle Hortence, ſi je vous quitte,
Vous connoîtrez mon mérite:
La charge de tout endurer,
Sans qu'on entende murmurer,
Fâcheuſe, difficile à faire,
Et chez vous aſſez néceſſaire;
Cette charge, ſi je la rens,
Ne ſe remplira de long-temps.

✢

Qui feroit tant de perſonnages?
Qui ſeroit bon à tant d'uſages?

Qui

Qui porteroit le petit Chien,
Comme en carrosse le vieux Sage
Que nous a dépeint Lucien,
Le portoit toujours au voyage?

✦

Quand le Calabrois à son rang
Vous met les Echets dans la tête,
Quelle autre main est si-tôt prête
A vous pousser le Pion blanc?

✦

Et lorsqu'un saint remors vous frappe;
Que l'humeur de dévotion
Pour un peu de temps vous attrappe;
Qui sert votre Conversion,
Et vous lit un mort de la Trape (1),
Avec tant de soumission?

✦

Cependant grondeuse & farouche,
Vous employez la belle bouche,
Qui me doit ses meilleures dents,
A m'insulter devant les gens.

✦

Sur le point de perdre la vie,
Ne vous ai-je pas garantie
De ces honnêtes assassins
Que l'on appelle *Médecins*.

✦

J'en attendois la récompense,

(1) Voyez ci-dessus, page 24.

Et je voi pour reconnoiſſance,
Qu'on ſoupçonne ma bonne foi.
Qu'on juge toujours contre moi.

✦

A l'Hombre je prens le Spadille,
Je me donne Baſte, ou Manille :
Au Piquet je marque les As,
Moi, malheureux qui ne vois pas ;
Qui des mains ai perdu l'uſage
Par la caducité de l'âge :
Toujours diſtrait ou négligent ;
Moi, qui pers toujours mon argent.

✦

Seigneur, Seigneur, donne-moi patience,
Qu'on a de mal à ſervir Dame Hortence (1) :
Mais ſi je m'éloignois de ſes divins appas,
Que faire ! Comment vivre, en ne la voyant pas ?

✦

(1) Imitation de cette Epigramme de Marot.

Un gros Prieur ſon petit fils baiſoit,
Et mignardoit au matin en ſa couche :
Tandis rôtir ſa perdrix on faiſoit :
Se leve, crache, eſmeutit, & ſe mouche,
La perdrix vire : Au ſel de broque en bouche
La dévora, bien ſavoit la ſcience :
Puis quand il eut prins ſur ſa conſcience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eſliſe :
Mon Dieu, dit-il, donne-moi patience,
Qu'on ha de maux pour ſervir ſainte Egliſe !

Les *Oeuvres de Clément Marot*, page 430. de l'édition de Lyon par Guillaume Rouille, 1561.

Lorsqu'il me faut souffrir l'aigreur d'une parole,
La bouche qui la dit me plaît & me console;
De ses fiers traitemens, le plus injurieux,
Me semble une douceur quand je vois ses beaux yeux.

Ses regards animés du feu de la colére,
Ont l'ordre de fâcher, & le secret de plaire:
Car le Ciel favorable a fait de ses beautés,
Un remede aux Amans contre ses cruautés.

✦

Le plus grand des malheurs est celui de l'absence;
On garde ses rigueurs, en perdant sa présence:
On emporte l'injure, & le cœur affligé
Par le plaisir des yeux n'est jamais soulagé.

✦

Au milieu des chagrins, des soupçons, des allarmes,
Il n'a soulagement que celui de ses larmes:
Pleurer le mal qu'il souffre, & régretter son bien,
De ce cœur malheureux est l'unique entretien.

✦

A tort je me plaindrois de la voir inhumaine:
Je la vois; c'est assez pour supporter ma peine:
Absens infortunés, je connois vos douleurs:
C'est à vous plus qu'à moi de répandre des pleurs.

A LA MESME,

POUR ETRENNES

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

LA Nature inéxorable
Ne laisse à des gens si vieux
Aucun trait qui soit aimable,
Rien qui plaise à de beaux yeux;
La Fortune assez semblable
N'a laissé dans mon pouvoir
Aucun bien considérable
Que vous puissiez recevoir.
Si ma Muse avoit la puissance,
Que les Muses de Grece ont fait voir autrefois;
Je ferois une guerre, où les Dieux, pour Hortence,
Combattroient à l'envi des Héros & des Rois.
Mercure plus leger qu'Eole,
Fendroit les airs, tout glorieux
De vous porter une parole
De la part du Maître des Dieux;
Et lorsque Jupiter s'ennuye
Avec l'importune Junon,
Je le ferois sur vous descendre en cette pluye

Dont vous ne connoiſſez preſque plus que le
nom.
Le Ciel qui prit plaiſir à vous former ſi belle
Oublia la faveur de vous rendre immortelle ;
Erigée en Divinité,
Vous jouiriez par moi de l'immortalité.
Mais aujourd'hui la pauvre Muſe
Après avoir fait tous les Dieux
Ne parle qu'en tremblant des Cieux :
Humble & rampante elle s'amuſe
A diſcourir ſur les Hameaux,
Les Bergeres, & les Troupeaux :
Que cela me ſerve d'excuſe,
Si vous n'avez rien que le Don
D'une Chanſon.

LETTRE A MONSIEUR ***, SOUS LE NOM DE MADAME MAZARIN.

JE n'ai pas aſſez de conſidération dans le monde, pour me croire obligée à lui rendre compte de mes affaires ; mais je ſuis

assez reconnoissante de la part que vous prenez à mes intérêts, pour vouloir contenter votre curiosité sur la condition où je me trouve. Je crains seulement que la longueur de ma Lettre ne vous importune; car je ne prétens pas vous instruire de l'état où je suis, sans vous faire souvenir en beaucoup d'endroits de celui où j'ai été. Je ne parlerai point des avantages que j'avois, par modestie; je me tairai des qualités de Monsieur Mazarin, par discrétion: mais laissant au public à faire le jugement de nos personnes, je dirai hardiment que je n'ai contribué en rien à la dissipation des biens que je lui ai apportés; & que les moindres de ses domestiques en ont tiré de quoi s'enrichir, quand il m'a dénié les choses nécessaires simplement pour vivre.

J'ai demeuré plus que je ne devois, & aussi long-temps que j'ai pû, avec un mari qui m'étoit si opposé: à la fin je me suis dégagée par raison, d'un homme avec qui je m'étois laissée lier par obéissance. Un dégagement si juste m'a coûté ces biens qui ont fait tant de bruit dans le monde: mais la liberté ne coûte jamais trop cher à qui se délivre de la tirannie. Quoiqu'il en soit, je me vis dépouillée de toutes choses. Je me vis sans aucun moyen de subsister, jusqu'à ce que le Roi, par un principe de justice, me fit donner une pension sans le consen-

tement de Monſieur Mazarin, que Monſieur Mazarin m'a ôtée il y a dix ans, avec le conſentement de Sa Majeſté. Ce changement des bontés du Roi ne doit point s'attribuer à celui de ma conduite; car je n'ai jamais entré en rien qui pût lui déplaire. Mais il eſt difficile aux plus grands Rois de bien démêler l'impoſture des méchans offices, d'avec les vérités dont il eſt beſoin qu'on les informe. La raiſon feroit trop de violence à notre inclination & à notre humeur, s'il falloit toujours nous défier de ceux que nous aimons, ou qui nous plaiſent; & naturellement on ne ſe donne point la gêne de ces précautions-là contre des perſonnes agréables, pour des indifférentes qu'on ne voit pas. Ainſi je ne m'étonne point que l'on m'ait crûe telle qu'on m'a dépeinte : le Roi eût été aſſez juſte pour augmenter la Penſion qu'on m'a ôtée, ſi j'avois été aſſez heureuſe pour être connue de lui telle que je ſuis.

Cependant malgré ce retranchement & toutes les dettes qui en ſont venues, je ne laiſſois pas de ſubſiſter honorablement, par les graces & les bienfaits des Rois d'Angleterre : mais à cette révolution extraordinaire, qui fera l'étonnement de tous les temps, je me ſuis vûe abandonnée; réduite à ne chercher de reſſource qu'en moi-même où je n'en trouvois point; expoſée à la fu-

reur de la populace ; ſans commerce qu'avec des gens également étonnés, qui tâchoient de s'aſſûrer les uns les autres ; ou avec des malheureux, moins propres à ſe conſoler, qu'à ſe plaindre enſemble. Après tant de troubles, la tranquillité enfin s'eſt rétablie : mais les déſordres ceſſés ne m'ont rendu l'eſprit plus libre, que pour mieux voir la déſolation de mes affaires. Nul bien de moi ; nulle aſſiſtance où je ſuis : nulle eſpérance d'ailleurs ; ne recevant du peu d'amis que j'ai où vous êtes, que des complimens au lieu de ſecours, & de tous les autres que des injures, pour être demeurée dans un lieu, d'où je ne ſai comment ſortir, voyant moins encore où pouvoir aller.

Juſqu'ici on a condamné les fautes, & plaint les malheurs : je fais changer toutes choſes ; la miſere, ce triſte ouvrage de ma fortune, me donne des ennemis, excite l'aigreur & l'animoſité de ceux qui me devoient être le plus favorables. Je n'exagére point le malheur de ma condition, à quoi je ſuis d'autant plus ſenſible, que je reçois des reproches, quand j'attendois des conſolations. Vous êtes aſſez raiſonnable, Monſieur, pour n'approuver pas un procédé ſi injuſte ; & aſſez conſtant dans l'amitié, pour me conſerver toujours la vôtre. Si elle n'eſt pas ſecourable autant

que vous le souhaitez, elle est aussi honnête que je le saurois desirer. Mon étoile me fait trouver de la bonne volonté, où il y a de l'impuissance; & de l'opposition, où se rencontre le pouvoir: mais enfin la malignité de l'influence n'est pas entiére, puisque dans les infortunes qu'elle me cause, elle me laisse des amis, qui font leur possible pour me consoler.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

Vous qui pensez que la Nature
A fait toutes choses pour vous,
Présomptueuse Créature,
Apprenez que vous-même êtes faite pour nous.
Ce qu'a l'Univers d'admirable
Nous prête un secours charitable;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin
Sert à notre plaisir comme à notre besoin.
Le soleil au matin entre dans sa carriere
Pour épancher sur tout la commune lumiére,
Et l'aimable clarté que répandent ses feux
N'attend pour se donner ni prieres, ni vœux;
La Terre avec amour expose à notre vûe
Les appas renaissans dont le ciel l'a pourvûe;

Elle donne ses fleurs pour le plaisir des yeux ;
Elle fournit au goût ses fruits délicieux.
La Mer, par le commerce, aux lieux les plus stériles
Communique les biens qu'ont les terres fertiles ;
Et servant de lien aux peuples opposés,
Sait comme réunir ceux qu'elle a divisés.
D'une belle Riviere on aime un cours paisible ;
Les fiers Torrens précipités,
Font de leurs sauvages beautés,
Un aspect à nos yeux agréable & terrible.
Les Fontaines & les Ruisseaux
Coulent pour nous offrir le crystal de leurs eaux ;
Les amoureux Zéphirs, de leurs douces haleines,
Temperent la chaleur qui brûleroit nos plaines :
Enfin tout donne en l'Univers ;
Il n'est pas jusques aux Hyvers
Dont nous ne recevions des graces ;
C'est d'eux que nous tenons les glaces,
Qui font dans l'ardeur de l'été
La plus exquise volupté.
Et vous, que le Ciel a formée
Pour faire le bonheur de tous,
On vous voit toujours animée
De chagrins, dépits, & courroux.
Ingrate, injuste créature,
Vous tenez tout de la Nature,
Tout votre esprit, tous vos appas :
Qui vous rend à ses Loix contraire ?

Pourquoi ne l'imitez-vous pas
Aux faveurs qu'elle nous fait faire?

Sur le commencement de la Guerre de M. DC. LXXXIX.

D'INTERETS différens l'Union mal formée,
N'amassoit autrefois qu'une confuse Armée,
Qui trop lente à la marche & trop vaste au dessein,
Vouloit passer la Seine, & demeuroit au Rhein,
Mais d'un Roi (1) tout contraire aux intérêts de France
La vertu, la valeur, la nouvelle puissance;
Des ETATS rétablis par une longue paix,
Une pleine abondance à ne manquer jamais:
De l'Espagne outragée & pas assez soumise,
L'espoir d'une ressource où tout la favorise,
Des Princes de l'Empire: & de chaque Electeur
La jonction sincere avec leur Empereur;
Du Saint Pere irrité la haine Catholique,
Du Huguenot chassé sous le nom d'Hérétique
Le soin infatigable à nuire, à se venger;
Des nouveaux convertis que l'on a fait changer
L'impatient desir d'échapper à la feinte
Qui gêne leur esprit, & tient leur foi contrainte:
Enfin de cet amas d'intérêts différens,

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre.

De toutes passions en des motifs si grands,
De craintes, de soupçons, de haine, de vengeance,
Se font comme des nœuds qui serrent l'Alliance;
Et ces engagemens nous font voir l'appareil
Le plus grand qui jamais parut sous le soleil.
Dans cet affreux état où la France est réduite
On lui trouve pourtant & vigueur & conduite:
Elle arme, elle prévient, elle sait animer
Et ses forces de terre, & ses forces de mer,
Et n'étoit qu'elle a vû les tristes funérailles
De ceux qui lui faisoient gagner tant de batailles:
N'étoit que ces grands Chefs aujourd'hui ne sont plus,
Son Char pourroit traîner encore des vaincus.
Pour son malheur Turenne a perdu la lumiére:
Condé, notre Héros, n'a plus de part au jour;
Créqui, vient d'achever son illustre carriére;
Si Schomberg vit encor, c'est pour une autre Cour.
Par leur valeur, par leur prudence,
L'Etat florissant de la France
Ne craignoit point les changemens;
Il ne craignoit disgrace aucune;
Mais par leur perte la Fortune
Va rentrer dans ses droits sur les évenemens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde,
France, ou de l'asservir dans une paix profonde;
Oui, par un plan nouveau de ton ambition,

Tu pourrois diſpoſer de chaque Nation.
Tous ces Confédérés que l'Eſpagne intéreſſe
Déſunis, & rendus à leur propre foibleſſe,
Iroient dans tes Etats chercher leurs ſûretés,
Ou preſſer un ſecours à leurs néceſſités.
Sous le nom d'Allié, l'un ſeroit tributaire:
L'autre, prêt à ſervir, ou ſoigneux de te plaire;
Les premiers Potentats, éloignés courtiſans,
Flateroient ta Grandeur par reſpects & préſens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde,
France, ou de l'aſſervir dans une paix profonde.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'ENVOYE ſavoir comment vous vous portez de votre bleſſure (1) : pour moi, je me porte fort bien de toutes mes pertes. Le ſouper de Madame Harvey, le Pâté Royal, & la mélancolie de la dolente Bouſette, mirent mon eſprit dans une aſſez bonne ſituation. La nuit a été encore plus heureuſe : j'ai crû être Mademoiſelle de Beverweert toute cette nuit. J'avois une

(1) Madame Mazarin s'étoit bleſſée à la cuiſſe, en tombant.

grande complaiſance de mon mérite d'honnête & de raiſonnable fille ; mais votre confiance faiſoit le plus doux avantage de mon nouveau ſexe. Vous m'avez montré votre bleſſure. Paſſons légerement tout ce que j'ai vû : j'ai autant de ſujet de me louer de vous, comme Beverweert, que j'en ai de me plaindre, comme Saint-Evremond. Heureux les ſujets de n'avoir pas connu le danger qu'il y avoit à votre bleſſure ! Leur appréhenſion les auroit fait mourir, & nous ne ſerions pas en état de nous réjouir de votre guériſon. Notre perte n'eſt pas ſeulement attachée à la vôtre, une maladie dont vous guérirez, eſt capable de donner véritablement la mort à tous les ſujets de votre Empire.

Si du Ciel le courroux fatal
Faiſoit durer encor quelques jours votre mal,
Les ſujets auroient tant de peine
A voir ſouffrir leur belle Reine,
Que chacun d'eux pourroit mourir,
Avant que vous puſſiez guérir.
Je perdrois le premier la vie,
Et de cent autres morts ma mort ſeroit ſuivie :
Votre chere & fidéle Lot
Suivroit ma diſgrace bien-tôt;
Vous la verriez avec des larmes
Prendre congé de tous vos charmes,
Et faire ſes derniers adieux

Baiſant votre bouche & vos yeux.
» Adieu, je meurs. Adieu, Madame :
» Vous poſſediez mon cœur, je vous laiſſe mon
» ame,
» Et trouve mon ſort aſſez doux,
» Puiſque je meurs à vos genoux.
» Croyez que jamais la Comteſſe....
» La voix me manque, & je vous laiſſe :
» Que le dernier ſoupir, qui va m'ôter le jour,
» Eſt bien moins à la mort qu'il n'eſt à mon
» amour !
C'eſt ainſi que la VICE-REINE,
Meurt aux pieds de ſa SOUVERAINE :
Jamais rien ne la ſut charmer,
Mais on trouve à la fin, qu'on eſt fait pour ai-
mer,
Et toute ſon indifférence,
Devient amour ſans qu'elle y penſe.
La Beverweert en proſe, & Beverweert en vers,
N'ont pas des ſentimens divers ;
Celle de cette nuit, qui vous parloit en proſe,
Pourroit dire en mourant toute la même choſe.
Si jamais vous vous portez mal,
Je meurs, & je vous fais un diſcours tout égal.
Madame Harvey pleine d'impatience,
De vous voir en cet état-là,
Maudiroit juſques à la France,
Et pourroit déteſter même les Opera.
Je voi la douleur qui ſurmonte,

Un ſujet illuſtre, grand Comte (1);
Duras, Mylord impétueux,
S'en arracheroit les cheveux;
Et, choſe incroyable à l'*Hiſtoire*,
Ne voudroit ni manger, ni boire,
Suſpendant tout ſon appétit
Pour un accident ſi maudit.
Il pourroit arriver que maligne Bouſette,
D'un ſentiment commun avecque votre Epoux,
Auroit de tous vos maux l'ame aſſez ſatisfaite;
Au nom de Dieu, conſervez-vous.

Comme je dois mourir le premier, je veux ordonner nettement de ma ſépulture, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de Monſieur Doublet, & épargner la peine à Patru de faire un ſecond Plaidoyer, ſi un Paſteur auſſi attaché à ſes droits que le Curé de Saint-Etienne, faiſoit un Arrêt ſur mon pauvre corps (2). Pour prévenir donc pareils accidens, je déclare en termes exprès que je veux être enterré dans la Tente de Mylord Roſcommon (3). Il me ſouvient d'avoir été à la guerre, & je ſerai bien aiſe que mon tombeau ait un air militaire. Mais

(1) Le Comte de Féversham.

(2) Voyez le Plaidoyer de M. Patru pour la Veuve & les Enfans de Doublet, &c.

(3) Mylord Roſcommon, Colonel d'Infanterie, devant paſſer en Irlande avec ſon Régiment, avoit fait tendre ſa Tente dans le Parc de Saint-James, aſſez près de la Maiſon de Madame Mazarin, qu'on appelloit *le Petit Palais*.

ce n'eſt pas la premiere & la véritable raiſon qui m'oblige à choiſir ce lieu-là ; c'eſt pour être en vûe du *petit Palais* ; & toutes les fois qu'on y jouera, la REINE eſt ſuppliée de dire les Vers qui ſuivent, & que j'ai compoſés comme une eſpéce d'Epitaphe :

» Celui dont nous plaignons le ſort,
» N'a pas dû voir la gloire de l'Olympe ;
» Mais je penſe qu'après ſa mort
» Il ne ſouffre pas tant, comme il ſouffroit à Grimpe,
» Lorſque Duras & moi lui faiſions tant de tort.
» Je lui faiſois mille injuſtices,
» Je lui faiſois mille malices,
» Et, malgré tout ce grand tourment,
» Il perdoit aſſez noblement.
» S'il ne me plaiſoit pas, il tâchoit de me plaire ;
» Que la Tombe lui ſoit légere !
» Je ſouhaite que ſes vieux os,
» Trouvent un aſſez bon repos.

Si je ne vous demande pas davantage durant ma vie, que je vous demande à la mort, vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre de mon indiſcrétion.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE MIREMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ILLUSTRE & nouveau Machabée,
Qui de ton Eglise tombée
Veux être le restaurateur :
Miremont, dans ton entreprise (1),
Prend ce beau mot pour ta devise ;
OU MARTYR, OU LIBERATEUR.
L'Euphrate n'a point vu tant de meres captives,
Tant de femmes, tant de maris,
Verser des pleurs, pousser des cris,
Qu'en voit le Gigeou (2) sur ses rives.

✠

A Londres tes sujets tout le jour dispersés,
Se trouvent le matin au Caffé ramassés,
Où chacun à son tour s'adresse la parole :
» Ferme pilier de notre Foi,

(1) M. de Miremont devoit aller en Piémont avec quelques Régimens de François Réfugiés, pour joindre les Vaudois & entrer en France.

(2) Ruisseau, qui passe autour du Château de la Caze, appartenant à M. le Marquis de Malauze, frere de M. de Miremont.

» PRINCE, dont l'aspect nous console,
» PRINCE, nous n'espérons qu'en toi.

Espérance des Grecs (1), honneur de la Savoye (2),
Ton peuple marchera sur tes pas avec joie :
Pour l'accomplissement de ta prédiction (3).
Ta Sainte Nation depuis long-temps errante
Sur les bords du Gigeou se verra triomphante,
Et chantera sous toi la gloire de SION.

AU MESME (4).

STANCES.

MIREMONT qui savez combattre
Aussi-bien que faire des Vers,
Vous allez sûrement abattre
Tous les Dragons de l'Univers.

Jeune Prince, marche, cours, vole,

(1) Eglise à Londres où l'on avoit d'abord fait le Service Grec, & qui appartient présentement aux François Réfugiés.

(2) Autre Eglise Françoise, dans le Palais de la Savoye.

(3) Les PROPHETIES de M. Jurieu.

(4) Quelqu'un ayant fait une Réponse aux *Stances* précédentes, M. de Saint-Evremond crut qu'elle étoit de M. de Miremont, & lui envoya ces Vers.

On entend déja le coucou ;
Il eſt temps de tenir parole
Aux pauvres Captifs du Gigeou.

✠

Mais ne me parle point de faire
Des Vers qui chantent tes exploits ;
Tu ſeras l'Achille & l'Homere,
De Mars & d'Apollon digne Fils à la fois.

A CALISTE (1).

SOEUR Thérefe l'illuminée
Eut peine à ſe ſauver d'un jugement honteux.
Après avoir été trois fois examinée (2).
Ce nom eſt un nom malheureux ;
Sœur Thérefe la détrônée
Eut un accident bien fâcheux (3) :
Mais n'en ſoyez pas étonnée,
Ne craignez jamais le malheur
Qu'éprouva cette pauvre Sœur.
Non, vos moindres appas méritent la louange
De ne laiſſer jamais la liberté du change :
Cet excès de plaiſir, ce grand raviſſement,
N'auroit pû ſe trouver qu'avec vous ſeulement,
Mais notre premiere Thérefe

(1) Madame Mazarin.
(2) Voyez la Vie de ſainte Thérefe.
(3) Voyez le Tableau, dans les CONTES de la Fontaine.

Vous mettroit fort mal à votre aise,
Si son exemple décevant
Vous jettoit en quelque Couvent :
Craignez donc qu'une sainte rate
En vos quiétes oraisons,
De quelque vapeur délicate,
Ne forme en votre esprit beaucoup d'illusions.

✝

Une troupe d'YNCAS (1) en ces lieux assemblée,
Demande incessamment où vous êtes allée ;
Ces enfans du Soleil, de leurs riches Palais,
De tout l'or qu'ils eurent jamais,
Ne vous offriroient pas une inutile image,
Si l'avare Espagnol eût laissé davantage.
Pour les désolés AMADIS
Que vous avez aimés jadis,
Ils viennent les yeux pleins de larmes
Vous offrir leurs anciens charmes ;
Les Captifs vous portent leurs fers,
Dans les combats on vous réclame ;
L'on vous offre par moi la *Tour de l'Univers* (2).
Logement aussi beau que le *Château de l'ame* (3) ;
Mais vous aimez le saint repos,
Dont jouissent tous les Dévots :

(1) Madame Mazarin avoit lû peu de temps auparavant l'HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU, de Garcilasso de la Vega ; elle étoit charmée de la magnificence de ces Princes, & en parloit fort souvent.

(2) Voyez ci-dessus, page 71.

(3) Voyez les MEDITATIONS de sainte Thérese.

» Eh ! n'avons-nous pas nos Hermites ;
Répond le pieux Amadis ,
» Plus simples que ces Hypocrites
» Qui parlent tant du Paradis ?

CALISTE.

Chevaliers , je vous remercie.
Depuis que Sœur Thérese a pris soin de ma vie ,
J'abandonne vos Visions
Pour ses divines Unions.
J'aimai le merveilleux des Yncas , des Yncases ,
Aujourd'hui je me tourne à celui des Extases :
Sœur Thérese m'apprend comment elles se font ,
Pour en montrer à Miremont.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

VOus vous souvenez , Madame , du méchant & honteux succès de mon dessein , lorsque je cherchai inutilement quelque défaut en votre esprit (1). Plus fâché que rebuté de mon entreprise , je me suis attaché à votre humeur. Mademoiselle

(1) Voyez le *Portrait* de Madame Mazarin , Tome IV. page 252.

Bragelonne (1), & Monſieur de Miremont ſe ſont jettés dans mes intérêts contre elle ; mais Monſieur de Miremont a eu tort : la qualité de PRINCE-COLONEL, & les extaſes étudiées en ſa faveur, devoient l'empêcher de prendre parti ſi impétueuſement pour les Habitans du Gigeou. Mademoiſelle Bragelonne eſt née pour ſouffrir ; ſi je ſuis rebuté aujourd'hui, je ſerai bien traité demain ; & cette inégalité eſt aſſez obligeante pour une vieilleſſe comme la mienne, qu'on pourroit, avec raiſon, mépriſer toujours. Il m'a donc fallu laiſſer l'humeur en repos, l'abandonnant à l'injuſtice de Monſieur de Miremont, & aux larmes de Mademoiſelle Bragelonne. Mais il n'y a rien dont la perſévérance ne vienne à bout : j'ai tourné ma curioſité chagrine, ſur votre goût pour le chant, & j'ai trouvé heureuſement de quoi vérifier le Proverbe, qu'il *n'y a rien de parfait en ce monde*. Vous l'allez voir, Madame, dans les Vers que je vous envoye ; & j'eſpére que vous ne voudrez pas démentir une ſentence établie & autoriſée depuis ſi long-temps.

Vous êtes la Reine des belles,
La Reine des ſpirituelles ;
Mais ſur votre goût pour le Chant
Nous ne vous admirons pas tant.

(1) Demoiſelle de Madame Mazarin.

L'expreſſion avec juſteſſe,
Qui n'a dureté, ni molleſſe;
La maniére, la propreté,
Temps, mouvement, & quantité;
Toute ſyllabe longue, breve;
Connoître avec diſcernement,
Et prononcer diverſement
Le ſens qui commence ou s'acheve;
Tout cela ne fait rien pour vous,
Et vous avez pitié de nous.
» O la choſe mélancolique
» Qu'un Opera toujours unique,
» Où l'on voit ce couple éternel,
» Rochoüas & Beaumaviel!
» Point de jeunes gens, point de belles,
» Et moins encor de voix nouvelles!
» A Veniſe rien n'eſt égal:
» Sept Opera le carnaval;
» Et la merveille, l'excellence,
» Point de Chœurs & jamais de Danſe:
» Dans les maiſons, ſouvent Concert,
» Où tout ſe chante à livre ouvert.
O vous, Chantres fameux, grands Maîtres d'Italie,
Qui de ce livre ouvert faites votre folie,
Apprenez que vos Chants pour leur perfection
Demanderoient un peu de répétition!
Si vous n'entaſſiez point paſſage ſur paſſage;
A chanter proprement ſi vous donniez vos ſoins;

Les

Les méchans connoisseurs vous admireroient moins,
Mais aux gens de bon goût vous plairiez davantage.

Suprême, divine beauté,
Dont tout le monde est enchanté;
Profond savoir, esprit sublime,
Qu'en mes Vers à peine j'exprime,
Permettez-nous que sur le Chant
Nous ne vous admirions pas tant.

A M. VILLIERS.

BANNISSONS toute viande noire,
N'en souffrons plus à nos repas,
Hors deux à qui l'on doit la gloire
De plaire à tous les délicats,
Venez, ornement des cuisines,
Oiseaux qu'on ne peut trop aimer;
Allouetes & Beccassines,
Est-il besoin de vous nommer?
J'entens comme un secret murmure
De nos Huîtres de Colchester,
Qui pensent qu'on leur fait injure
De leur vouloir rien contester.
Cette massive couverture
Qui les fait par tout arrêter,
Cette maison pesante & dure

Où nous les voyons habiter,
N'a pas si-tôt une ouverture,
Qu'en mérite de goût on leur voit surmonter
Toute volante créature,
Tout gibier, tout ragoût, tout ce que peut vanter
Le célébre inventeur du Tombeau d'Epicure (1).
Huîtres, vous l'avez emporté;
Les Truffes seulement seront plus estimées;
Mais ici vous serez nommées
Les premieres dans mon Traité.
Ce n'est point de l'Astronomie
Que je traite en observateur;
Ce n'est point de Philosophie
En Cartésien professeur;
Moins encor en Théologie,
Ou de Médecine en docteur;
La *gourmande Géographie*,
Dont je suis comme l'inventeur,
Est l'ouvrage que j'étudie:
Il a besoin d'un Protecteur,
Monsieur de Villiers, je vous prie,
De favoriser son Auteur.

(1) Nom d'un Ragoût inventé en France.

AU MESME.

ROMAINS, nos Huîtres feroient honte
A vos Huîtres du Lac Lucrin;
Pétrone en tenoit trop de compte
D'en faire l'honneur d'un Festin:
Il ne les auroit pas souffertes
S'il avoit pû manger des vertes,
Qu'on mange ici soir & matin.
Ces modernes tant estimées,
A qui, dit-on, rien n'est égal,
Que Venise tient enfermées
Chérement dans son arsenal;
Ce sont des Huîtres à l'écaille
Qu'on pourroit crier dans Paris;
(Paris n'en a point qui les vaille).
Mais Londres les verroit avec un grand mépris.

\+

L'heureux séjour, l'heureuse terre,
Que vous feriez, chere Angleterre,
Si vous aimiez votre Poisson
Autant que votre Venaison!
Par mes Vers, Reine de toute Isle,
Vous commanderiez la Sicile,
L'Archipel dépendroit de vous,
Candie auroit à vos genoux

La posture de suppliante ;
Chipre seroit votre suivante :
Par moi du Levant au Ponent
Tout ce qui n'est pas continent
Vous rendroit humblement hommage ;
Et vous perdez tant d'avantage
Pour n'avoir chassé de chez vous
Les Daims, aussi-bien que les Loups.

SCENE DE BASSETTE.

MADAME MAZARIN, MADAME MIDDLETON, MONSIEUR VILLIERS, MONSIEUR BOWCHER.

MADAME MAZARIN à *Madame Middleton.*

UNISSONS nos malheurs ; unissons-nous, Bergere,
Et ne pouvant gagner, au moins ne perdons guére.
Va Trois :

M. BOWCHER.

Trois a gagné.

Me. MAZARIN.

Payez.

Me. MIDDLETON.

Faites Alpiu :
Je dois beaucoup, Madame, & j'ai beaucoup perdu :
Je voudrois bien gagner de quoi payer mes dettes ;
Mais comment l'espérer jouant comme vous faites ?
Dans le plus grand bonheur vous ne poussez jamais ;
Votre dernier effort est de faire la paix.

Me. MAZARIN.

Quoi ! perdre tout d'un coup, pour avoir la misere
De demeurer après tout le soir sans rien faire !

Me. MIDDLETON.

Madame, je vous prie, encore sur le Trois.

Me. MAZARIN.

Sur le Trois.

M. BOWCHER.

Le Trois perd.

Me. MAZARIN *à Madame Middleton.*

Ce sont-là de vos choix.
Mustapha (1), donnez-moi quelque carte bien sûre.

Me. MIDDLETON.

Mettez sur le Valet ; il gagnera, j'en jure.

(1) Petit Turc de Madame Mazarin.

M. BOWCHER.

La Face.

Me. MAZARIN.

Notre argent étoit fort bien placé :

Le beau Valet de neige !

Me. MIDDLETON.

Est seulement facé.

Me. MAZARIN.

Votre démangeaison de parler est terrible,
Et gagner avec vous n'est pas chose possible.

Me. MIDDLETON.

Je ne puis dire un mot sans la mettre en courroux :
O Lord ! Monsieur Villiers : ô *Lord !* que ferons-nous ?
Dites-nous qui des deux vous semble la plus belle,
De Mesdames Grafton & Lichfield : laquelle ?

M. VILLIERS.

Commencez ; dites-moi, Madame Middleton ;
Votre vrai sentiment sur Madame Grafton.

Me. MIDDLETON.

De deux doigts seulement faites-la moi plus grande,
Il faut qu'à sa beauté, toute beauté se rende.

M. VILLIERS.

L'autre n'a pas besoin de cette faveur-là.

Me. MIDDLETON.

Elle est grande, elle est droite.

M. VILLIERS.

Eh bien, après cela ?

Me. MIDDLETON.

Madame Lichfield un peu plus animée,
De tous ceux qu'elle voit, se verroit fort aimée.

M. VILLIERS.

Vous ne me parlez point de Madame Kildair ?

Me. MIDDLETON.

I never saw personne avoir un meilleur air.

M. VILLIERS.

Votre Mistriss Masson, autrefois si prônée,
Me semble maintenant assez abandonnée ;
Je ne vous entens plus parler de ses appas ?

Me. MIDDLETON.

Monsieur Villiers, *indeed* elle n'en manque pas ;
Je ne l'ai jamais crûe une beauté parfaite. . . .
Mais allons voir comment va la Bassette.

Me. MAZARIN.

Vos beaux discours d'appas, de grace, de beauté ;
Nous coûtent notre argent : il ne m'est rien resté ;
Cherchez d'autres moitiés, comme d'autres oreilles,
Pour pétarder l'Anglois sur toutes vos merveilles ;
Et vous, Monsieur Villiers, gardez pour d'autres gens,
D'*Honneur* & de *raison* vos rares sentimens (1).

Me. MIDDLETON.

Je ne vous croyois pas tout-à-fait si colère.

(1) Voyez ci-dessus, page 237.

Un discours de beauté ne doit pas vous déplaire ;
Qui, tant que vous, Madame, a de part aux attraits ?

Me. MAZARIN.

Si je le crois ; du moins, je n'en parle jamais.

Me. MIDDLETON.

Nous n'avons pas appris à garder le silence,
Comme vous avez fait, en vos Couvens de France,
Monsieur, Monsieur Villiers, allons nous consoler ;
Il est d'autres maisons où l'on pourra parler.

Me. MAZARIN.

Enseignez-moi, Madame, enseignez-moi l'école
Où je pourrois apprendre à discourir sur rien,
Et passer sans sujet de parole en parole,
A ce mérite usé d'un aimable entretien.

Me. MIDDLETON.

Abandonnons Madame à sa nouvelle Etude,
Pour nous mettre à couvert d'un discours assez rude.
Sortons, sortons d'ici ; l'on y tient en prison
La grace & la beauté.

M. VILLIERS.

L'honneur & la raison.

LE CHŒUR *en Musique.*

Sortons, sortons d'ici, l'on y tient en prison,
La grace, la beauté, l'honneur & la raison.

AU ROI,

SUR SA BLESSURE (1).

STANCES IRREGULIERES.

MARS, ce Dieu renommé qui préside aux allarmes,
Destine les Canons, ses effrayantes armes,
Pour ceux qu'un soin prudent éloigne un peu des coups :
Eh ! comment auroit crû le Dieu de la vaillance,
Qui vous vit approcher avec tant d'assurance ;
Que les coups de canon dûssent être pour vous ?

✦

C'est des piques, & des épées,
De ces armes de sang trempées,
Où vous vous exposez toujours ;
Ces coups tirés tête à tête,
Quand un fier escadron s'arrête,
Qu'il a sû garantir vos jours.

✦

(1) Le Roi Guillaume s'étant avancé au bord de la Boyne, le 10. Juillet 1690. fut légerement blessé d'un boulet de canon qui lui effleura la peau entre les deux épaules. Cela ne l'empêcha pas de monter à cheval le lendemain, de passer la Riviere, & de battre l'Armée du Roi Jacques.

Je sai bien que des Rois les personnes sacrées ;
Peuvent être à couvert prudemment retirées,
Pour donner un bon ordre aux plus pressans besoins,
Et hâter les secours qu'on attend de leurs soins ;
Mais quelques Rois-Héros, tels qu'on voit dans l'Histoire,
Pour dire mieux encor, Rois-Héros comme vous,
Ne ménagent pas moins l'intérêt de leur gloire,
Que le salut commun, & le bonheur de tous.

✦

En Roi juste & prudent, vous réglez toute chose,
En Héros, la valeur chaque jour vous expose :
Le soleil qui voit tout, jusqu'ici n'a pû voir,
Tant de vertu s'unir avec tant de pouvoir.

✦

Ah ! prenez plus de soin d'une si belle vie :
Tout combat, tout péril fait votre empressement:
Que nous serions heureux si vous n'aviez envie
Que de vous exposer au canon seulement !
Encor avons-nous fait la triste expérience,
Que nous n'aurions par-là qu'une foible assûrance :
Grand Prince, revenez : notre timide amour
Ne voit de sûreté qu'en votre seul retour.

✦

Si d'un faux accident la fâcheuse nouvelle

Venoit imprudemment occuper nos esprits ;
A Londres on verroit plus de douleurs mortelles,
Qu'on n'a vû de transports & de joie à Paris (1).
Quand vous courez hazard, vos dangers sont les nôtres ;
Devant nos propres maux nous ressentons les vôtres !
De ce coup dont le Ciel a voulu vous guérir,
Nous étions plus que vous en état de mourir.

Tant & de si hauts faits fournis à votre Histoire,
Ruineront son crédit chez la postérité :
Nos neveux ne voudront pas croire
Une incroyable vérité :
Venez donc, ô grand Roi, jouir de votre gloire ;
C'est là votre intérêt & notre sûreté.

(1) Sur la fausse nouvelle qui courut en France de la mort du Roi Guillaume, on en fit à Paris, & à Versailles même, des feux de joye & des réjouissances extraordinaires.



SUR LE PASSAGE DE LA BOYNE.

STANCES IRREGULIERES.

ANIMÉ de l'ardeur d'un généreux courage,
A la tête des siens un Roi passe à la nage:
Et tout blessé qu'il est, si-tôt qu'il a passé,
Il charge, rompt, défait; il a tout renversé.

✦

Le passage du Leek laisse une foible idée;
Celle du Grand Gustave est à peine gardée;
On ne se souvient plus d'Adolphe, ni du Sond,
Où la glace tremblante a tenu lieu de pont.

✦

Le Rhein, trop orgueilleux d'avoir vû son rivage
Tout couvert d'escadrons qui passoient à la nage,
Du combat étonnant dont on vient l'informer,
Porte, triste & confus, la nouvelle à la mer.

✦

Qu'on ne me parle point du combat héroïque,
Qu'Alexandre donna sur les bords du Granique;
Qu'on ne me parle point de ce fameux hazard,
Qu'au Port d'Alexandrie a sû courir César:
Toutes vos actions, vieux Maîtres de la Terre;

Cédent aux beaux exploits de ce foudre de
Guerre ;
Pour le mieux préférer ajoûtons-y ces mots :
Que l'*on rencontre en lui le Sage & le Héros.*

Le Grec vain & leger prenoit plaisir à dire
Tout ce qu'il avoit fait : le Romain à l'écrire :
Le Héros a passé tous les deux par ses faits ;
Et modeste Vainqueur, il n'en parle jamais.

Tous deux ont combattu pour asservir le Monde ;
Le malheur du public suivoit tous leurs exploits ;
Ici l'on s'est commis sur la terre & sur l'onde,
Pour assûrer le Peuple & maintenir les Loix.

Là, le triste vaincu soupire
De sa dure captivité :
Ici, l'on a donné l'Empire
A qui donne la Liberté.



DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN, MADEMOISELLE BEVERWEERT.

SAINT-EVREMOND *à Madame Mazarin.*

QUAND j'ai l'honneur de vous voir,
A vos yeux je suis coupable,
Scélérat abominable ;
Rien au monde n'est plus noir.
Mais un jour ou deux d'absence
Me rendent mon innocence,
Et sans me changer en rien
Je deviens homme de bien.
Mes péchés sont au visage,
Aux rides que donne l'âge,
Aux cheveux blancs, aux vieux traits ;
C'est-là que sont mes forfaits.
Vous n'êtes pas éternelle,
Puissiez-vous, comme je suis,
Etre à cent ans criminelle
Sans douleur & sans ennuis !

MADAME MAZARIN.

Quoi ! me donner la figure,

De votre Madame Herval !
C'eſt me faire trop d'injure ;
La mort eſt un moindre mal.

SAINT-EVREMOND.

Pourquoi haïr tant l'idée
D'une Vieilleſſe ridée,
Qu'on préfére le trépas
A la perte des appas ?

MADEMOISELLE BEVERWEERT.

C'eſt qu'une ſi longue vie,
Eteint en nous toute envie :
C'eſt que la fin des Amours
Eſt au cœur d'une mortelle
Une choſe plus cruelle,
Que n'eſt la fin de ſes jours.

SAINT-EVREMOND.

Non, non, l'amoureuſe flamme
Ne s'éteint point dans une ame,
La Vieilleſſe n'ôte pas
Ces mouvemens délicats.
Je le ſai, divine Hortence,
Par ma propre expérience,
Je ſuis au bout de mon cours,
Et je vous aime toujours.

MADAME MAZARIN.

Moi je ſuis dans le bel âge ;
On le voit à mon viſage,
Qui peut bien vous animer ;
Mais je ne puis vous aimer :

